

Jocelyne Saucier

Jeanne sur les routes

roman



Romanichels

XYZ
éditeur

Ce livre, publié dans la collection ROMANICHELS dirigée par Josée Bonneville, a été placé sous la supervision éditoriale d'André Vanasse.

OceanofPDF.com

Jocelyne Saucier

Jeanne sur les routes

roman



OceanofPDF.com

À Marianne et Lucas

OceanofPDF.com

J'ai dix-sept ans sur cette photo et je crois qu'un jour je serai quelqu'un d'autre, mais je sais qu'il n'en sera rien. Je serai toujours aux prises avec cette exigence qui me porte à vouloir élever un être supérieur sur les gravats de ma personne. Au meilleur de mes journées, je me dis que cette exigence intérieure est un besoin d'absolu, que je suis mue par quelque chose de plus grand que moi, qu'il y a en moi une force d'accomplissement extraordinaire. Il ne faut pas très longtemps pour qu'une voix ironique ne vienne grincer à mes oreilles. Alors, ma vieille, on aspire encore à la sainteté?

Sur la photo, on voit très bien l'auto derrière la jeune fille et la route de campagne. C'est un mauvais cliché noir et blanc, mais il donne quand même à voir que nous sommes au printemps. Les longues traînées noires dans les champs, les arbres dénudés, le ciel barbouillé d'un orage qui s'annonce ou qui s'enfuit, le tableau est d'une tristesse dérisoire. Il n'y a que mon père qui peut s'en émouvoir.

C'est lui qui a pris la photo. Il a insisté pour que je garde mes bottes de caoutchouc et que j'aie dans les bras cette pile de journaux.

— Souris, tu es l'espoir des travailleurs.

Nous sommes en 1961, au fin fond de l'Abitibi profonde, et nous sommes communistes. Les contre-révolutionnaires viennent d'envahir la baie des Cochons à Cuba et le sourire m'est difficile, car je suis habitée par la colère de mon père.

— Castro va les sortir de là à coups de pied au cul, tu vas voir.

Il n'a pas décoléré de la journée. Nous sommes partis aux aurores avec une pleine boîte de sandwiches qui doivent nous faire notre déjeuner, notre dîner et notre souper, car nous n'avons pas l'argent pour le restaurant, ni le

temps, qui d'ailleurs trouverait un restaurant dans les villages perdus où nous allons porter la nouvelle des temps nouveaux.

J'ai froid aux pieds dans mes bottes de caoutchouc, mais ce n'est pas une plainte que peut entendre mon père. Le confort est un concept bourgeois. Nous le savons, nous qui vivons dans une pauvreté exemplaire à la maison. Ma mère, mes sœurs et moi n'avons rechigné, pendant toutes ces années, devant aucune des privations auxquelles nous a obligés la lutte des peuples pour la dictature du prolétariat.

Je m'échine donc à mon sourire en espérant qu'il soit à la satisfaction des travailleurs et de mon père. C'est toujours la même chose. Chaque fois qu'il s'apprête à me prendre en photo, je me demande, comment je vais sourire cette fois-ci? Et quand je vois le résultat, je déteste cette fille qui sourit aux anges comme une bienheureuse. Incroyable ce que je peux sourire quand un regard se braque sur moi. Et pourtant, je ne parviens jamais à faire un sourire qui me fera sourire.

La photo fera la première page de *L'Étincelle* ou de *L'Étoile* ou de *L'Aurore*, je ne me souviens plus, il y en a tellement eu de ces journaux que j'allais distribuer avec mon père. J'ai pris goût à la route. J'aime voir défiler les épinettes, les lacs, les rivières, et tout d'un coup, l'éblouissement du regard, une lumière dorée vient se glisser sur les eaux noires d'un lac, une maisonnette se dresse dans la brume du matin, puis une autre, un village entier se réveille, et je suis déjà loin, car il y a des villages que nous évitons. Les communistes ne sont pas bien reçus partout.

— T'en fais pas. Il a fallu des années aux bolcheviks pour amener la Russie à la révolution.

Je ne m'en fais pas. Je suis au contraire très heureuse dans cette auto. Ce sont des moments que je prends plaisir à me rappeler. Mon père, au volant de cette guimbarde qui râle et qui tousse, et moi, à ses côtés, qui regarde défiler le paysage pendant qu'il me fait la conversation. Car il parle, mon père, d'abondance et avec passion, de la révolution russe, de la révolution

chinoise, de la révolution cubaine, de la révolution en marche en Amérique, malgré le maccarthysme, malgré la guerre froide, malgré tout ce qu'on pourra lui opposer, la révolution vaincra.

— Et Staline, papa?

— Quoi, Staline?

— Bien oui, Staline, les procès, les exécutions, les goulags et tout ça.

— Des mensonges tout ça. L'Histoire va faire la lumière et réhabiliter la mémoire de Staline, tu vas voir.

Je regrette d'avoir introduit un sujet aussi difficile. Il y aura un long moment de silence et la route, sans la voix de mon père, devient morne et triste. Je suis toujours sur la route, je parcours la même contrée mélancolique et sauvage, avec des journaux plein ma voiture, qui ne sont pas communistes (qui d'ailleurs s'intéresse à la dialectique hégélienne de nos jours?), et je suis toujours habitée par cette voix ronde et chaude qui m'a appris à espérer un monde meilleur.

— Alors, jeune fille, que veux-tu que je te raconte?

La voix que j'entends est aussi pleine, aussi parfaitement modulée que celle qui me faisait la conversation dans notre vieille guimbarde. La voix d'un homme dans la force de la quarantaine.

Mon père était un très bel homme, du type vedette de cinéma, il aurait pu donner la réplique à Audrey Hepburn dans *Vacances romaines* et il s'est contenté d'une humble vie de militant communiste dans un pays qui n'en voulait pas.

— Qui n'en voulait pas? Tu veux rire! Rouyn fourmillait de communistes en 1930.

La jeune fille de la photo s'agite au fond de moi. Ce sont des souvenirs très prenants. Je redeviens la petite jeune fille d'autrefois, attentive à la voix de son père, et j'attends qu'il me fasse le récit de ses jeunes années héroïques.

L'adjectif est de moi, il n'apprécierait pas, l'héroïsme étant l'exclusivité des grands, alors que lui n'est qu'un modeste gratte-papier. C'est ainsi qu'il aime à se présenter, mais je sais qu'il est fier de son métier de journaliste. Une fierté d'autant plus orgueilleuse qu'il la dissimule. Je connais. Et l'humilité tactique et le métier de journaliste. L'humilité est confortable quand on a appris à la pratiquer dans la fière intimité de son orgueil. Quant au journalisme, je suis née, comme on dit, les fesses dans la soupe.

Je me promène sur les routes depuis plus de trente ans avec, moi aussi, des piles de journaux sur le siège arrière et parfois deux enfants enveloppés dans des couvertures. Ce sont mes deux filles que je transporterai ainsi sur les routes vagabondes. Je n'ai jamais eu d'inclination pour la vie domestique.

— Qu'est-ce que tu dirais d'un titre comme: «La jeunesse communiste en marche vers la victoire»?

Mon père est sorti de son silence stalinien et il se demande s'il faut un titre conquérant à la photo ou si, au contraire, il ne devrait pas y aller en douceur.

— La jeunesse communiste au service d'un monde meilleur. Ça serait mieux, tu ne penses pas?

Il ne me demande pas vraiment mon opinion. Il réfléchit à voix haute et moi, je note.

Je note dans un grand cahier à couverture cartonnée toutes les pensées qui lui viennent spontanément et qui pourraient être publiées dans *L'Étincelle* (ou *L'Étoile* ou *L'Aurore*, je ne me souviens plus). Il me laisse juge de ses pensées. Il parle, il s'entretient avec lui-même, avance des arguments, en discute en haute instance, leur découvre des failles, leur fait un procès, plaide la juste cause, revient aux prémisses de son argumentation, repart en cavale, explore tout ce que la route, la vie, le parti, le peuple, le ciel, le bas-ciel, le sous-ciel lui donnent à penser et moi, je fais le tri.

Je procède par transsubstantiation, le passage d'une idée dans l'autre vidant la première de sa substance. Ainsi l'idée de la jeunesse communiste incarnée par un sourire chaussé de bottes de caoutchouc. Je ne peux tout simplement pas lui faire honneur dans le cahier. Elle me hérissé toutes les pointes de l'esprit. J'attends donc que mon père se laisse porter vers d'autres réflexions. Le printemps, par exemple. Il est maussade, il fuit de toutes ses eaux, il s'éclabousse de couleurs mal lavées, nous n'en sommes pas encore à la rose fraîche éclore, le printemps sort tout juste de terre, il est gris et morne, mais il annonce le renouveau.

— Le renouveau...

La transsubstantiation est à l'œuvre.

— Le printemps annonce des temps nouveaux pour les travailleurs.

Le printemps n'a pas de résonance particulière dans l'esprit de mon père. La rose fraîche éclore, le gazouillis des oiseaux, le vert tendre des coteaux, il peut les voir, les entendre, les sentir, les commenter largement, mais tout cela n'est que concepts. Le printemps est une voie de passage dans l'avancée du temps. Au bout de ces douceurs éphémères nous attend la volonté scientifique de l'Histoire.

— Le printemps est le renouveau de la cause des travailleurs.

Il sourit. Il est sur le point d'atteindre le nirvana d'une pensée qui le comblera. J'aime ce moment où le processus de réflexion nous tient dans un état extrêmement ténu d'intimité. Nous pourrions croiser un éléphant à bicyclette que ni l'un ni l'autre ne ferions de commentaires tellement nous ne voulons pas échapper cette pensée qui s'agite autour de nous et qui tarde à venir. Mon Dieu, que de bons moments avec mon père sur ces routes!

— Le printemps sourit à la cause des travailleurs. Oui, c'est ça, le printemps sourit à la cause des travailleurs, c'est à la fois poétique et militant. Tu notes?

J'aurais préféré que le titre ne sourie pas, mais je note. Je devrai accepter de me voir en première page de *L'Étincelle* (ou de *L'Étoile* ou de

L'Aurore...) sous ce titre qui fait référence à ma bouche béante de bonheur.

— À côté, il y aura le texte sur le révisionnisme chinois.

Je voudrais me gommer complètement, m'effacer de mes souvenirs, que je ne le pourrais pas. Le sourire revient fréquemment dans les journaux que mon père m'a laissés à pleines caisses. Les journaux ont jauni, le sourire a flétri, ils m'ont suivie dans mes déménagements, et je ne parviens toujours pas à m'attendrir sur cet effort que je faisais alors de sourire à mon image de jeune fille communiste.

Je préfère, et de beaucoup, les cahiers dans lesquels sont consignées les réflexions de mon père. J'en ai aussi à pleines caisses. Numérotés, classés, j'en ai pris grand soin. Ils occupent cinq boîtes de carton qui n'ont jamais été exposées à l'humidité des caves ni à la poussière des greniers, car les cahiers ont dormi avec moi, sous mon lit, toujours, partout où je me suis installée avec mes filles. La voix de mon père, quand elle vient me rejoindre dans mes rêves, reprend des pages entières de ces cahiers que j'ai lus et relus à ne plus savoir où se situe ma propre pensée.

— Il faudra penser à envoyer un chèque à l'imprimerie.

— Oui, papa.

— Et le garagiste, nous avons une facture qui traîne depuis plusieurs mois.

Payer imprimeur & garagiste. Les cahiers ne sont pas remplis que de considérations tactiques et métaphoriques sur la révolution prolétarienne. Il y a parfois des échappées qui viennent me rappeler que nous avons une vie quotidienne dans notre petit logement de l'avenue Dallaire, dans ce que nous appelons encore le quartier des immigrants.

— Les Vinohradora déménagent à Toronto en fin de semaine prochaine.

Les Vinohradora sont nos voisins. Des Ukrainiens. Ils sont arrivés au plus fort de la marée humaine qui est venue d'un peu partout quand le tocsin du Klondyke a sonné, et maintenant que la vie se vit mieux ailleurs, ils s'en vont, emportant avec eux mon seul espoir de jeune fille, un garçon de mon

âge, Andrew, qui a des yeux du bleu le plus slave qui soit. Quel souvenir Andrew a-t-il gardé de moi? Mon sourire, probablement, mon capital de séduction le plus sûr.

— Il y aura une soirée d’adieu.

— À la Salle ukrainienne?

— Évidemment, où veux-tu que ce soit?

J’ai toujours aimé les soirées à la Salle ukrainienne, même quand il s’agissait de veillées au mort. C’est là qu’Andrew et moi avons échangé notre premier regard d’appel amoureux. Je crois que nous en avons été surpris autant l’un que l’autre. Nous avons grandi pour ainsi dire ensemble, nos deux familles partageant le même balcon et les mêmes idées. Tous les Ukrainiens de cette ville, s’ils ne sont plus communistes, l’ont été.

— Les Vinohradora étaient de grands amis d’Anna Evaniuk.

Et Anna Evaniuk, une grande amie de Jeanne Corbin.

— Une grande époque.

Et voilà, nous y sommes.

La jeune fille de la photo a longtemps cru au caractère sacré des amours impossibles. Elle a laissé le bel Andrew s'envoler à Toronto sans promesse d'échange de lettres, sans même lui demander une photo, préférant rêver pendant des années et pleurer sur un chagrin d'amour. On a la vie qu'on a et la mienne s'est faite à rêver plus grand que la vie, plus grand que l'amour.

J'ai des souvenirs qui ne se partagent pas. Cette ville, par exemple, qui occupe les récits de mon père et qui ne ressemble à rien. Rouyn est une ville trompeuse. Une ville minière sans mineurs. On ne voit plus ces hommes qui avançaient d'un pas pesant sur nos trottoirs à l'appel de la sirène annonçant le changement de quart. La mine est fermée depuis belle lurette et la ville continue à se proclamer capitale nationale du cuivre à cause de la fonderie et de l'usine d'acide sulfurique qui ont remplacé le trou noir de la mine et qui se donnent les airs d'un Las Vegas lunaire. La nuit, quand les installations de la Noranda Mines s'illuminent, on croirait un transatlantique échoué quelque part dans un néant intergalactique.

Je suis née dans cette ville, j'y ai grandi, et je ne m'y reconnais pas. Les petites villes du Nord ont cette particularité de ne croire qu'à l'avenir du moment, et moi qui ai cru à la lente et inéluctable avancée d'une pensée qui allait propulser l'humanité dans un état permanent et égalitaire de bonheur, je n'ai aucune sympathie pour le béton, les façades vitrées et le granit rose, pourtant si joli, qui se répandent dans ma ville.

Qui se souvient qu'il y a eu en ces lieux une petite société des nations qui vivait à l'heure de Moscou?

— Nous avons même eu un retour de Moscou!

Un «retour de Moscou», dans le langage codé de mon père et de ses camarades, c'est l'heureux élu choisi par le parti pour faire un voyage de reconnaissance dans la patrie des travailleurs.

Mon père n'a pas fait le pèlerinage en terre soviétique, il n'a jamais été membre du parti ni d'aucune de ses organisations pour des raisons qui m'ont été rigoureusement mais tendrement refusées chaque fois que j'ai voulu aborder la question. Il n'y a rien dans mes cahiers qui pourrait m'éclairer sur le sujet.

— C'est Lujanen qui a fait le voyage.

Lujanen est un héros de la grève du Clérion. Il était avec Raketti, Baillargeon et Huart qui ont soulevé la colère des bûcherons à l'automne 1933 et les ont menés à une grève pathétique. Tout comme Raketti, également d'origine finnoise mais de naissance américaine, il a été emprisonné et déporté.

Lujanen, Ahlquist, Hnatyshyn, tous ces colosses sont les héros de mon père et il suffit d'un rien pour qu'ils reviennent dans la conversation. Pendant que je note ces noms qui défilent à toute allure, des noms à consonnes doubles, triples, quadruples qui me donnent des crampes aux doigts, j'attends que dans la gloire de ces récits vienne se glisser le nom si doux de Jeanne Corbin, l'héroïne de mon enfance.

Je ne l'ai jamais vue, je ne l'ai jamais rencontrée, et pourtant, je la connais de façon intime. Je sais qu'elle sourit sans sourire, que tous ses traits s'illuminent à l'apparition d'une joie, et que devant une difficulté, une contrariété, rien ne bouge sous la fine peau du visage. Elle n'a pas de sautes d'humeur, pas de refoulements bilieux, pas de grondements sourds et tourmentés. Jeanne n'a de colère que si elle est nécessaire et elle fuse alors en paroles claires.

Je la connais aussi intimement que si elle était ma propre personne. Elle a été de toutes mes pensées depuis que je suis en âge de me les rappeler.

Elle a vingt-sept ans. Toujours. Qu'elle apparaisse dans mes souvenirs de jeune fille ou dans mes pensées de femme vieillissante, Jeanne a toujours vingt-sept ans et elle vient me rappeler les bontés de la vie. C'est une optimiste, Jeanne, elle ne se laisse démonter par aucune difficulté. Elle croit au labeur dûment récompensé, à la victoire dans l'adversité, à la progression de l'humanité, et de son regard clair, elle peut convaincre n'importe qui de la pureté de ses intentions.

— Bruns, elle les avait bruns.

— Quoi?

— Ses yeux. Ils étaient bruns. Brun velours.

Son regard de velours caché sous de grosses lunettes noires et un chapeau cloche.

— Le chapeau, c'était pour déjouer les photographes de la police.

Jeanne Corbin était une militante de la première heure. Elle n'avait que vingt-sept ans quand elle a prononcé son fameux discours devant l'immense portrait de Lénine au Temple ukrainien du travail, mais elle avait déjà derrière elle tout un passé de réunions clandestines, de journaux ronéotypés, de messages codés, de déménagements furtifs pour échapper aux rafles et aux perquisitions. Le Parti communiste canadien avait été déclaré illégal en 1931. Tim Buck, McEwen, Boychuck, ses principaux dirigeants, étaient en prison. Jeanne était fichée à la GRC et au Komintern, ses déplacements suivis, ses écrits décortiqués, il ne lui restait que ses états d'âme.

Elle est apparue dans ma vie alors que je n'étais pas née. Mon père jeune marié, ma mère enceinte de ma sœur aînée, je n'étais nulle part en ce monde et surtout pas au Temple ukrainien du travail quand elle y a prononcé son fameux discours. Et pourtant, encore aujourd'hui, je peux en citer de larges extraits. *Pour un camarade arrêté par la police, il y en aura des dizaines d'autres qui se lèveront et reprendront le flambeau de la lutte* et encore ceci *Contre les serviteurs de l'impérialisme, il faut opposer une ligne de piquetage forte comme le roc* ou ceci *S'il n'y a pas assez de*

volontaires parmi les hommes pour aller à la ligne de piquetage, ce seront les femmes qui iront.

Dans notre chambre du minuscule quatre pièces et demie que nous occupions au-dessus d'un commerce d'articles en tous genres, nous nous sommes amusées pendant des années, mes sœurs et moi, à un théâtre qui reprenait ce discours. Moi, devant une affichette de Lénine, haranguant la foule des bûcherons en colère, représentée par ma sœur Clara qui scande chacune de mes tirades d'un vigoureux «Tous ensemble à la ligne de piquetage», pendant qu'au fond de la pièce, mon autre sœur, frustrée d'avoir le mauvais rôle, se promène de long en large en nous jetant des regards furibonds. Alexandra incarne le sergent Turnbull, l'ennemi du peuple, celui qui accusera Jeanne de propos séditieux et d'incitation à l'émeute. Nous l'avons fait le plus laid possible. Des sourcils en balai dessinés au crayon gras, une barbe en laine d'acier et une bedaine-oreiller. Alors qu'en fait c'était un jeune homme de trente et un ans tout en muscles et en détermination, un regard incroyablement concentré, un sourire de Joconde et pas une seule once de gras. J'ai vu des photos.

Alexandra ne tolérera pas longtemps d'être conspuée par l'assemblée des bûcherons et notre réunion du Temple ukrainien tournera à la dispute bien avant que Jeanne n'ait terminé son discours. Il faudra l'intervention de notre mère pour que cessent nos chamailleries.

Personne ne veut de Turnbull, personne non plus ne se dispute le rôle de Jeanne puisqu'il est entendu que je ferai le discours, ce sont les quatre cents bûcherons présents dans la salle qui sont au centre du litige. S'il y a des discussions suffisamment orageuses avant la représentation, peu importe qui réussira à incarner la fierté bûcheronne, Clara et Alexandra se seront alors déchargées de leur lot de fiel et Jeanne pourra se rendre au bout de sa diatribe et conclure sans craindre une intervention coléreuse de Turnbull que *c'est par la solidarité que nous gagnerons cette grève.*

Ce discours, nous le connaissons intégralement et à la virgule près, nous l'avons appris toutes petites sur les genoux de notre père. Le soir, quand nous refusions de dormir, il nous prenait dans ses bras et nous berçait en récitant cette longue mélodie aux accents belliqueux, mais avec une voix si tendre que nous glissions au pays des rêves en emportant des images d'une profonde quiétude. Je me souviens d'avoir repoussé le sommeil pour entendre encore et encore la voix de mon père.

Nous partageons ce même souvenir, mes sœurs et moi. Notre père, penché sur notre sommeil, rassemblant dans ses longues mains la finette de notre robe de nuit autour de notre petit corps d'enfant, et qui murmure une berceuse claironnant la victoire des travailleurs sur une musique douce comme du papier de soie. Notre mère, tout près, occupée à des tâches tranquilles de début de soirée, psalmodie à l'unisson avec notre père. Et cette image se lève tout doucement. Une femme belle comme un rêve se dresse fièrement contre l'ennemi et lui lance des mots qui ont la pureté mortifère du diamant.

Jeanne Corbin était-elle jolie? Il est important qu'une héroïne, fût-elle communiste, soit jolie. Mais ne l'ayant jamais rencontrée, ne l'ayant jamais vue, je n'avais aucun moyen de le savoir et Jeanne est restée sans visage tout au long de ces années. Mes sœurs ont eu plus de chance. Elles ont rencontré Jeanne Corbin.

Clara et Alexandra me distancent d'une dizaine d'années. On pourrait même dire qu'elles ont le même âge puisque onze mois seulement les séparent. N'eût d'ailleurs été des cheveux blonds de Clara et de ceux absolument noirs et somptueux d'Alexandra, on les aurait facilement données pour jumelles. Elles sont nées de la même foulée et c'est de la même voix moqueuse qu'elles turlutaient «la grande Jeanne est jolie, la petite a fait pipi dans son lit».

J'avais cinq ans, six ans à l'époque du théâtre politique qui occupait tous nos moments libres dans notre chambre. Pas très grande, notre chambre

suffisait à peine à contenir un lit poussé contre le mur pour économiser l'espace et au-dessus duquel avait été punaisée une photo de Lénine. De chaque côté du lit, une chaise qui recueillait notre tenue du lendemain, et en face, contre l'autre mur, une commode qui suffisait amplement à nos besoins vestimentaires alors que, jouxtant la commode, un placard s'occupait du reste.

C'est debout dans le grand lit, sous la protection du regard de Lénine, que je faisais mon discours. Je n'avais qu'un vieux chapeau de ma mère pour me déguiser en *pasionaria*. Un chapeau à voilette. L'existence du chapeau cloche ne m'a été révélée que des années plus tard.

Je me souviens très clairement de la question qui taraudait la petite fille de cinq ans pendant qu'elle s'époumonait à faire vibrer la ferveur bûcheronne dans la chambre. Suis-je assez jolie? assez jolie pour mériter de me glisser dans l'image de Jeanne? Le nez, pas trop rond mon nez? Et mes dents, trop écartées, trop carrées, pas assez fines?

Je n'avais pas encore développé l'obsession du sourire, mais je crois que c'est là qu'il faut en chercher les origines, dans cette petite fille qui se demande si elle est trop ou pas assez, si elle est à la hauteur de la représentation, si Jeanne l'observe du plus lointain de son non-être, si de son auguste main communiste elle viendra la bénir, si et si. Petites filles de tous les pays, ne laissez personne vous observer d'au delà de vous-mêmes!

Le regard sans visage de Jeanne et la voix de mon père m'accompagnent depuis tellement longtemps que s'il fallait que l'un ou l'autre vienne à disparaître, je crois que je disparaîtrais aussi. Il ne resterait de moi qu'une longue traînée de poussière quelque part sur une route. Un chien aboierait. Il aurait vu passer une Sunbird grise et puis plus rien, envolée la Sunbird, car son unique occupante n'aurait plus trouvé à qui adresser ses pensées.

Jeanne ne parle pas, ne répond pas à mes appels, elle se contente de me saluer d'un regard bienveillant et puis, sa présence s'évanouit doucement alors que la voix de mon père est bien réelle. Je voudrais retenir l'esprit de

Jeanne, je voudrais que son regard éclaire son visage et me donne à voir ses yeux, son front, sa bouche.

— Elle était jolie?

— Elle était française.

— Et alors?

— Les Françaises sont jolies sans être jolies.

La question ne se pose pas, je sais. Est-ce qu'on demande à Rosa Luxemburg d'avoir été jolie? Et Marx, qui a changé la face du monde, a-t-on besoin de savoir s'il était beau? Et Mao, et Staline, non, oublions Staline, et Castro, est-ce qu'il leur a fallu une gueule de cinéma pour mener leur peuple à la révolution?

J'ai droit à l'une de ses grandes indignations qui va faire le tour du monde, ramassant au détour les ignominies impérialistes des trustards et des bourgeoisies nationales, la juste colère des opprimés, le FLN du Viêt Nam, le MPL de l'Angola, tout y passe, et au cœur du grand brasier je note, elle est jolie sans être jolie.

Il faut donc l'imaginer élégante, sachant user d'artifices pour se mettre en valeur, une beauté intelligente qui sait sourire et bouger et qui distribue à petites doses toute la mesure de son charme discret.

— Tu n'y es pas du tout. Jeanne n'avait rien d'une élégante de boulevard. C'était une militante de cœur et d'esprit.

Je le sais que Jeanne n'était pas une greluche de boulevard, mais il faut bien le bousculer un peu. Il est très bavard quand il s'agit de me convaincre de cette époque magnifique qu'il a vécue, la grève du Clérion, la grève des Fros, cette atmosphère de début du monde qu'il y avait alors dans les rues de Rouyn, ce sentiment d'avoir été atteint par le fer de la grâce quand il a entendu Jeanne au Temple ukrainien du travail, son procès, la prison, il m'a raconté tout ce qu'il savait d'elle, sa naissance à Cellettes, son enfance à Tofield, mais moi qui ne l'ai jamais rencontrée, je voudrais pouvoir lui

imaginer des yeux, des lèvres, une bouche, j'aimerais pouvoir lui dessiner un visage. Était-elle jolie sous son chapeau cloche?

— Elle avait un grain de beauté là.

Et d'un doigt intimidé par l'endroit où il va se poser, il me montre un point imaginaire sous le lobe de l'oreille droite.

OceanofPDF.com

Jeanne Corbin est entrée dans nos vies le 9 décembre 1933. Elle arrivait de Timmins, une ville minière du nord-est ontarien où le comité central l'avait détachée un an auparavant. Elle n'était pas en disgrâce, bien au contraire, le quatrième district du parti, qui comprenait l'Abitibi et le Nouvel-Ontario, était un des noyaux communistes les plus actifs du pays. Elle y occupait le poste de secrétaire de la Ligue de défense ouvrière tout en gardant la responsabilité de la presse communiste francophone. C'est dire l'épuisement de ces voyages qui la maintenaient sur la route entre Toronto, Montréal et les nombreux points chauds du district, car on était alors au plus cruel de la Grande Dépression et la révolte grondait. Les bûcherons de Kapuskasing, de Hearst, de Spruce Fall s'étaient mis en grève et Jeanne levait des fonds, engageait des avocats, houspillait les foules, écrivait furieusement, pour *Vie ouvrière*, pour le *Worker*, traduisait de l'un à l'autre, s'assurait de leur distribution, de leur financement, de leur clandestinité. Elle était à bout de forces le soir du 9 décembre.

Mes sœurs et moi n'avons jamais tenu compte de l'état d'épuisement de Jeanne. Nous l'imaginions fraîche comme une rose, montant d'un pied léger l'estrade du Temple ukrainien du travail et livrant d'un seul souffle le très célèbre discours. Comment aurions-nous pu imaginer les choses autrement? Le personnage principal de notre théâtre de chambre ne pouvait souffrir d'aucune défaillance.

Mon père était là le 9 décembre 1933. Il pouvait en sa qualité de journaliste se déplacer dans la salle à son gré, traquer l'odeur bûcheronne dans ses moindres retranchements, suivre Turnbull qui avançait à pas de loup dans la foule, et il a été retenu par la fascination des mots, immobile devant l'estrade si ce n'est le crayon qui filait à toute allure sur le calepin.

Les mots l'ont entraîné dans un univers qui lui était inconnu. *Il est venu le temps où les travailleurs chanteront le chant glorieux de la justice*, disait la jeune femme sur l'estrade.

Il avait vingt-huit ans, un vague sentiment d'angoisse, des croyances qui se défaisaient à chaque tournant mais la certitude que la vie se chargeait de l'amener là où il le fallait. Il avait suivi la route des sans-travail. North Bay, Sudbury, Kirkland Lake, il était parti de Belle River, sa ville natale où il avait laissé une jeune épouse pour se mettre en quête d'un travail qui les nourrirait, lui, la femme et l'enfant qui venait de s'annoncer. Toronto, Oshawa, North Bay et finalement Rouyn. La route de la liberté. On s'y engageait toutes nationalités confondues, Finlandais, Croates, Biélorusses et que sais-je encore, immigrants, chômeurs, paumés de toutes sortes chassés des villes anémiées du sud, avec pour seul espoir et passeport des mains qui disaient l'habitude des charges lourdes et du labeur humblement consenti.

Mon père avait des mains fines et nerveuses, très grandes cependant, des mains qui s'agitaient comme des drapeaux au vent et qui mouraient tout doucement quand s'apaisait le frémissement de la parole. Ce n'étaient pas des mains qu'il pouvait présenter à la guérite d'une mine.

On le lui avait dit sur la route. Ce n'est pas avec ces mains-là que tu vas te trouver du travail. Et on exhibait de larges mains torturées auxquelles il manquait parfois un doigt ou deux.

Ce sont pourtant ces mains-là qui lui ont valu son emploi au *Rouyn-Noranda Press*. Ses deux longues mains qui feuilletaient *Le Devoir* dans une cambuse où l'on servait des spaghettis. À la table voisine, un homme observait les mains voleter d'une page à l'autre, impressionné par leur familiarité avec le papier, leur légèreté, leur dextérité et, surtout, leur contentement quand, après s'être rejointes pour fermer une page, elles s'ouvraient devant un monde nouveau à contempler. Si ce jeune homme parle un anglais correct, je l'engage, s'était dit l'homme.

La vie a été bonne encore une fois pour mon père. D.A. Jones était le directeur du *Rouyn-Noranda Press* et mon père qui était franco-ontarien, donc parfaitement bilingue, a répondu dans un anglais absolument dépourvu d'accent quand Jones lui a demandé si les spaghettis étaient à son goût.

Notre vie dans ces lieux commence donc à ce moment précis où mon père engage cette conversation avec D.A. Jones au sujet de spaghettis infects, qualifiés de fortifiant par mon père, civile complaisance à laquelle renchérit l'abominable Jones, blablabla et blablabla, et ma mère arrivera quelques semaines plus tard avec nos maigres effets de ménage.

Pas étonnant que nous ayons sympathisé avec les immigrants, nous avions la même vie. Qui eût dit cependant que nous deviendrions plus rouges que le plus rouge des Ukrainiens de cette ville?

Mon père, à ce moment précis où il entame cette conversation avec D.A. Jones qui n'est pas encore l'abominable Jones puisque la grève du Clérion n'est pas déclenchée et qu'il n'a écrit aucun éditorial sur le sujet, mon père, donc, n'est qu'un autre de ces jeunes hommes ameutés par la rumeur qui lui promet un travail quelque part au bout de la route. Et s'il a déplié *Le Devoir*, ce n'était pas affectation intellectuelle de sa part, grand Dieu non! mon père n'a été affecté d'autre forme de vanité que celle de n'en avoir aucune. Il a tout simplement été heureux de pouvoir ouvrir les pages d'un journal qui lui parlait dans sa langue. À Belle River, le français était une langue honteuse.

Ce n'est pas l'intellectualisme qui l'a conduit au communisme mais une frêle jeune femme qui soulevait une foule avec des mots dont il ne connaissait pas la force.

Jeanne Corbin s'est adressée aux bûcherons en français au Temple ukrainien du travail et nous avons tous été sous le charme de cette langue qu'elle maniait avec conviction et élégance. Notre théâtre de chambre était une bien modeste reconstitution de ce grand moment.

Ma mère parfois assistait à nos séances d'après-midi et quand venait ce passage où Jeanne abordait son enfance à Tofield, elle joignait les mains, enfonceait profondément le dos dans sa chaise et fermait les yeux. C'était son passage préféré. Jeanne racontait que là-bas, dans ce bled perdu du nord de l'Alberta où ses parents s'épuisaient sur une terre amère, tout juste bonne à donner du pétrole, elle avait appris ce qu'était la force du travail, l'espérance dans les semis, l'effort à chaque matin de renouveler l'espoir du lendemain, l'inconciliable besoin de voir ses efforts récompensés d'une saison à l'autre et voilà que s'ouvraient des temps nouveaux.

— Des temps nouveaux...

Ma mère souriait.

Jeanne avait cette grâce.

L'image du couple de paysans français s'est frayé un juste espace d'émotion dans la foule. Ils étaient tous à moitié paysans, ces bûcherons encore éberlués par l'audace de leur grève, des colons comme on dit dans le pays, des hommes qui avaient essouché, labouré, semé parmi les abattis et qui, entre deux étés, se faisaient bûcherons pour ne pas mourir de faim. Et ils ont reconnu dans les deux paysans français l'image de leur propre désespérance penchée sur l'espoir d'un labour.

Jeanne avait l'expérience des foules. Depuis sa première harangue communiste, devant des enfants cette fois-là, les Jeunes pionniers du Temple ukrainien du travail d'Edmonton, le parti l'avait prise sous son austère protection. C'était en 1925, Jeanne avait dix-huit ans, elle était à Edmonton pour compléter ses études, la petite école de Tofield ne suffisant plus, et elle était devenue jeune novice communiste par contagion, tout le monde l'était à la pension où elle résidait. Son discours chez les Jeunes pionniers allait lui valoir d'être fichée à la police et, conséquemment, de perdre l'emploi d'enseignante auquel elle se destinait et, tout aussi conséquemment, d'être prise en charge par le parti. Sa vie désormais se confondra avec celle du PC. Elle y trouvera l'amitié, la sécurité d'une

pensée unique, l'étude des textes sacrés, Marx, Lénine et plus tard Ryerson, le seul véritable grand intellectuel qu'ait produit le communisme canadien, et cette formidable ivresse de l'action militante qui lui fera tout oublier d'elle-même, ses mouvements d'âme, les appels de son cœur, la fragilité de sa santé, elle oubliait jusqu'à sa timidité quand elle devait s'adresser à une foule.

— Et pourtant quelle éloquence!

Mon père, qui était tout près de l'estrade, a été sensible lui aussi à la beauté de cette image du couple français penché sur les promesses d'un labour.

Avant elle à la tribune des orateurs, il y avait eu Jerry Donohue et Anna Evaniuk. Jerry Donohue était organisateur syndical et Anna Evaniuk, représentante locale de la Ligue de défense ouvrière. J'ai encore leurs discours dans mes boîtes. L'écriture ample de mon père court sur des pages et des pages d'un gros calepin noir à spirale pour suivre leurs discours, mais quand arrive le moment où Jeanne s'adresse à son tour aux bûcherons, il n'y a qu'une phrase incomplète.

Mes amis, commence-t-elle dans le calepin noir, il ne faut pas se laisser impressionner par quelques uniformes, car s'il y a une chose que je puis vous dire... et l'écriture ample et généreuse file en un long trait sinueux, mon père a été emporté au delà des mots et n'a plus rien consigné dans le calepin.

— Sa voix. Elle avait une voix de gorge profonde.

Il a été emporté par la voix de Jeanne et il a laissé les mots se graver en lui, un à un, les uns à la suite des autres, par longues tirades, par larges pans sonores, sans oublier une seule pause, une seule remontée de voix, et de la mémoire tatouée de mon père, nous avons tiré des joies indicibles, car ce discours nous a réunis dans une même adoration.

Mon père est là donc, au Temple ukrainien du travail, subjugué par les paroles de Jeanne qu'il n'a plus besoin de transcrire, les mots s'imprimant

dans son âme au fur et à mesure qu'ils quittent l'estrade et se répandent dans la salle.

Car s'il y a une chose que je puis vous dire, c'est que les lois de ce pays s'étirent comme un élastique.

Jeanne cherche à rassurer la foule. Le matin même, un des meneurs de la grève, Raketti, a été arrêté. C'est la première opération de force du sergent Turnbull depuis le déclenchement de la grève.

Ma sœur Alexandra, les sourcils en bataille et la bedaine-oreiller lui remontant jusqu'aux aisselles, se promène dans la chambre en imitant le pas mesuré d'un loup qui traque sa proie en milieu hostile.

Turnbull sent l'humeur de la foule tourner. La colère des bûcherons avait été patiente jusqu'à maintenant. Les hommes avaient abandonné leurs haches et leurs sciottes, un à un, d'un chantier à l'autre, et ils avaient marché dans la neige profonde, on n'avait jamais vu un mois de novembre aussi neigeux, et ils allaient de leurs pas lourds convaincre les camarades d'un autre chantier d'en faire autant, encore dix milles, encore trente milles, encore cinquante milles dans la neige, jusqu'à ce que huit cents d'entre eux aient déserté les camps forestiers. La colère des géants de la forêt était profonde.

Et toujours derrière eux, derrière la cohorte des géants, quelques policiers marchant dans la neige du même pas.

Il en avait été ainsi depuis le début. Des dizaines, des centaines de bûcherons marchant dans les pas de leur colère, dans la forêt, dans les rues de la ville, et derrière eux, deux ou trois policiers, pas plus, le sergent d'état-major Kenneth H. Turnbull qui commandait le détachement de la police provinciale de Rouyn ne disposant que d'une douzaine d'hommes.

Et maintenant, il y avait cette ligne de piquetage qui se durcissait d'heure en heure.

Turnbull sent dans les paroles de la jeune femme qu'une fureur plus grande que le désespoir s'emparera de la patiente colère des bûcherons.

Jeanne leur rappelle que la compagnie leur a tourné le dos, qu'elle a refusé la plus humble de leurs demandes. Elle leur répète encore et encore qu'ils sont dans leur juste droit, qu'ils n'ont pas à craindre quelques marionnettes en uniforme qui agitent le spectre de lois fantoches.

Les lois ne sont que du papier mâché par des bourgeois qui ne savent pas ce que c'est que de travailler à la sueur de leur front d'une étoile à l'autre.

C'est ici qu'intervient l'image du couple français.

L'image fait courir un frémissement dans la foule des géants, ma mère sourit aux dieux qui la protègent et moi, je hurle, du haut de mes cinq ans, *Il est fini le temps où les ouvriers doivent se saigner à blanc pour garnir la table des riches. Des temps nouveaux sont à nos portes.*

— Sa voix s'est étranglée. Il y a eu un moment où j'ai craint qu'elle ne s'effondre sur l'estrade.

Mon père s'attriste parfois à penser que Jeanne n'était pas faite pour cette vie. Une si petite santé pour une si grande destinée. Et d'aussitôt regretter cette pensée morose.

Ma voix ne s'étrangle pas, mais je fais une pause, j'attends que Jeanne ait repris son souffle et je poursuis.

C'est pendant cette pause que ma sœur Alexandra, n'en pouvant plus de ce personnage bedonnant et barbu qui lui a été imposé, se défait de l'oreiller, de la laine d'acier, des sourcils gras et vite va se refaire un autre personnage dans le placard. Je n'ai pas eu le temps d'aborder la rhétorique de Jeanne sur la ligne de piquetage qu'Alexandra apparaît en paletot gris et chapeau mou, calepin et crayon en main, et avance en un long mouvement au ralenti, souriant démesurément dans son avancée vers la découverte d'une pensée qui va transformer notre vie.

Contre les serviteurs de l'impérialisme, il faut opposer une ligne de piquetage forte comme le roc.

Jeanne entreprend de démontrer la nécessité d'être solidaires à la ligne de piquetage. Ma sœur Clara l'appuie avec ferveur, «Tous à la ligne de

piquetage», et ma mère, absorbée par l'idée d'un monde nouveau qui répandra ses bienfaits, répète chaque mot à voix basse.

S'il n'y a pas assez de volontaires parmi les hommes pour aller à la ligne de piquetage, ce seront les femmes qui iront.

Nous connaissons le scénario, mais chaque fois c'est la même émotion qui se renouvelle. Alexandra est parvenue au pied du lit. Nous sommes dans l'attente des dernières paroles de Jeanne. Et pendant que tout se met en place pour la conclusion du discours, je sens la dévotion de la chambre se déplacer vers Alexandra. On ne me regarde plus, on ne m'écoute plus, je n'ai plus l'attention de personne, c'est à peine si je m'entends moi-même tellement je suis, moi aussi, tendue vers ce qui s'en vient.

Et arrivera enfin ce moment que nous attendons depuis le début, la dernière scène, cet instant de grâce où je prononcerai les ultimes paroles de Jeanne et où nous verrons Alexandra lever les mains au ciel et s'effondrer dans le vieux paletot de notre père.

C'est par la solidarité que nous gagnerons cette grève.

— Son sourire... Le sourire qu'elle a eu à la fin de son discours! Pure joie habitée d'une tristesse indéfinissable. Toute son attention à la marche du monde était dans ce sourire.

Mon père est devenu amoureux en même temps que communiste.

Il me semble être née sachant déjà tout de cette histoire. Mon père aimait une autre femme que ma mère et cet amour, loin d'apporter le malheur dans notre famille, a été l'élément qui l'a solidifiée, car Jeanne a été au centre de nos plus grandes exaltations. Jeanne sur les routes, Jeanne devant une foule, Jeanne en prison, Jeanne qui allait là où soufflait le vent de la révolte, avec sa petite valise de carton bouilli et son sourire qui n'était pas tout à fait un sourire, cette histoire nous a été donnée à rêver dès notre petite enfance. Nous nous la racontions, mes sœurs et moi, jusqu'à la sentir palpiter de sa propre vie. C'était notre conte de fées, notre conte des Mille et Une Nuits, un conte fabuleux qui nous gardait bien au chaud, toutes les trois au creux du même lit, pendant que l'une entreprenait de raconter, l'autre se réservant certains aspects moins usés du récit, et moi qui en demandais toujours davantage. Qu'est-ce qu'elle lui a dit? Qu'est-ce qu'elle lui avait dit après sa comparution? Et à leur premier rendez-vous, qu'est-ce qu'elle lui avait dit? Je connaissais la réponse. L'important était de rester au cœur du récit.

Nous l'avons connue toute petite alors qu'elle faisait le voyage avec ses parents sur le bateau qui les a emmenés en Amérique. De ce voyage, elle n'avait gardé que le souvenir des odeurs et l'image de la neige à leur arrivée. Mille personnes entassées pendant douze jours en deuxième classe, expliquait notre père, ça dégage une forte odeur animale. La deuxième classe nord-américaine, expliquait-il encore, correspondait à la troisième classe européenne. Moi, ce que j'en ai retenu, c'est cette image de carte de Noël qui avait ébloui la petite Jeanne. Ils avaient accosté en pleine tempête de neige au port de Saint-Jean, au Nouveau-Brunswick. Une tempête de neige un 12 avril! Ma sœur Alexandra, qui n'a jamais su se méfier de ses

réflexions, avait eu cette phrase malencontreuse: «Le sang des Français, pour le coup, a dû tourner en boudin.» Mon père n'avait pas apprécié.

Il y avait bien des motifs à s'émouvoir de cette jeune vie éperdue de solitude dans la plaine albertaine entre deux parents asservis aux devoirs d'une terre hargneuse et puis, soudainement, à l'adolescence, l'éblouissement de la ville, Edmonton, les amitiés multiples, les discussions interminablement belles et généreuses, la découverte d'une fratrie internationale, tous ces jeunes gens, immigrants comme elle ou fils d'immigrants, qui luttèrent pour la libération des peuples, les Jeunesses communistes.

Ce qui m'avait particulièrement touchée et qui m'émeut encore, c'est ce long périple sur les routes canadiennes.

Je ne me lasse pas d'imaginer ce petit bout de femme, elle fait à peine un mètre et demi, probablement déjà fragilisée par la maladie, qui se lance dans le mouvement incessant de la route. Elle n'est pas une aventurière, pas une nomade, elle est fille de paysans, attachée aux exigences du devoir, et elle ne craint rien, même pas de faillir à la mission qui lui a été confiée. Elle est habitée par la grâce.

Il y a bien longtemps que je me tiens sur les routes par simple goût de l'errance. Je n'ai plus de mission, plus de foi salvatrice, j'ai perdu le sens du monde. C'est pitié de se promener ainsi par pur plaisir existentiel quand on a dans sa vie une Jeanne qui soutient la voûte du ciel avec son seul espoir. Jeanne sur les routes ne craint rien, car elle est investie d'une mission.

Cette Jeanne-là a vingt-quatre ans. Elle a quitté Edmonton il y a déjà quelques années, appelée par le comité central à Toronto, et elle est communiste de part en part, elle ne doute de rien. Lénine, Marx et surtout Staline, qui est souverain à cette époque, veillent sur son esprit.

On l'a envoyée en campagne de souscription pour le *Worker*, tâche éminemment ingrate, car qui en ces temps difficiles a un quart de dollar pour un journal communiste? Mais Jeanne a l'âme militante et elle voit les

difficultés comme autant de montagnes à gravir pour atteindre la grande vallée du bonheur des peuples. Alors, elle prend le train, attend le bus, voyage dans la camionnette d'un camarade, dort sur le divan du salon ou avec les enfants du camarade, engouffre un sandwich et repart. Montréal, Ottawa, Winnipeg, Regina, elle fait les grandes villes le long de la transcanadienne mais bifurque dès que s'annonce une agglomération ouvrière au sud ou au nord. À Port Arthur, elle rencontre les troupes communistes du district. À Moose Jaw, à Dunlone, à Dinsmore, elle fait les pique-niques. C'est l'été et les camarades, surtout s'ils sont ukrainiens ou finlandais, ont l'habitude de se rassembler dans les parcs ou à l'orée des bois pour de grands pique-niques au cours desquels on danse et on chante le pays perdu, et Jeanne, debout sur une boîte à savon comme les *preachers* des films américains, harangue les foules.

Ont-ils été touchés par sa grâce? Ont-ils senti les mots s'emparer de leur âme?

— Quatre cent six dollars et dix-huit cents, c'est tout ce qu'elle a récolté en quatre mois. C'est à peine si le parti a réussi à couvrir ses frais.

Mais la foi a des ailes, dit encore mon père, et ce ne sont pas de basses considérations matérielles qui vont rabattre notre Jeanne au sol.

— Elle avait rencontré l'espoir au bout des mains.

L'espoir au bout des mains! L'expression nous est devenue aussi familière que le beau temps après la pluie, nous nous la lançons à tout propos. L'espoir est au bout des mains, l'espoir est à portée de main, l'espoir est pour tout le monde, l'espoir est à qui le veut, et avec ça, un peu de beurre ce matin? Pas de problème, l'espoir est au bout des mains! L'expression est ukrainienne, croate, polonaise, tchèque, je n'ai jamais su exactement, elle vient des travailleurs immigrants que Jeanne avait rencontrés le long de la transcanadienne et elle a fait partie de nos joyaux de famille.

Ma sœur Clara prétend que l'expression vient de la Finlande, que c'était ce qu'ils disaient, ces hommes et ces femmes qui chantaient leur pays. L'espoir est au bout des mains, disaient-ils, et de leurs gros doigts rêches, ils déposaient une pièce de monnaie dans la sèbile de Jeanne.

Je la laisse dire. Mes sœurs, si elles ont eu la chance de rencontrer Jeanne, de voir naître le sourire sur ses lèvres, d'entendre la voix qui a prononcé le célèbre discours, mes sœurs n'ont pas eu toutes ces années avec notre père, elles avaient quitté la maison quand il m'a prise avec lui sur la route, elles n'ont pas eu accès à ses réflexions et, dans les cahiers où s'est déposée l'intimité de mon père, je comprends que l'espoir n'est pas une vague évocation poétique. L'espoir est âpre et difficile, il est un combat quotidien, il est tout ce qu'on a quand on n'a rien.

Partout sur la route, Jeanne rencontrera ces hommes au regard embrumé de nostalgie qui lui diront dans leur anglais trébuchant que l'espoir est au bout des mains. Ils étalaient leurs larges mains suppliciées devant elle, racontaient le travail qu'elles avaient accompli, expliquaient les cicatrices, les meurtrissures, les doigts manquants, les agitaient fièrement, leur prédisaient un bel avenir dans les hauts fourneaux, les mines, les forêts. Le travail est tout ce que j'ai, disaient-ils en refermant leurs mains.

Il a suffi que l'expression échappe à l'un des récits de notre père pour qu'elle se charge de résonances multiples. Nous nous en sommes emparés comme de la chose la plus précieuse du monde et nous l'avons laissée se déployer à sa guise dans notre vie. Dans mes cahiers, elle revient souvent, accompagnée d'une réflexion qui, la plupart du temps, concerne les travailleurs immigrants.

Je me souviens qu'une fois j'ai voulu intégrer notre phrase fétiche dans le discours de Jeanne. J'ai compris assez vite que ce n'était pas une bonne idée. J'en étais à ce passage où, après avoir évoqué l'image des parents de Jeanne, les deux paysans français s'épuisant sur leur terre d'argile, je

m'apprêtais à attaquer le plus beau morceau du discours, la grande tirade invitant les grévistes à monter à la ligne de piquetage.

Il m'a semblé que les deux Français tenaient bien l'espoir à bout de mains, que l'image leur convenait parfaitement, et j'ai lancé la phrase vénérée entre toutes. Oh! la jolie commotion! Oh! l'affreuse hérésie! Petites filles de tous les pays, méfiez-vous de votre spontanéité!

Alexandra, cette fois-là, incarnait la foule bûcheronne, et c'est Clara qui avait hérité de la bedaine Turnbull. Notre mère était là, assise sur sa petite chaise, les yeux fermés, les mains jointes, elle souriait aux deux paysans qui de leur lointain sillon albertain lui faisaient mille salutations. «Un beau couple, m'a-t-elle dit un jour, un couple uni dans l'adversité.»

Et la phrase a frappé. *L'espoir est au bout des mains*, ai-je dit de toute la force de mes cinq ans sans penser qu'ajouter une phrase au discours sacré était une hérésie sans nom.

Je ne crois pas avoir vu scène plus surréaliste. Mes sœurs et ma mère, toutes trois bouche grande ouverte, happaient l'air comme des nourrissons à qui on enlève la tétée, et moi, vaillante petite militante, j'avais le bras levé, la voix prête à faire monter la foule aux barricades, mais les mots ne venaient pas et ce sont elles qui d'une même voix ont repris le discours de Jeanne là où je l'avais abandonné et ont entonné en chœur cette phrase magnifique, *Il est fini le temps où les ouvriers doivent se saigner à blanc pour garnir la table des riches*.

Ma voix s'est jointe à la leur et la séance s'est poursuivie dans le surréalisme le plus pur, nous quatre, tel un chœur de tragédie grecque, récitant à longues et lentes flambées sonores le discours guerrier de Jeanne jusqu'à ce que, à la fin, Clara s'effondre en pâmoison dans le paletot de notre père.

— Je ne me suis pas effondré.

Je ne me suis pas effondré.

Il n'aime pas cette idée que nous avons de le faire s'écrouler devant l'estrade du Temple ukrainien du travail. Il n'aime pas, mais il accepte volontiers d'en parler. Tout est bon pour nous ramener à cette époque.

Nous sommes dans les vastes espaces plats de la désolation abitibienne. Les terres ont été défrichées, cultivées, abandonnées, il n'en reste que des champs en friche surveillés au loin par la forêt. La route se déploie, souveraine et rectiligne dans la mer herbeuse, et j'attends le récit des temps glorieux. Car ils viendront. Aussi sûrement que la terre est plate en Abitibi et que nous sommes dans la plus complète solitude, mon père et moi, dans cette auto qui va porter la bonne nouvelle, je sais que je vais entendre le récit des années héroïques. L'époque des défilés, des grandes manifestations, mille personnes réunies devant le Temple finlandais du travail pour le 1er mai, tu te rends compte? Mille personnes clamant la gloire du communisme, alors que six ans auparavant il n'y avait en ces lieux qu'un coin de forêt fréquenté par quelques prospecteurs imaginatifs, tu te rends compte?

J'écoute les histoires mille fois racontées et j'attends la suite qui ne viendra pas. Mon père ne me fera pas le récit de la nuit qui a suivi le discours de Jeanne.

Au lieu de cela, j'aurai droit, encore et encore et toujours, à cette ville qui était une chose bien étrange. Une île flottante, une arche de Noé flottant à la dérive dans la forêt. On n'a pas idée de ce qu'a été Rouyn si on n'a pas entendu mon père.

— On avait le sentiment d'être au centre du bout du monde, au commencement de notre vie, on pouvait faire ce qu'on voulait de tout ce

qu'on voulait.

Cette ville était n'importe quoi. Des cabanes, des rues bâties à la hâte, des magasins, des restaurants, en planches, en rondins, et puis hop! des poules et des vaches, une ferme à côté d'une banque, et pas très loin, jouxtant les bains publics, il y avait une fumerie d'opium, propriété libanaise, et pas très loin encore, car tout cela se tenait bien serré les uns sur les autres contre l'envahissement de la forêt, il y avait un lac, le lac Osisko, un lac magnifique qui servait de déversoir aux résidus empoisonnés de la mine qui trônait sur l'autre rive et au pied de laquelle il y avait une autre bourgade, Noranda, bien tranquille celle-là, qui appartenait à la compagnie minière. Et je n'ai pas parlé des *blind pig*, des bordels et des églises. Car il y avait de tout dans cette ville, du meilleur et du pire, joyeusement entremêlé, chacun y trouvait son lot.

Pas étonnant que les travailleurs immigrants y aient déposé leur baluchon. Au bout de leur route, il y avait un nouvel eldorado et l'air du nord qu'ils respiraient à pleins poumons, une odeur de sapinage transportée par un vent aigrelet qui leur rappelait le pays qu'ils avaient quitté là-bas en Ukraine, en Pologne, en Croatie. Et ils se sont installés comme s'ils étaient encore là-bas. Avec leurs icônes, leurs chants, leur nostalgie et leurs mains suppliciées. Ils se sont construits des lieux où ils pouvaient être des hommes libres.

Il y a eu en cette ville des endroits où on pouvait danser la mazurka comme à Varsovie, boire un slivovitz entre copains, se raconter la dernière blague du petit berger des Carpates, pleurer la fiancée perdue dans les bras d'un cousin. Il y a eu des endroits pour le Noël croate, le Noël polonais, le Noël russe, le Noël ukrainien, le Noël finlandais, chaque groupe national le moins nombreux se construisait un bâtiment vite fait où on pouvait chanter, danser, boire et manger comme au vieux pays. Pourquoi les Finlandais et les Ukrainiens ont-ils baptisé le leur d'un nom aussi pompeux? Parce qu'ils arrivaient pour la plupart des provinces de l'Ouest,

où ils avaient été bûcherons, mineurs, fermiers et communistes, et qu'il y avait là-bas des temples ukrainiens et finlandais du travail, patronnés par le PC, et qu'ils y avaient trouvé chaleur, réconfort et espoir. La Grande Dépression les avait jetés sur les routes et ils avaient reproduit ici leur temple de l'espoir.

On chantait et on dansait aussi dans nos temples du travail. Comme dit mon père, on ne peut pas mettre deux Ukrainiens ensemble sans former un trio de mandoline.

C'est là qu'on célébrait les anniversaires de Lénine, de Staline, de la Commune de Paris, de la révolution russe et c'est là qu'avait eu lieu la manifestation mémorable du 1er mai 1932. Mille personnes devant le Temple finlandais du travail, mille personnes sur une population qui en comptait à peine cinq mille, tu te rends compte?

Mon père en restera aux hauts faits de l'époque héroïque. Il ne me racontera pas la nuit qui a suivi le discours de Jeanne au Temple ukrainien du travail. Je le soupçonne au reste de n'en avoir aucun souvenir. Son esprit s'embrouille dès qu'il s'agit de revenir aux heures fragiles de cette nuit.

Rouyn n'était pas une ville si grande qu'on pût s'y perdre et pourtant, cette nuit-là, il avait plongé dans les rues froides et neigeuses jusqu'à ne plus savoir que faire de ses pas et il s'était perdu. Il suivait une rue jusqu'à ce qu'elle l'amène à la nuit noire de la forêt et puis, il laissait ses pas se tourner vers les lueurs vacillantes de la ville et il reprenait sa marche fantomatique qui l'a conduit jusqu'au bout de l'avenue principale, là où Jos Dallaire gardait ses vaches, jusqu'au bout de la rue Perreault, jusque devant les chevalements de la Noranda Mines, devant les baraquements des mineurs, devant la maison du gérant de la mine, et puis de nouveau la ferme Dallaire, la silhouette écorchée de la mine, il tournait en rond, ses pas s'accordant à sa pensée en déroute. Il était arrivé à la maison aux petites heures, sans chapeau, le paletot ouvert et une lueur de folie dans le regard. C'est ma mère qui m'a raconté.

«J'ai su tout de suite qu'il s'était passé quelque chose.»

Elle l'avait attendu tout ce temps, croyant qu'il s'était égaré dans l'un des nombreux bars clandestins de la ville, ce qui n'était pourtant pas dans ses habitudes, et en lui ouvrant la porte, elle avait su qu'il revenait de très loin. Tout doucement, comme on le fait avec un grand malade, elle l'avait débarrassé de son manteau, lui avait asséché les cheveux et l'avait installé à la table de la cuisine avec un grog au gingembre bien chaud entre les mains.

Elle était prête à entendre n'importe quoi, mais pas ce récit échevelé auquel elle n'avait rien compris et qu'il lui avait fallu réentendre depuis le début pour comprendre qu'au centre de l'embrouillamini se trouvait une femme, seule sur une estrade, agitant le flambeau d'une pensée nouvelle qui lui avait ravi l'âme de son mari. Elle n'avait pas eu l'ombre d'un mouvement de panique.

«Une sainte, c'était une sainte.»

Ma mère n'était pas cette femme prête à toutes les dévotions que nous avons connue dans notre enfance. Elle était jeune alors, à peine vingt-cinq ans, enceinte jusqu'aux aisselles puisqu'elle allait donner naissance à ma sœur Alexandra deux mois plus tard, donc une femme très viscéralement inscrite dans le continuum de la vie et pourtant déjà marquée par cette quête mystique qui allait lui faire courir tous les offices religieux qu'il y avait en cette ville et elle avait reconnu une sœur spirituelle dans la femme qui s'agitait sur l'estrade.

«Une sainte, c'était une sainte. On n'a rien à craindre d'une sainte.»

Cette nuit-là, debout devant la table de cuisine, mon père lui avait récité le discours d'une voix hallucinée et elle l'avait écouté à sa façon patiente et dévouée, et quand à la fin, vaincu par la force de la phrase finale, il s'était écrasé sur une chaise, elle lui avait simplement demandé si la femme de l'estrade portait un chapeau.

Et voici donc qu'apparaît pour la première fois le chapeau de Jeanne dans notre histoire.

Étrange qu'une femme aussi dépourvue de coquetterie ait pu émouvoir toute une famille avec un simple morceau de feutre. Mes sœurs, quand je m'apprêtais à monter sur le lit et qu'elles s'apercevaient que j'étais nu-tête, s'empressaient de m'enfourner le vieux chapeau à voilette de notre mère. «Tu ne vas quand même pas faire le discours de Jeanne sans chapeau!»

— Je ne sais pas pourquoi ta mère a accroché sur ce détail. Un chapeau, pas de chapeau, qu'est-ce que ça pouvait bien faire?

«Je voulais savoir s'il avait été atteint par un détail intime.»

Ce sont bien là les façons de notre mère. Petite souricette qui tentait d'arracher son morceau en le grignotant à la dérobée. Elle n'aurait pas abordé de plein fouet le problème que lui faisait cette oratrice, seule devant une assemblée d'hommes, potentiellement belle et séduisante. Il lui fallait savoir s'il avait été atteint dans son intimité par des jambes joliment mises en évidence dans le balancement de la robe, par l'élégance d'un geste, par un rien qui serait venu le toucher dans sa chair d'homme. Le chapeau est ce qui lui avait paru le plus anodin, le moins compromettant.

Ma mère ne pouvait être atteinte par aucune sorte de malheur. C'était une âme heureuse. Elle chantonnait des airs légers qu'elle entendait à la radio et dont elle transformait les paroles à sa fantaisie. J'ai encore souvenir de cette chansonnette qui célébrait l'éclat de la couleur d'une nappe au soleil, la motte de beurre qui fond sur des patates pilées, l'odeur d'un drap frais lavé et koukouroukoukou comme la vie est belle quand on a un homme aimant à sa table, comme il est doux de lui servir une soupe chaude et comme il faut louer le Très-Haut d'avoir mis le bonheur sur notre route.

Elle a conclu, je crois, un pacte avec elle-même quand elle a découvert tout cet espace occupé par une femme dans l'âme de son mari. Elle a résolu qu'il n'y serait pas seul, que nous allions tous le suivre dans cette voie, elle et les enfants qu'elle donnerait à naître. Nous allions tous aimer Jeanne d'un même amour.

Avait-elle conçu cette quête mystique du bonheur dans le désarroi de cette nuit ou était-ce sa nature profonde de ne jamais se laisser détourner de la lumière, de ne jamais entendre autre chose que cette musique intérieure qu'elle répandait autour d'elle? Mes sœurs, qui ont des souvenirs plus anciens, me disent qu'elle a toujours été ainsi, joyeuse et légère, et que ses religiosités avaient commencé bien avant ma naissance.

Religiosités est un mot qu'il faut employer au pluriel en ce qui la concerne, car ses dévotions allaient dans tous les sens. Elle a fréquenté toutes les églises qu'il y avait dans cette ville, sauf la synagogue de la 9e Rue. Si les juifs avaient été plus liants, elle se serait certainement mise à l'étude de la Torah tellement sa foi était débordante, mais ils formaient un ghetto très fermé à l'époque, tout comme les Chinois d'ailleurs, qu'on ne voyait jamais en dehors de leurs restaurants. Où les Chinois faisaient-ils leurs piétés? Ma mère elle-même n'aurait su le dire.

J'ai cette image de ma mère, jeune et jolie, entrant en coup de vent dans l'appartement et qui s'exclame: «Quel sermon, mes enfants, quelles belles paroles de consolation!» Elle s'assoit sur la première chaise venue car ses souliers du dimanche la font souffrir et, pendant qu'elle masse ses pieds meurtris, elle nous raconte l'arrivée du prêtre, les nuages d'encens, les cierges qui fument, les cantiques entonnés à pleine voix et le sermon qu'elle comprend comme elle veut car elle n'entend rien au slovène, au polonais, à tous ces prêtres missionnaires qui font la tournée de leurs ouailles perdues dans l'immensité canadienne et qui officient au sous-sol de l'église Blessed Sacrament. La messe orthodoxe russe est un véritable martyre, car ce sont trois longues heures sans un seul moment pour s'asseoir (même quand la communauté russe se sera donné une église en 1955, il n'y aura aucun siège), et pourtant quand elle en revient, les jambes mortes et les pieds gonflés, elle n'a que des commentaires émerveillés sur la beauté du geste du pape quand il répand l'encens, sur l'élévation de la pensée parmi les chants et les paroles du vénérable vieillard.

Elle est jeune, elle est jolie, elle a des boucles dorées qui captent la lumière au moindre mouvement et elle a cette détermination dans le regard qui dit qu'elle est heureuse.

Doit-on vraiment s'étonner qu'elle ait conçu un amour si grand qu'il pût être partagé?

En cette nuit où une femme est apparue dans l'âme de son mari, elle n'a eu qu'un seul moment de doute et c'est pendant le long silence qui a suivi sa question sur le chapeau de Jeanne. Chapeau ou pas de chapeau, il ne savait que répondre et elle en a conclu, dans sa quête impavide de bonheur, que la chair n'avait pas été atteinte.

Ils ont discuté longtemps à la table de cuisine. De Jeanne, de son discours, de la grève, de l'assemblée, de ce texte qui devait en rendre compte dans le *Rouyn-Noranda Press* et que mon père devait remettre pour l'édition du jeudi, comment le tourner, ce texte, pour qu'on comprenne la cause des bûcherons, comment donner aux mots l'éclat des paroles de Jeanne, comment tout devient lumineux quand on entend cette femme, comment Jeanne débusque la vérité, comment Jeanne éclaire nos plus sombres replis, comment Jeanne et Jeanne et Jeanne.

La nuit a été longue, les heures lentes et quand l'aube est venue, mon père a finalement découvert la vérité de ses sentiments. Je suis amoureux de cette femme, a-t-il enfin avoué. Ma mère n'a pas vacillé.

«Je sais reconnaître une sainte.»

Dans nos célébrations théâtrales, nous n'avons transgressé qu'une seule fois les frontières sublimées de l'amour. Qui incarnait alors Turnbull-la-bedaine se transformant en journaliste amoureux? Alexandra, je crois, car j'ai souvenir d'une abondante chevelure noire s'échappant en mèches folles du chapeau de notre père au moment où, parvenue à la tête du lit, elle doit s'effondrer en même temps que je prononce la phrase finale. Mais Alexandra ne s'effondre pas. Elle me regarde en souriant comme une bienheureuse et s'approche davantage du lit, et moi, poussée par je ne sais

quel instinct, je m'incline vers elle car, malgré l'innocence de mes cinq ans, je sais que nous allons jouer une scène de baiser, la scène que nous avons tellement espérée, le baiser immortalisant l'amour de Jeanne et de notre père.

Mais avant même que nous soyons en position pour le baiser (nous sommes face à face, Alexandra et moi, nos deux visages se touchent quasiment et nous ne savons pas comment éviter l'encombrement des nez, elle penche à droite, je penche à droite, elle penche à gauche, je penche à gauche), nous entendrons la voix douce et enjouée de notre mère dire sur un ton presque autoritaire: «Ils ne se sont pas embrassés.»

Nous nous sommes vite éloignées l'une de l'autre, penaudes et un peu honteuses, et notre théâtre de chambre s'est terminé dans une grande confusion de sentiments. On n'embrasse pas une sainte.

— Jeanne n'était pas une sainte. C'était une héroïne, une héroïne du parti.

L' amour de Jeanne nous a été donné à la naissance en même temps que la foi communiste et un sens profond du religieux. Étrange concoction qui a empreint nos plus simples joies d'enfant du sentiment que la vie était ailleurs.

En cette nuit magique où les anges sont venus rendre visite à notre mère, nous sommes devenus la famille la plus spirituellement élevée sur terre.

Quand je suis arrivée dix ans plus tard, tout était là, solidement ancré, et je n'ai jamais ressenti le besoin d'y changer quoi que ce soit. J'ai étudié les textes sacrés avec mes sœurs. Nous lisions Marx et Lénine dans la littérature pour Jeunes pionniers, le *Clarté* que notre père recevait à la maison quand il n'était pas frappé d'interdiction. Nous lisions le Nouveau et l'Ancien Testament, les feuillets racontant la vie des saints martyrs que notre mère rapportait de ses messes du dimanche. Nous lisions la correspondance de Jeanne, nos plus beaux moments de lecture. Et nous écoutions les récits de l'époque héroïque que nous faisait notre père.

Ils n'ont cependant pas toujours été glorieux, les héros de mon père, car il y a eu des défections, des trahisons, des blessures, le temps qui a passé n'a pas été facile pour la grande camaraderie internationale de notre petite ville.

Mais nous avions droit à tout, les grands comme les mauvais moments, l'époque héroïque nous a été racontée avec la même ferveur, la même dévotion, peu importe si un camarade avait chuté, si la «conjuncture» avait été hostile, rien ne nous était épargné, rien ne nous était occulté, nous avions une connaissance intime de chacun des événements de l'époque héroïque, nous pouvions nous-mêmes tout raconter dans le moindre détail, mais nous laissions parler notre père, tels étaient son plaisir et le nôtre, il n'y avait rien que nous aimions tant que d'être réunis tous ensemble autour

d'une bonne histoire communiste, car nous savions que Jeanne en émergerait, belle et souveraine héroïne de nos cœurs.

Ces moments de communion familiale avaient lieu habituellement au souper, plus précisément au dessert, quand nous avions épuisé les menus événements de la journée et que l'une ou l'autre, Alexandra le plus souvent, n'en pouvant plus d'attendre que la conversation s'arrime à des éléments plus convaincants, demandait comme s'il s'agissait de n'importe quoi qui s'était passé dans la journée: «Et puis, Turnbull, il a vraiment fait lire l'acte d'émeute?»

Nous savions ce qu'il en était. L'histoire nous était connue. Le sergent Turnbull, notre ennemi de classe, avait réussi à démanteler la ligne de piquetage des bûcherons en amenant le juge de paix J. O. Tardif sur les lieux et en lui faisant lire l'acte d'émeute.

L'époque héroïque regorge de moments pathétiques. Outre l'affrontement à la ligne de piquetage, il y a eu les arrestations, les procès, l'emprisonnement de Jeanne, de Donohue et de bien d'autres (au total, soixante-dix-sept personnes), et puis, il y a eu une autre grève, à la mine cette fois-là, celle qu'on a appelée la grève des Fros, tout cela en moins d'un an. Nous avons donc le choix.

L'affrontement à la ligne de piquetage est cependant l'un des très beaux morceaux de notre épopée communiste. À cause de toute cette neige, je crois, qu'il y avait cette journée-là, «une bénédiction du ciel», dit chaque fois Clara, et qui nous donne un tableau d'une belle et blanche immatérialité. La neige tombait par larges pans que le vent ramassait en rafales et plaquait sur le visage de nos héros. Ils étaient cent vingt-cinq autour des braseros de la ligne de piquetage. Cent vingt-cinq hommes des bois, des géants aux allures de yétis, et ils étaient déterminés à ne laisser passer personne. Ils n'ont pas bronché quand Turnbull est arrivé avec le juge Tardif et une douzaine de policiers. C'est après que les choses se sont gâtées.

— Turnbull savait ce qu’il faisait en amenant le juge de paix.

Il savait, explique notre père, que sous leurs allures de yétis en colère, il y avait une longue tradition de soumission dans le cœur de nos bûcherons et il a demandé au juge de paix de lire l’acte d’émeute.

Nos géants ont eu plus peur des mots que des coups. Après la lecture de l’acte d’émeute et le discours sermonneur du juge de paix, plusieurs se sont enfuis dans les bois et ceux qui sont restés ont affronté la charge policière sans conviction. Pas un seul coup de feu n’a été tiré. Les gaz lacrymogènes, absolument sans effet par une température de moins quarante-deux degrés, ont été emportés dans le blizzard. L’affrontement s’est fait au corps à corps et à coups de bâton. En moins d’une demi-heure, douze policiers avaient maté une horde de soixante et onze hommes enragés et les avaient alignés en un long cortège jusqu’à l’hôtel de ville. Comment encore admirer cette image?

«Il faut savoir trouver l’honneur dans la défaite», dit Clara, «tendre l’espoir jusqu’à la victoire», ajoute Alexandra, et moi, je lance à mon tour, «de défaite en défaite jusqu’à la victoire finale» et les lourdes bottes des bûcherons résonnent fièrement à nos oreilles. C’est ce qu’il faut retenir de cette histoire, c’est la leçon que veut nous donner notre père. Nos héros, s’ils ont été vaincus à la ligne de piquetage, n’en ont pas moins marché dans les pas de la gloire, ils ont tracé le chemin pour d’autres travailleurs qui reprendront le combat.

Et pendant que la gloire tarde à venir, nous attendons, mes sœurs et moi, que le blizzard se calme, qu’il s’essouffle tout à fait et que dans la ville blanche surgisse la silhouette discrètement élégante, très française, de Jeanne.

Notre père sait faire durer le plaisir, il sait ce que nous attendons et il nous donne à voir Jeanne dans tout ce que nous aimons d’elle. D’abord le manteau, il nous décrit le manteau. En ce jour de blanche fantasmagorie, Jeanne porte un manteau de lainage marine, une laine épaisse et

enveloppante, légèrement usée aux coudes, la trame du tissu s'y révèle par endroits. Le manteau tombe droit à mi-jambes et n'est retenu à la taille que par un ceinturon de même lainage, noué d'un seul tour.

«C'est le col qui donne toute sa tenue au vêtement», dit notre mère.

Depuis la nuit fragile où elle a découvert une femme dans l'âme de son mari, elle sait tout de cette femme, il lui a tout raconté, n'omettant rien, si Jeanne avait un chapeau ou pas, si sa jupe était droite ou à plis, aucun détail sur la toilette de Jeanne n'était omis et si un vêtement lui paraissait trop vaguement décrit, notre mère allait aussitôt consulter le catalogue Simpson Sears (toutes les femmes s'habillaient par catalogue en ces années) et c'est elle qui parfois prend la relève de notre père et nous décrit le col du manteau de Jeanne.

«Un col de fourrure à poil ras, un col d'un noir profond, du castor ou de la loutre, et qui plonge dans un croisé élégant au niveau du plexus.»

Et ils poursuivent, s'aidant l'un l'autre, jusqu'aux bottes fourrées, du même taupe que le chapeau, le fameux chapeau cloche qui avait inquiété notre mère pendant la nuit des anges, un chapeau qui est pourtant d'une simplicité absolue. Pas d'aigrette, pas de faux fruits dans la saillie du rebord, simplement un feutre rond légèrement recourbé sur un côté, austère coquetterie que notre Jeanne porte à gauche.

L'ensemble n'est accompagné d'aucun accessoire. Jeanne n'a sur elle aucun sac de dame, aucune sacoche de papiers, rien qui puisse contenir des pièces susceptibles de l'identifier, car c'est au moment où le blizzard abandonne la ville blanchie de neige qu'elle sera mise aux arrêts.

Et c'est dans cette tenue que notre père la verra arriver à sa première comparution, menottes aux poings et la tête bien droite. «Enfin», soupire Clara et nous attendons l'instant magique où leurs regards se croiseront.

Mais nous n'en sommes pas encore à la rencontre tant attendue. Jeanne n'a eu, l'espace d'un instant, qu'un regard intrigué quand un beau jeune

homme, car notre père était beau et distingué, lui a adressé une salutation d'un mouvement de tête à peine perceptible mais soutenu.

Elle est accusée d'avoir suscité un attroupement illégal. C'est son discours qui est en cause. Turnbull, dans son témoignage, en a cité de longs extraits. Sans avoir pris une seule note au Temple ukrainien du travail. Ce qui a toujours provoqué des remous dans notre esprit, un mélange de perplexité et d'admiration, car comment expliquer qu'un homme pris dans le feu de l'action, si peu porté à la réflexion théorique, ait pu garder en mémoire, intactes et intégrales, des phrases puisées dans la plus pure dialectique communiste? «Le discours de Jeanne atteint tous les cœurs», finit par dire l'une d'entre nous. Petites filles de tous les pays!

Jeanne n'en était pas à ses premiers démêlés avec la justice. Elle avait été arrêtée quatre ans plus tôt à Toronto pour avoir dirigé une manifestation à Queen's Park. Elle avait été défendue par un avocat de la Ligue de défense ouvrière, ce qui ne lui avait pas évité la prison.

Elle a décidé de se défendre seule cette fois-ci. Pour éviter des frais au parti, selon Alexandra. C'est bien possible. Jeanne était une militante dévouée, oublieuse d'elle-même, elle a probablement pensé à Tim Buck et aux autres dirigeants du PC qui croupissaient depuis deux ans au pénitencier de Kingston et elle s'est refusé l'aide qui n'avait pu les sauver, eux, les grands du parti.

Notre mère a une explication plus terre à terre. C'est le blizzard, selon elle, qui a fait que notre petite sainte s'est présentée seule devant l'adversité. Les routes étaient bloquées, le train prenait une journée et aucun des frêles FC-2 qui faisaient la navette Toronto-Rouyn-Montréal ne se serait risqué dans la tempête pour déposer un avocat sur les glaces du lac Osisko.

Notre père, lui, ne cherche pas d'explications. Il attend que nous en ayons fini avec nos commentaires pour reprendre son récit là où un sourire s'entrouvre sur des lèvres délicatement ourlées pour répondre à la première question du procureur. On lui demande sa profession et Jeanne répond

d'une voix monocorde qu'elle est institutrice. On lui demande si ses parents habitent avec elle à l'adresse qu'elle a donnée et elle ne répond pas. Elle a l'habitude. Elle sait ce qu'il faut leur donner et ce qu'il faut garder pour soi. Les communistes sont continuellement devant les tribunaux pour attroupement illégal, littérature subversive, incitation à l'émeute, n'importe quel prétexte est bon pour écrouer un bolchevik.

Cette première comparution ne nous donnera ni regard significatif ni autre promesse. Jeanne quittera la petite salle d'audience comme elle est entrée, menottes aux poings mais droite et fière malgré la prison qui l'attend, et notre mère n'a pas tiqué à l'évocation des lèvres délicatement ourlées.

La Ligue de défense ouvrière payera la caution de mille dollars et la Couronne aggravera l'accusation pour garder Jeanne en prison, ce qui nous donnera droit à une deuxième comparution et à un échange de regards qui, cette fois-ci, est d'une intensité mémorable, car notre père a trouvé moyen de se faire reconnaître dans la foule. Coincé parmi les hommes et les femmes qui sont venus appuyer notre héroïne qui est aussi la leur, tous des *étrangers* écrira le *Rouyn-Noranda Press* («Jones révisait chacun de mes textes et les remaniait à sa façon», prend-il soin de préciser), il a agité son carnet à bout de bras, et Jeanne, voyant le jeune homme qui sollicitait son attention, a eu un moment d'hésitation et puis, à notre grand soulagement, elle le reconnaît, et le très célèbre sourire se répand, illuminant chaque muscle du visage, et il n'y a pas de mots pour dire notre joie quand ils se saluent tous les deux d'un même mouvement de tête.

Et voilà que notre histoire prend un autre tournant, voilà qu'apparaît notre bon samaritain.

Vaara.

Il est immense, il a des bras puissants, des jambes d'une musculature herculéenne, des mains qui s'ouvrent comme des serres et se ferment comme des gants de boxe, et malgré tous ces muscles qui lui bardent le

corps, il a des mouvements de chat, une souplesse qui déplace l'énorme stature sans remuement d'air, et tout doucement, sans qu'on s'en aperçoive, la bonne grosse tête de Vaara vous regarde avec attention.

— C'était un joueur.

Mon père explique cette constante attention aux autres par le besoin qu'il avait de deviner les intentions de tout un chacun.

— Un joueur n'a jamais l'esprit tranquille.

Vaara était effectivement un joueur et des meilleurs. Il pouvait se faire cinq cents, six cents, sept cents dollars en une seule nuit de poker et c'est les poches pleines de fric qu'il est apparu pour la première fois dans notre histoire.

Il était parmi la foule des *étrangers* qui étaient venus appuyer Jeanne à sa deuxième comparution. Il était finlandais et communiste, de ceux qui n'abandonnent jamais, et s'il est devenu joueur professionnel, c'est parce qu'il s'est trouvé sans ressources après avoir été sacqué de la mine pour activités syndicales.

Il avait été parmi les premiers à s'engager. La mine n'avait pas encore de guérite à ce moment-là, on allait présenter ses mains à un camp de bois rond où officiaient et dormaient le gérant et ces autres messieurs de la mine. Quand ils ont vu s'ouvrir les deux énormes serres de Vaara, ils l'ont assigné immédiatement au forage de profondeur, trop heureux de l'aubaine pour remarquer le journal qui dépassait de la poche du blouson. L'auraient-ils fait qu'ils n'y auraient rien compris. C'était le *Vapaus*, journal officiel de la confrérie communiste finnoise du Canada.

Vaara arrivait de la grande mouvance du Nord, nourri de la révolte qui grondait sur les routes et de celle de son père, mort dans l'insurrection bolchevique d'Helsinki de 1918, et il portait sur son cœur, «comme un scapulaire», dira notre mère, une photo de Lénine.

«Lénine est toujours avec nous», disait-il quand nous montions sur ses genoux et que nous nous accrochions au lacet auquel était suspendue la

photo. En fait, ce sont mes sœurs qui grimpaient sur ses genoux. Moi, je n'étais pas encore née, mais j'aime bien partager ce souvenir avec elles. Vaara était un habitué de l'avenue Dallaire. Il entrait sans frapper, lançait un bonjour à la cantonade et s'installait à table sans autres façons. Clara et Alexandra entreprenaient alors l'escalade du corps de titan et cherchaient dans ses poches les menues surprises qu'il avait pour elles.

Il était notre protecteur, notre tonton d'adoption, et nous adorons ce moment où il entre dans notre histoire.

Notre père hésite. Les deux hommes se sont brouillés au fil des ans et il lui faut revenir à ce qui a été le début de leur amitié. Nous savons ce qu'il lui en coûte. Mais la vérité historique, quand on est communiste, est sacrée. On n'échappe pas aux faits de l'Histoire placés dans leur juste perspective, et la vérité historique de cette amitié devenue si amèrement douloureuse est qu'elle a pris naissance dans la salle survoltée où Jeanne Corbin comparaît une deuxième fois. Il entreprend donc avec patience et résignation de raconter.

Le récit n'est pas à notre goût cependant, il ne l'est jamais, il lui manque toujours quelque chose, il manque la casquette que Vaara a gardée sur sa tête, alors que tous les hommes sont décoiffés, il manque les salutations qu'il envoie d'un bout à l'autre de la salle, de larges gestes princiers qu'il distribue à tout un chacun, il manque ce mouvement des épaules, un mouvement de balancier que nous connaissons bien et qui lui vient de son impatience, une impatience contrôlée, Vaara n'était pas fait que de muscles et de révolte, il savait attendre, il savait espérer, et dans cette salle, il y a de l'espoir, nous le savons, nous qui connaissons la fin de l'histoire, et nous voudrions que le balancement d'épaules de Vaara entre dans la cadence du récit. C'est Alexandra, cette fois-ci, qui demande: «Et Vaara, il balançait des épaules?»

Soupir, exaspération, silence.

Il est pourtant habitué à ce que nous intervenions dans ses récits, nous l'interrompons continuellement, mais là vraiment, c'en est trop, toute cette attention à Vaara l'exaspère et c'est notre mère qui prend le relais, elle qui n'était pas dans la salle d'audience, trop enceinte pour s'y montrer, et qui confirme: «Oui, Vaara balançait des épaules.»

Nous approchons de l'heure de gloire de Vaara, voilà ce qui l'insupporte et que notre mère devra raconter à sa place.

L'accusation vient de tomber, incitation à l'émeute, et dans la foule s'élève une clameur outragée. Jeanne n'a pas bronché. Elle a la douce quiétude d'une image pieuse, c'est à peine si ses muscles ont relâché son sourire d'icône quand le juge de paix a prononcé l'accusation.

Et commence le balancement d'épaules.

La gravité de l'accusation rend tout le monde nerveux, sauf Vaara qui calme son impatience en berçant son corps de titan. Il a un atout dans son jeu et il attend le moment propice pour abattre ses cartes.

— Il avait les poches bourrées d'argent.

De l'argent, que notre père honnit de toutes ses forces, Vaara en avait plein ses poches en effet et il a sorti une liasse épaisse comme un missel quand le juge de paix a annoncé le montant exigé en caution. Brandissant la liasse de billets au-dessus de sa tête, il fend la foule de toute sa prestance herculéenne, les billets verts se répandant en pluie sur son passage, provoquant un émoi plus grand que l'annonce du cautionnement, et il se retrouve nez à nez avec le juge de paix, «le juge juché derrière son ambon», dit notre mère, et nous comprenons tous que l'arbon est une tribune en langage ecclésiastique et que les six pieds et plus de Vaara lui permettent amplement de plonger son regard dans les yeux du juge pendant que, lentement, soigneusement, malicieusement, il compte les coupures. Deux cents, cinq cents, mille, deux mille, deux mille cinq cents. «Petite monnaie pour capitalistes», dit-il en remettant le compte exact au juge.

Le plus formidable, c'est qu'il lui en reste encore et que, se tournant vers la foule, il lance une volée de billets avec cette phrase qui est devenue historique: «Cadeau du petit père des peuples.» En référence à Staline, évidemment.

La bousculade qui a suivi est tout aussi mémorable. Les gens se sont précipités sur cette manne qui leur tombait dessus, oubliant le respect dû au lieu et aux hommes de loi, le juge, le procureur, les policiers, agglutinés en boule serrée au fond de la salle, atterrés, fascinés, stupéfiés par ce furieux déchaînement de joie qui célèbre à la fois la libération de Jeanne, les billets qui atterrissent au creux des mains, la victoire du peuple, l'humiliation des grands, les lendemains qui chantent et le héros du jour, Vaara, qui observe le tout d'un œil amusé.

Parmi les hourras, les bourrades et les joyeuses embrassades, il y a cet instant sublime qui nous attend, nous ne l'oublions pas malgré notre propre joie à l'évocation de cette victoire passagère mais ô combien touchante! de nos amis les immigrants, notre mère non plus ne l'oubliera pas dans la suite de son récit, et c'est Jeanne qui se dégage de l'allégresse générale et cherche du regard le jeune homme aux allures élégantes mais pauvrement vêtu qui avait requis si ardemment son attention et, le voyant, se dirige d'un pas assuré vers notre père, lui tend la main et lui dit de cette voix profonde et modulée qui séduit les foules: «Il faut que je vous voie.»

«Leur premier rendez-vous», dit Clara et nous soupirons en chœur, car nous sommes toutes amoureuses de cet amour et nous savons qu'ils vont enfin avoir une rencontre intime. Notre mère a une formulation très jolie pour consentir à ce rendez-vous.

«Dieu a son heure pour les êtres de son choix.»

Petite mère!

Cette femme avait vraiment le génie du bonheur. Rien ne pouvait ternir l'aimable suite des jours qu'elle avait tissée dans nos vies. Elle se faisait une joie d'un rien, un oiseau à la fenêtre, un gâteau joliment décoré, une

chansonnette à la radio. Chaque repas était une fête. Peu importe le jour de la semaine, il y avait une nappe, des serviettes de table et des fleurs, fabriquées à partir de vieux bas de soie mais très convaincantes.

Du temps où Vaara était admis à notre table, il y avait aussi du vin et des fromages qu'il rapportait de l'épicerie Montemurro, nos plus illustres Italiens, et une pleine brassée de littérature communiste qu'il étalait sur la nappe, des livres, des brochures, des feuillets épars et ce qu'il appelait sa quinte royale, les cinq journaux que publiait le parti. Passe encore qu'il ait eu en main le *Worker*, le *Vie ouvrière*, le *Vapaus* et cet autre dont le nom m'échappe, un nom ukrainien, mais où ce diable d'homme pouvait-il se procurer le *Der Kampf*? Nos juifs étaient des commerçants, pas des intellos communistes que je sache. Quoi qu'il en soit, la littérature ethnique du PC avait pour but de démontrer la large palette d'affinités de la grande camaraderie canadienne.

Vaara s'était donné la mission de faire l'éducation de notre père. Les conversations de table rebâtissaient le monde à l'image du paradis des travailleurs que les camarades soviétiques étaient à construire dans leur pays, le plus grand de la planète. Alexandra se souvient de ces mots qui sonnaient comme un glas. Impérialisme, capitalisme, fascisme, trotskisme. Elle avait tout au plus six ans à cette époque, mais la charge galopante de ces mots qui se livraient bataille à notre table de cuisine lui est restée en tête. Marx, Engel, Lénine, Staline. Et parfois au milieu de la bataille, Vaara déplaçait tout le poids de son énorme stature vers la petite fille assise sagement à ses côtés et il allait la cueillir comme la plus fine des fleurs, «Vénérablissime Alexandra», disait-il tendrement, presque amoureuxment, et elle se retrouvait nichée dans l'épaisse chaleur de ses bras jusqu'à tard dans la soirée.

Ma sœur Alexandra a été ainsi nommée en l'honneur d'Alexandra Kollontaï, bolchevik, féministe et amoureuse libre. Alexandra Kollontaï a été commissaire du peuple dans le premier gouvernement des Soviets, mais

elle a été surtout, au cœur de Vaara, celle qui a soutenu la lutte des Finlandais pour leur indépendance. Il l'avait pour ainsi dire connue personnellement, car son père, un révolutionnaire finnois de la plus pure extraction, l'avait rencontrée à maintes reprises. «Qui sait ce qui se sera passé entre ces deux-là?» aimait-il suggérer. La vie amoureuse d'Alexandra Kollontäi, magnifiquement, ouvertement et consciencieusement libre, elle a d'ailleurs beaucoup écrit sur le sujet, était une grande fierté pour Vaara qui lui-même était partisan de la libre jouissance de la chair, de l'argent, du temps, du paradis, et alléluia! Un monde nouveau est à nos portes, camarade!

C'est dans la chaleur de ces emportements, un soir où ils admiraient le monde à la lumière des théories révolutionnaires d'Alexandra Kollontäi, que Vaara, désignant le ventre rebondi de notre mère, a dit cette phrase qui allait destiner ma sœur à porter le prénom de la vénérablissime: «Ce sera une fille et elle sera une grande communiste et une grande amoureuse.»

Ils en étaient alors au début de leur amitié et notre père n'a pas hésité à porter ma sœur aux fonts baptismaux avec ce nom qui proclamait fièrement ses nouvelles convictions.

Quand un autre enfant s'est annoncé quelques mois plus tard, les deux hommes ont discuté pendant de longues soirées, cherchant qui pourrait présider à sa destinée. De sorte que lorsque l'enfant s'est révélé être une fille, le prénom d'une autre grande féministe révolutionnaire l'attendait. Clara, pour Clara Zetkin, militante communiste émérite, journaliste, oratrice, également grande amoureuse, elle aussi a été aimée par un homme beaucoup plus jeune, mais une femme d'apparence austère, alors qu'Alexandra Kollontäi aimait les bijoux, les fourrures, les belles toilettes.

«Vénérablissime Alexandra» et «illustre petite Clara», elles formaient la paire dans les bras de Vaara et dans la vie, elles ne se quittaient jamais, même pas après une dispute, même pas à l'école puisqu'elles ont été dans la même classe (Alexandra a doublé sa quatrième), même pas à l'époque des

amours, elles ont épousé chacune un Ukrainien de notre voisinage, Dan et Panko, qui les ont emmenées à St. Catharines, dans le sud de l'Ontario, où elles ont dilapidé leur héritage idéologique dans les grands magasins. Ne restait que moi. Mon père m'a prise avec lui sur les routes.

OceanofPDF.com

Un renégat.

Je ne sais pas comment Vaara s'est glissé dans la conversation. Il y est pourtant interdit de séjour. Dans mes cahiers, son nom ne figure nulle part, même pas quand il est question de lui, comme cette fois-ci, de façon explicite et accidentelle. Je pourrais l'écrire, personne ne vient lire par-dessus mon épaule, mais je m'en tiens à mon rôle, j'accompagne les pensées de mon père et, dans l'irrémissible passage du temps, la rancune est tenace et le nom de Vaara doit être oblitéré.

— Un renégat, un jouisseur et un révolté.

Les épithètes fusent. Toujours les mêmes. Une, deux, trois. Renégat, jouisseur, révolté. Dès qu'apparaît la première, je sais que je vais entendre la deuxième, puis la troisième. Amer trio qui salue une amitié disparue.

Je sais aussi ce qu'il veut me donner à comprendre.

Il s'est hissé sur la plus haute cime de la pensée, là où on peut voir l'ensemble de l'humanité dans tous ses temps historiques et, du haut de son point d'observation, il s'est mis à espérer une marche glorieuse, une avancée irrépressible et continue, l'humanité tout entière prise d'un seul et même mouvement, l'Histoire en marche vers l'apparition de l'Homme nouveau. On n'abandonne pas une pensée qui vous a fait autant espérer. Vaara le renégat s'en est détourné quand les Soviétiques ont envahi la Finlande en 1939.

La rancune est d'autant plus amère que c'est lui, Vaara le jouisseur et le révolté, qui l'a initié à la pensée communiste. Dans ces interminables conversations qui commençaient à notre table de cuisine et se poursuivaient très tard dans la nuit au sous-sol de l'Hôtel Radio, là où mon père avait son bureau et Vaara son tripot. Les deux endroits étaient contigus et bien que l'un fût tout à fait respectable et l'autre absolument illégal, ils étaient pareillement sombres et enfumés, on aurait pu les confondre tellement l'air était raréfié et le silence opaque parmi les hommes qui s'y enfermaient. Le mouvement des cartes sur une table ou des marteaux de la Remington sur la

page blanche, c'est le même envoûtement, le même recueillement. Les policiers qui venaient faire une rafle se trompaient parfois dans l'obscurité des lieux et faisaient irruption dans les bureaux du *Rouyn-Noranda Press*, de sorte que de l'autre côté du mur on avait eu amplement le temps de filer. Cette ville était vraiment n'importe quoi.

Vaara était-il plus révolté que communiste? C'est ce que prétend mon père qui de toute sa vie n'a eu de respect que pour les révolutionnaires professionnels. Dans les années soixante-dix, quand la ville a encore une fois été chamboulée par des idées nouvelles, j'ai eu une sympathie réelle pour ces jeunes gens qui traînaient leurs discours chevelus dans les bars de la ville. J'étais en quête d'amour et de grands emportements et je les ai suivis jusqu'à ce que la voix de mon père devienne trop insistante.

— Des Vaara, ce sont tous des Vaara.

Ces garçons m'attiraient comme du miel. J'aimais leurs longues enjambées élastiques, il me semblait que leurs jambes n'en finissaient pas de s'étirer et de rebondir sur le ciment des trottoirs, j'aimais ce mouvement qu'ils avaient pour dégager leur longue chevelure, j'aimais l'odeur qu'ils laissaient derrière eux, j'aimais les suivre partout où ils allaient et les entendre discourir, ils étaient épris de liberté et de justice, ils étaient prêts à tous les combats, ils allaient changer le monde et j'ai aimé leurs bras, leurs jambes, leurs mains, leur bouche, leur odeur, leur lit jusqu'à ce que je n'en puisse plus d'entendre mon père qui déjà n'était plus là mais ne cessait de murmurer à mon esprit.

— Tous des Vaara, incapables d'un vrai engagement, préoccupés de leur seul plaisir, des étoiles trompeuses qui s'agitent dans l'éphémère et l'inconsistance.

Vaara n'aura jamais été qu'un jouisseur dans l'esprit de mon père.

— Un jouisseur et un joueur.

La rancune lui fait oublier que cet argent si facilement gagné dans les tripots de la ville, car ils étaient nombreux et Vaara allait de l'un à l'autre

pour ne pas épuiser la patience des joueurs (son talent était immense!), il oublie que cet argent se retrouvait à notre table. Vaara gagnait des fortunes mais se contentait d'une chambre miteuse au Nickel Range Hotel, d'un blouson qu'il a porté jusqu'à ce que le cuir lui colle à la peau, de la même vie en somme que du temps où il était mineur, à l'exception des filles d'un soir qu'il rétribuait somptueusement et de ces fabuleuses tournées générales qui lui ont valu des amitiés nombreuses et tapageuses. Le reste allait à la Ligue de défense ouvrière, au Temple finlandais du travail, au Temple ukrainien du travail, à tout ce qui en cette ville était communiste, pauvre, désarmé et révolté, et nous recevions notre part. L'argent arrivait, régulier et discret, dans une enveloppe que Vaara glissait sous sa serviette de table et qui payait les factures d'électricité, le loyer du mois, notre compte ouvert à l'épicerie, presque tout le nécessaire à l'entretien d'une famille, car D. A. Jones n'a pas toléré longtemps un journaliste communiste dans son sérail et notre père s'est trouvé libre d'entreprendre une vie de combat pour la libération des peuples.

Il a toujours refusé le titre de révolutionnaire professionnel cependant.

— Un véritable révolutionnaire professionnel n'a d'autre vie que celle du parti.

Et nous revenons à Jeanne Corbin, évidemment, notre Jeanne qui est l'aimable inspiratrice de cette pensée.

— Jeanne n'a cherché ni les honneurs ni les bonheurs faciles, elle n'a cherché que la plénitude du sentiment d'une vie accomplie.

Nous longeons une rivière qui a été calme et douce pendant des kilomètres et qui maintenant est chargée d'eaux tumultueuses. Je l'ai observée se gonfler au long de la route et je me dis que la vie est ainsi, tantôt douce et sereine, tantôt orageuse, et qu'il faut suivre le courant. Mon père n'a pas ces réflexions.

Nous avons fait deux villages jusqu'à maintenant. Deux villages endormis que notre arrivée a sortis de leur torpeur, le temps de s'étonner de

nous, moi la jeune fille au sourire imparable et lui, mon père, grand seigneur du geste et de la parole. Il est entré le premier dans un magasin, un garage ou un bureau de poste, difficile à dire, tout est entremêlé, les gens, les objets, la poussière, l'ombre et la lumière, et moi, je suis derrière lui, une pile de journaux dans les bras, et j'attends que s'échangent les premières salutations. Au ton de la rumeur qui nous accueille, je peux deviner s'il y aura des paroles acerbes, moqueuses, hostiles, si mon père déviara les attaques, contrera les blagues, emportera les esprits vers d'autres cieux, si nous réussirons à laisser nos journaux en dépôt ou s'il nous faudra quitter les lieux en vitesse.

Je n'ai pas véritablement de mauvais souvenirs de nos tournées. Il me semble, au contraire, que j'ai été le témoin privilégié du passage d'une comète. Les gens en ces lieux avaient si peu l'occasion de s'étonner.

Après les deux villages, nous avons gueuletonné sur le bord de la route. Nous sommes restés dans l'auto en fait, car le printemps est mouillé de partout, il n'y a pas un seul endroit où nous aurions pu étendre une nappe.

Il lui arrive parfois, pendant ces brèves escales, de s'abandonner à des réflexions qui ne tiennent à rien, de longues divagations qui vont et viennent en vagues successives et que je recueille comme je peux dans mes cahiers. Cette matière houleuse me laisse perplexe. Je ne sais pas ce qu'il faut en penser.

L'amour est la grande déferlante, la lame de fond de ces longs soliloques qui ont ponctué nos randonnées d'une touche surréaliste, car l'amour est adoration, sublimation, la voie sacrée vers un ordre de réalité où se trouve l'essence même de la vie. L'autre, l'amour qui vous embrasse, vous cajole, qui vous fait koukouroukoukou et comme il est doux le bonheur d'être aimé, on ne peut se rendre heureux de cet amour-là que si on a accès à la voie sacrée. Petite mère courage qui a entretenu l'un et l'autre pour préserver le sien!

Après le pique-nique dans l'auto, nous irons plus à l'est, là où se trouvent les scieries, les hommes des bois, les bûcherons si chers au cœur de mon père. Les beaux jours communistes sont loin derrière, les bûcherons des années soixante ne sont pas ceux de l'époque héroïque, mais l'espoir garde le cap, la nostalgie tient la route.

— Ils nous écouteront, tu vas voir, ils vont m'entendre, et tu vas voir la flamme dans leurs yeux, tu vas voir la révolte monter. Ils n'accepteront plus l'exploitation et l'humiliation.

Je l'ai vu tant de fois se faire huer par des assemblées d'hommes qui auraient pu le mettre en bouillie et qui se contentaient de rigoler, d'applaudir à rebours, de s'amuser, de siffler, paillards et moqueurs. De gros et grands hommes installés avec nonchalance dans leurs forteresses de muscles. Ils auraient pu écraser la tête de mon père sous leur pouce et ils n'en faisaient rien. Une civilité qui était la leur, je suppose, et qui les autorisait à toutes les railleries dont ils avaient envie.

Il suffit d'un regard allumé dans le lot pour que mon père croie à l'utilité de ce cirque. Une personne a eu pendant un très bref moment un aveu d'intelligence, une étincelle a jailli de ses yeux, et il a le sentiment d'avoir sauvé le monde de l'obscurantisme.

Ce sont ces instants d'illumination qui nous gardent sur la route. Nous allons de village en village, des journaux plein les bras, qu'on nous refuse ou qu'on nous accepte, et si le hasard fait que nous arrivons à une sortie de messe, à une fête foraine, à un encan, un attroupement quelconque, nous sortons du coffre de l'auto une boîte en bois rudimentaire, qui a été un cageot à légumes et qui lui sert de tribune, et après un bref examen des lieux, il s'installe au milieu de l'assemblée, debout sur sa boîte, et il entreprend de haranguer la foule dont il réussit, après quelques faux départs, à obtenir l'attention.

Je souffre, il faut le dire, de le voir ainsi exposé au ridicule. Je sais cependant qu'il est heureux, oui, heureux d'être à son tour celui qui agite

l'espoir des temps nouveaux comme les grands orateurs de l'époque héroïque, et l'humeur rieuse de la foule n'y changera rien. Je suis à ses côtés avec ma pile de journaux, je le vois qui s'emporte, qui s'empourpre, qui s'envole hors du temps et je sais avec une certitude à la fois ravie et effarée qu'après tel passage, j'entendrai *Les lois ne sont que du papier mâché par des bourgeois qui ne savent pas ce que c'est que de travailler à la sueur de leur front*, puis viendra *Il est fini le temps où les ouvriers doivent se saigner à blanc pour garnir la table des riches*, des phrases tirées du très célèbre discours au Temple ukrainien du travail, et l'illusion sera complète. Il se voit entouré d'ardents militants, une foule bigarrée, des fichus colorés, des chemises brodées, des bérêts au feutre épais, au lieu de cette foule uniformément mollassonne et polissonne sur le parvis d'une église de campagne.

Je l'ai déjà entendu dire au terme d'un morne après-midi qui rassemblait des éleveurs bovins dans un champ brûlé de soleil (un tournoi de baseball ou un pique-nique, je ne me souviens plus), *S'il n'y a pas assez de volontaires parmi les hommes pour aller à la ligne de piquetage, ce seront les femmes qui iront*.

Il n'a jamais quitté la salle où ces mots lui ont été offerts.

Nous nous dirigeons toujours plus à l'est, au nord-est en fait, là où nous attend la grande forêt mythique. Nous n'y sommes jamais allés, mais je sais que l'illusion y sera parfaite. Des centaines d'hommes des bois réunis autour de lui, leur odeur de résine emmêlée à celle d'abondantes coulées de sueur, leur présence attentive et musclée, il se retrouvera, c'est certain, dans cette salle où il a pris naissance quand il était jeune journaliste et il voudra redonner vie à ce moment où tout lui a été donné.

Il n'a jamais quitté cette époque, cette ville, cette personne qu'il a été, il croit que tout est affaire de volonté, qu'avec le temps et la patience militante il retrouvera son cher Temple ukrainien du travail quelque part le long de la route, et si l'espoir vient à manquer parmi les assemblées de

pauvres gens qu'il nous est donné de rencontrer, c'est plus loin qu'il faut aller, là où sont les héritiers des temps glorieux, là où le courage et l'héroïsme ne manquent pas, chez les bûcherons de la forêt du nord. Il va à la rencontre d'un grand moment de sa vie.

Et nous avons eu une panne.

Mon père est complètement démuni devant ce genre d'ennui et quand l'auto s'est déclarée subitement hors d'état d'avancer, je me suis dit qu'il me faudrait jouer de finesse, car il y aurait des frais.

Heureusement, nous n'étions pas loin d'une ville dont nous apercevions une première enfilade de toits en contrebas d'un boisé où la rivière s'était glissée.

— C'est le carburateur.

Il dit n'importe quoi.

— La valve est bloquée et le carburateur étouffe, oui, c'est ça, c'est le carburateur, il ne reçoit plus d'air et il étouffe.

Il est sous le capot, à faire semblant de s'y reconnaître parmi les renflements de métal. Il palpe le moteur, étire une courroie, débouche le réservoir à essence, ses mains vont et viennent, incompetentes, malhabiles, ignorantes, complètement nulles, elles ne comprennent rien à ce qu'elles touchent.

— Ça pourrait aussi être la courroie de transmission, elle est pas mal vieille. À moins que ce soit le bloc-moteur. Il m'a l'air engorgé.

Il est temps que je le délivre de cette valse-hésitation qui l'humilie.

— Je vais aller chercher une dépanneuse.

— Oui, je crois bien qu'il n'y a rien d'autre à faire.

— Je vais téléphoner.

Nous savons l'un et l'autre que nous n'avons pas l'argent pour la dépanneuse, ni pour le garagiste.

— Dis-lui que j'ai tout essayé, qu'il n'y a rien à faire, ce tas de ferraille ne veut rien entendre.

Je téléphonerai à Vaara. Je lui expliquerai. Il demandera à parler au garagiste et il réglera le tout à distance. Vaara est riche maintenant, il a des hôtels un peu partout, son nom suffit à tirer d'embarras n'importe lequel de ses amis, et nous sommes toujours du nombre, malgré ce que veut penser mon père.

— Dis-lui que je le rembourserai dès que je pourrai.

Je suis déjà loin sur la route. Sa voix m'atteint par intermittence. Je l'entends qui tempête et qui jure, mais je n'entends pas les mots. Il jette au vent toute son amertume contre l'ami perdu.

OceanofPDF.com

Les temps héroïques n'ont duré qu'une année. À partir de ce 9 décembre 1933 où Jeanne a prononcé son discours au Temple ukrainien du travail jusqu'à son emprisonnement à Ville-Marie, il n'y a eu en effet qu'une année. Douze mois pendant lesquels la ville retenait son souffle tellement les événements se sont précipités jusqu'à ce qu'il n'en reste rien, absolument rien, Rouyn n'a gardé aucun souvenir de cette époque où elle a été rouge.

J'ai parfois l'impression d'être née ailleurs.

Il ne reste rien du Temple finlandais du travail, non plus que du Temple ukrainien du travail. Tous ces lieux qui ont nourri mon enfance d'histoires extraordinaires n'existent plus. Les deux hommes qui avaient croisé leurs poignets en sang et les avaient levés bien haut pour saluer l'Internationale. La femme qui avait ouvert sa blouse en criant «Vive la révolution». Cette autre qui avait apporté le bras de son mari, arraché dans un éboulis à la mine, et qui, debout sur l'estrade, réclamait vengeance. Le petit homme, velu comme un singe, laid comme un pou, presque aphone, qui avait tenu son auditoire en haleine jusqu'aux petites heures du matin avec les merveilles qu'il avait vues en URSS. La clameur insoutenable, assourdissante, un vrombissement de tonnerre, qui avait accueilli le vote de grève des mineurs. Les longues veilles pendant la grève et les plans apocalyptiques pour échapper à Turnbull et à ses macaques. Et Jeanne, de plus en plus légère dans sa robe, de plus en plus pâle, qui venait les appuyer, repartait pour une autre cause à défendre, à Timmins, à Hearst, à Thunder Bay, revenait avec du renfort, un dignitaire du parti, un bûcheron qui avait fait la grève à Spruce Fall, elle était continuellement en

mouvement, un tourbillon toujours plus pâle, plus fragile, plus pathétique, et notre père qui attendait ses réapparitions.

L'année héroïque a été celle de la grève des bûcherons, de la grève des mineurs, des affrontements dans les rues, des éditoriaux hargneux de D. A. Jones et de l'humiliation, les grèves écrasées brutalement, ignominieusement, sauvagement, et notre père chassé du *Rouyn-Noranda Press*.

Et nous, mes sœurs et moi, nous avons suivi les récits de «l'année des grandes espérances», comme disait notre père, en attente de chacune des apparitions de Jeanne. Laquelle de ces apparitions allait se conclure par un rendez-vous? Laquelle allait enfin consacrer l'amour que nous entretenions avec dévotion?

L'année des rendez-vous, c'est ainsi que nous l'appelions.

Quel que fût l'événement relaté, nous attendions le moment où il se glisserait auprès d'elle et obtiendrait un rendez-vous. Un moment d'une très belle intensité. Il est timide, affolé par la demande qu'il va lui faire, et il se glisse dans la foule, car elle est toujours entourée de partisans, de militants (d'amants? se demande-t-il), l'affolement est à son comble quand, parvenu auprès d'elle, il sort son calepin et son crayon et lui adresse ses premières questions, mais vient un moment où il ne lui sert à rien de se cramponner à son rôle de journaliste, les questions s'épuisent, sa voix se lézarde, il sent que tout le fuit et c'est dans cet état de panique qu'il lui fait sa demande.

Les rendez-vous ont lieu habituellement à l'Imperial Café, un restaurant de la rue Noranda tenu par un Chinois. Nous avons droit chaque fois à une description des lieux (rangée de banquettes en isoloir le long de chaque mur, comptoir au fond, le tout en planches nues et grisonnes, celles du plancher à peine rabotées), qui nous importe peu car c'est la robe que nous attendons. Jeanne arrive à l'heure dite, enlève le manteau que nous lui connaissons et dévoile sa tenue du jour, qui n'est pas une robe en fait, un ensemble plutôt, une blouse et une jupe de couleurs assorties, toujours dans

les tons de marine et de gris anthracite, et qui d'une fois à l'autre s'égayent d'un détail qu'il nous décrit avec précision. Une rangée de minuscules boutons de verre sur la blouse, une ceinture à large boucle, un col bordé de dentelle, voilà où va toute notre attention. Ah! les cols! les cols tailleur, les cols drapés, les cols cravate, les cols à effet de pétales, à effet ruché, les cols sont les bijoux des toilettes de Jeanne.

— Qui n'était pas une greluche de boulevard, tient-il encore à préciser, mais une militante, une héroïne du parti.

La mode de l'époque offrait aux femmes de condition modeste une panoplie de cols détachables qui leur permettait de varier leur tenue sans en changer. C'est ainsi que Jeanne, militante modeste, mais femme, nous apparaît à peu près toujours dans la même blouse qu'elle a cependant pris soin d'agrémenter d'un col que nous accueillons chaque fois avec les mêmes commentaires extasiés. Nous les connaissons tous. Le col en taffetas de rayonne avec nœud en ruché, le col en crêpe rugueux garni de dentelle, le col tailleur doublé d'un jabot en pointe. L'année des grandes espérances a été fertile en événements, il y avait des rassemblements communistes aux deux semaines à nos temples du travail, et Jeanne y était la plupart du temps l'oratrice invitée, de sorte que nous avons connu l'ensemble des cols détachables que contenait sa garde-robe.

Chacune de nous a son préféré. Le mien est celui du premier rendez-vous. Plus près du cou que le col Claudine, il en a néanmoins les rondeurs enfantines et il a juste ce qu'il faut de liséré de dentelle. Nous le connaissons bien, car ce premier rendez-vous a été décevant et, plutôt que nous appesantir sur les éléments du récit qui viendraient renforcer ce sentiment, nous demandons à notre père de nous donner encore plus de détails sur la toilette de Jeanne à son arrivée au *Rouyn-Noranda Press*, puisque c'est là qu'a eu lieu le premier rendez-vous. Oublions qu'il y avait avec elle ce petit homme au sourire placide, Joseph Ellinuk, secrétaire local du Secours ouvrier international. Oublions qu'il y avait aussi l'infâme

Jones. Oublions le romantisme, la rencontre n'a d'autre objet que les événements en cours (Jeanne est venue faire une mise au point), et concentrons-nous sur ce col qui avait une blancheur de lait sur l'anthracite de la blouse.

Jeanne s'était fait accompagner du petit homme pour réfuter, chiffres à l'appui, les horreurs que répandait D. A. Jones dans ses éditoriaux. Il avait écrit que la grève des bûcherons avait été fomentée par des agitateurs étrangers à la solde de Moscou, que ces suppôts du communisme international se fichaient éperdument des bûcherons et ne visaient que la chute de la démocratie capitaliste qui les avait généreusement accueillis, eux et leurs semblables. L'insanité la plus abjecte concernait le fonds de grève. Jeanne venait démontrer que, contrairement aux accusations de Jones, l'argent provenait de dons et avait strictement servi à héberger et à nourrir les grévistes.

Jeanne est stupéfiante. Nous écoutons le récit de notre père et nous admirons encore une fois son incroyable énergie. La grève est un échec total, les bûcherons sont retournés en forêt, soixante-dix-sept d'entre eux sont en prison, Jeanne elle-même est sous le coup d'une accusation d'incitation à l'émeute et la voilà encore qui argumente, qui agite des papiers et des chiffres pour convaincre Jones l'infâme que la grève n'a pas été financée par l'Internationale.

Nous sommes déçues cependant. Ce premier rendez-vous devait être du plus pur romantisme et nous sommes encore en terrain de guerre idéologique.

Concentrons-nous sur les lèvres délicatement ourlées, sur le sourire qui affleure par moments, sur le col qui répand sa blancheur de lait et Jones tombera sous le charme. C'est ce que dit notre mère à la fin du récit. Jones est tombé sous le charme. Elle a soutenu notre père pendant tout le temps qu'a duré le récit et maintenant qu'il lui faut conclure, c'est elle qui vient à sa rescousse et pose une main réconfortante sur son bras et dit, comme si les

mots lui étaient dictés par l'au-delà: «Et Jones est tombé sous le charme.» Et tout est bien ainsi. Nous sommes revenus à la personne intime de Jeanne, à ce pouvoir discret qu'elle avait de se saisir de la présence de l'autre, nous sommes revenus sur le terrain de la séduction.

«Jones est tombé sous le charme et il a eu du mal ensuite à écrire le nom de Jeanne sans ajouter un adjectif qui ne la complimente sur son courage, sa douceur, sa beauté.»

Jones vient d'entrer dans le cercle magique des admirateurs de Jeanne. «Personne ne peut rester insensible à la grâce de Jeanne», dit encore notre mère. Nous voilà donc tous réunis (avec Jones!) dans l'adoration de l'aurole de pure beauté qui ceint le front de notre sainte. Petite mère courage!

Il est un fait qu'après cette rencontre le *Rouyn-Noranda Press* a été beaucoup plus conciliant envers Jeanne, même s'il continuait à tirer à boulets fumants sur le communisme, les étrangers, les temples du travail et leurs sympathisants. J'ai lu tous les *Rouyn-Noranda Press* de l'époque héroïque et il y a une nette différence entre la Jeanne violente et vitupérante des premiers numéros et la jeune femme d'apparence délicate et réservée qui a suivi. La petite Française, lit-on entre les lignes, touche les cœurs même si elle défend, *vaillamment*, écrit-on, des positions indéfendables. Le journal s'inquiète, au fil des événements, d'une toux qui l'empêche de poursuivre son discours, puis c'est la minceur de la jeune femme qui devient inquiétante, sa pâleur de plus en plus marquée, la maladie rôde en sous-texte et rend la jeune femme encore plus attachante.

J'ai lu tous ces textes sur microfilms. Nous avons la chance d'avoir dans notre petite ville un bureau des archives nationales et c'est dans l'aménité de ces lieux que j'ai suivi l'étrange duel qui unissait Jones et mon père.

Le bureau des archives est situé dans ce qui était autrefois l'épicerie Montemurro. Il m'est agréable de penser que les journaux de l'époque héroïque ont été conservés à l'endroit même où Vaara allait chercher les

fromages et les saucissons qu'il apportait à notre table. Je n'ai connu les saucissons de Vaara que par les récits qu'on m'en a faits et pourtant je peux facilement m'imaginer en sentir l'odeur parmi les rayonnages des archives. Une odeur fortement aillée, «une odeur communiste», disait notre mère pour qui ceux qui portaient un brassard rouge au bras, un scapulaire de Lénine au cou et l'espoir au bout des mains étaient tous d'ardents bouffeurs de saucissons à l'ail.

C'est donc environnée de relents d'ail que j'ai cherché des adjectifs obligeants parmi les articles que D. A. Jones et mon père écrivaient à quatre mains. Car c'est ainsi que les choses se passaient. Mon père allait aux nouvelles, prenait des notes, faisait une première ébauche de texte et Jones prenait le tout, les notes et l'ébauche de texte, et concoctait un article de son crû.

Les premiers bons mots pour Jeanne sont apparus dans l'édition du 4 janvier 1934, soit une semaine après la rencontre au *Rouyn-Noranda Press*. Elle y est décrite comme étant une *frêle* jeune femme. On sent toute l'attention du rédacteur quand elle se présente devant l'assemblée du Temple finlandais du travail rempli à pleine capacité. *Deux cent cinquante personnes applaudissent à tout rompre*, écrit-il.

— Jones était dans la salle.

Eh oui, Jones était dans la salle! Tel est l'incroyable pouvoir de Jeanne. Après la rencontre au *Rouyn-Noranda Press*, D. A. Jones n'a jamais pu résister et il s'est retrouvé dans nos temples du travail chaque fois que la présence de Jeanne y était annoncée.

Ainsi a commencé cet étrange duel. Jones, le très détestable et très détesté, assis sur une chaise droite au milieu des camarades, et mon père, calepin en main, qui circule dans la foule. Jones regarde, écoute, s'imprègne de l'atmosphère des lieux, mais ne prend pas de notes. C'est mon père qui s'en charge. Il transcrit les slogans au tableau, transcrit les chansons du chœur de jeunes filles qui assume la partie récréative de la soirée, transcrit

le mot à mot des discours, sauf celui de Jeanne qui va directement à son âme. Quand elle avance sur l'estrade, les deux hommes se jettent un regard en coin, et puis, plus rien, ils se sont l'un et l'autre oubliés, la voix de Jeanne vient de s'élever dans la salle. De sorte que le lendemain, quand ils mettent leur soirée en commun pour l'article qui paraîtra dans le journal, mon père découvre avec stupeur qu'aucune parole de Jeanne n'a échappé à son patron, qu'il peut même situer avec exactitude l'endroit précis du discours où sa voix a déraillé et la toux, sèche et rauque, qui est venue deux phrases plus tard.

Le discours de Jeanne avait atteint D. A. Jones dans les mêmes zones impénétrables où il avait trouvé place chez mon père.

Nous avons essayé de transposer dans notre théâtre de chambre cette étrange relation qui unissait les deux hommes. Moi debout sur le lit, Clara dans le vieux paletot de notre père et Alexandra assise sur la chaise droite. Mais c'est inutile, nous n'y parvenons pas, trop de choses nous échappent.

Nous n'avons fait la scène qu'une seule fois. Elle est imprégnée dans mon esprit. L'image d'Alexandra-Jones, particulièrement, est inoubliable. Ma sœur ne sait pas si elle doit bouger ou rester figée sur sa chaise, si elle doit prendre un air extasié, admiratif ou de froide contemplation, si elle doit laisser deviner un sentiment amoureux, s'il y a une douleur dans l'émotion ou un état de béatitude, si c'est un homme tourmenté ou heureux. Un flou kaléidoscopique saisissant. Nous n'avons jamais su si Jones était véritablement amoureux de Jeanne.

«Les voies de Dieu sont insondables.»

Notre mère a mis sa confiance en Dieu et elle a suivi les amours de notre père comme si elles étaient siennes.

Le deuxième rendez-vous a eu lieu à l'Imperial Café. Seul à seule dans l'isoloir du fond, un café fumant entre les mains et le calepin inerte au centre de la table. Encore une fois, mon père oubliera de prendre des notes.

Les rendez-vous à l'Imperial Café se dérouleront à peu près toujours de la même façon. Jeanne arrive à l'heure prévue, mon père l'attend depuis une demi-heure déjà, elle enlève son manteau ou son cardigan ou rien du tout (les rendez-vous s'échelonnent sur quatre saisons), mon père enregistre mentalement les détails de la toilette, et puis l'un ou l'autre a un rire, nerveux chez mon père, libre et cristallin chez Jeanne (c'est une femme rieuse et enjouée dans l'intimité), et la conversation s'installe, un peu malaisée au début, mais ils en arrivent très vite là où l'attend mon père et où nous l'attendons tous, au récit de sa vie.

Je ne sais pas comment il a su tirer des confidences d'une femme aussi désintéressée de sa personne, aussi peu tournée vers elle-même.

«Elle a été touchée par les grandes qualités d'âme de votre père.»

Ma mère croit que le meilleur de nous-même se situe dans les hautes sphères de l'esprit et que c'est là qu'ont eu lieu ces rencontres.

Quand il revient de l'Imperial Café, ce sont les aspects concrets de la rencontre qui l'intéressent cependant. Jeanne était-elle grippée? Avait-elle ce col en crêpe qui lui va si bien? Portait-elle ses lunettes? À quel moment les a-t-elle enlevées? Jones, lui, suit à la trace le germe communiste qui s'est infiltré dans la vie de Jeanne. Après les questions de ma mère viennent celles de Jones, car mon père se rend ensuite au journal et, sous prétexte de cet article qu'ils rédigent en duo, Jones veut tout savoir. S'il y avait des bolcheviks parmi les paysans de Cellettes, un amoureux communiste quelque part dans sa jeunesse albertaine, comment devient-on marxiste quand on est jeune, belle, intelligente et promise à une vie heureuse dans un pays qui a tant à offrir? Mais il a lui aussi des questions sur l'état de santé de Jeanne. A-t-elle eu une faiblesse, une quinte de toux pendant l'entrevue?

Nous, ce qui nous intéresse, mes sœurs et moi, c'est la petite Jeanne, celle qui a cinq ans et qui a fait la traversée de l'Atlantique sur un bateau cent fois gros comme une maison.

Je me dis parfois qu'à tant raconter, mon père a été dépossédé de ses moments d'intimité avec Jeanne.

Les rendez-vous à l'Imperial Café ont été suivis avec passion, constance et une minutie qui n'a jamais baissé pavillon devant la résistance d'un détail de narration. Ma mère, vaillante petite tête chercheuse, n'a jamais abandonné devant un flou narratif. Elle allait aussitôt consulter le catalogue Simpson Sears et trouvait le col détachable qu'elle n'avait pas réussi à identifier dans le compte rendu de mon père.

Ma mère, pendant l'année des grandes espérances, n'a cessé d'être enceinte de mes sœurs, un état qui condamnait les femmes de l'époque à une réclusion presque totale, de sorte qu'elle n'a connu les cols détachables que par les descriptions que lui en faisait notre père et ce qu'elle pouvait tirer ensuite du catalogue.

Il y a eu cependant un épisode de l'époque héroïque qui, s'il ne peut être qualifié de rencontre, a permis à ma mère d'apercevoir Jeanne, de loin et à son insu, il est vrai, et qui est resté nébuleux dans tous les récits que j'ai réussi à soutirer. J'ai moi-même longtemps hésité avant d'y croire.

C'est une réflexion de mon père qui m'a amenée à découvrir l'existence de cet épisode. Nous étions sur la route et nous avions pique-niqué encore une fois dans l'auto, la grêle s'étant mise à tempêter en plein mois de juillet. Et comme il arrivait parfois quand nous étions confinés un long moment dans l'immobilité de la route, il soliloquait à perte d'âme, sans se soucier de moi, et parmi l'enchevêtrement de pensées qui lui échappait, il y a eu cette phrase.

— Ce n'était pas la robe d'une amoureuse.

Je sais reconnaître la présence de Jeanne partout où elle passe. Chez mon père, elle se manifeste par une dilatation des pupilles qui lui donne un air complètement ahuri. L'effet ne dure généralement que quelques secondes, assez cependant pour m'informer que Jeanne en émergera. Cette fois-ci, les pupilles avaient atteint des proportions hallucinantes et j'ai pris peur. Je lui

ai demandé s'il se sentait bien, s'il avait besoin d'air, si je devais aller lui chercher de l'eau. Il a fait un geste de dénégation.

— Ne t'inquiète pas, elle n'était pas amoureuse de Jones.

Ce qu'il m'a dit ensuite n'avait rien pour me rassurer, car il s'est perdu dans un flot de paroles dont je ne parvenais pas à dégager le moindre raisonnement. Il y était question de la libération imminente de Tim Buck, d'un grand rassemblement qui devait avoir lieu, de Jones qui lui avait tendu un piège, de Jeanne qu'il n'avait pas vue, oui, enfin, il l'avait vue, mais ce n'était pas possible, et cette robe qu'elle avait, comment avait-elle pu? Je ne savais à quel bout de ce galimatias m'accrocher pour obtenir ne serait-ce qu'un mince fil d'explication et je me suis accrochée à la robe, de quelle couleur était-elle?

— Rouge, rouge sang, rouge révolution, pas rouge amour, a-t-il répondu d'un seul souffle, elle n'était pas amoureuse de Jones.

Et il a replongé dans la mer houleuse. Les pensées qui l'agitaient étaient de plus en plus véhémentes, de plus en plus confuses, mais quelque part dans la tempête j'ai compris que Jeanne avait eu une rencontre privée avec Jones.

Une rencontre privée, à l'Imperial Café, en robe feu, à l'insu de mon père que Jones avait envoyé à un rendez-vous bidon. C'est ce que j'ai réussi à comprendre de tout ce qu'on n'a pas voulu me dire sur le sujet.

La grêle a cessé, la tempête s'est apaisée, nous avons repris la route et la conversation s'est promenée de tous bords tous côtés. La rencontre fantomatique n'est revenue hanter nos randonnées qu'en de très rares occasions.

Je comprends qu'elle n'ait pu prendre place dans un récit articulé. Moi-même, qui n'en suis qu'un témoin à distance, je ne parviens à saisir que des fragments inconsistants.

À son retour du rendez-vous bidon, mon père, en passant devant l'Imperial Café (le restaurant donnait sur la rue Noranda par une vitrine

épaisse de saleté mais dotée malgré tout de transparence), mon père, donc, aperçoit Jeanne en grande conversation avec un homme sur la banquette du fond, là où ils avaient leurs propres rendez-vous. Il regarde plus attentivement. Elle a une robe rouge, magnifique, un frémissement de tissu flamboyant qui s'ouvre en corolle à la base du cou, une robe qu'il ne lui a jamais vue. L'homme en face d'elle, quand il y regarde de plus près, est nul autre que Jones. Mon père ne comprend pas. Qu'est-ce qu'elle fait là, à l'Imperial Café, aucun événement ne justifie sa présence à Rouyn, encore moins avec Jones qui n'a pas l'habitude de ce lieu, de rendez-vous avec les dames, de conversations intimes avec Jeanne, qui elle-même n'a pas l'habitude des vêtements flamboyants. Et c'est ici que se situe le plus incroyable.

«Il m'a demandé, suppliée, d'aller voir.»

Si le fait ne m'avait été confirmé par ma mère, je n'y aurais pas cru tellement ça me paraît impossible de l'imaginer, petite fée qui quitte précipitamment son logis et qui va de son pas lourd de femme enceinte longer la rue Noranda et jeter un œil par la vitrine, «Jeanne était bien là, avec Jones, mais je ne voyais pas bien la robe, le Chinois avait apporté les cafés et faisait écran», elle descend jusqu'à l'avenue du Lac, revient sur ses pas, de l'air de celle qui a oublié quelque chose, un autre coup d'œil en passant, «elle était beaucoup plus jolie que je ne le croyais, un visage de madone, il y avait en elle un regard intérieur qui m'a touchée profondément et la robe était vraiment magnifique», et elle va d'un pas de plus en plus gravide (Clara naîtra trois mois plus tard) porter la bonne nouvelle à mon père qui l'attendait à l'appartement.

«Ce n'était pas la robe d'une amoureuse.»

La phrase a eu l'effet escompté, je suppose, elle a rassuré mon père, car elle est revenue plusieurs fois parmi les longs soliloques de la route, comme un baume qui vient rasséréner l'affolement de la pensée.

Je me suis longtemps interrogée sur le sens à donner à cette étrange confusion de sentiments qui devait les animer l'un et l'autre, mon père demandant à ma mère d'aller vérifier si l'objet de sa flamme ne brûlait pas à l'autel d'un autre homme, et elle, ma mère, complètement dédiée à l'amour, le sien et celui que son mari entretenait pour une autre femme, se mettant en quête de ce qu'il lui demande, trouve à lui donner cette robe, une robe rouge, qui n'était absolument pas dans les couleurs de Jeanne mais qui devait à jamais les rassurer, car c'est avec le même soulagement qu'ils m'ont répété l'un et l'autre, chaque fois que j'ai tenté de ramener cette histoire, que ce n'était pas la robe d'une amoureuse.

J'ai interrogé Vaara. La Russie n'avait pas encore envahi la Finlande, il était un ami intime de notre père et un habitué de notre table à l'époque de la robe écarlate.

Il a eu ce geste qu'il a toujours quand je lui demande de démêler les fils de cette histoire. Il soulève les épaules, ses puissantes épaules qui se nouent en un jeu épais de muscles dans la nuque, et les laisse s'affaïsser en ouvrant les bras. Un geste de désolation ou de résignation, je ne sais trop, qui est suivi d'un soupir harassé, «Petite, laisse donc ça». J'ai trente ans, quarante ans, cinquante ans et il m'appelle Petite, comme si j'étais encore celle qu'il gavait de friandises quand j'allais le voir en secret de mon père à son hôtel de l'avenue Principale ou de la rue Gamble, car il en a eu plusieurs.

«Petite...», et il s'est mis en frais de m'expliquer le contexte. Il a de l'étoffe et du souffle à revendre, notre Vaara, et il aime à dérouler une histoire dans toute sa longueur avant d'y placer son point.

Les grandes espérances s'étaient tues, la grève des mineurs avait été écrasée, encore plus sauvagement que celle des bûcherons, arrestations, prison et déportations, les temples du travail n'allaient bientôt plus servir qu'au folklore, il n'y avait qu'en portant son regard au loin qu'une âme communiste pouvait encore espérer, les autorités canadiennes venaient en effet d'annoncer la libération prochaine des camarades de la prison de

Kingston, et c'est ce que la petite robe rouge de Jeanne célébrait. Elle arrivait de Timmins où on avait fait la fête à un camarade qui venait d'être libéré et elle voulait convaincre Jones de faire un article sur le sujet. Et la robe? La robe qui s'ouvrait si magnifiquement en corolle? «Elle l'avait probablement achetée pour la fête du camarade de Timmins et la portait comme n'importe quel autre vêtement. Ce n'était pas le genre de femme à ne porter une robe qu'à une seule occasion.»

Vaara a tendance à projeter un éclairage cru sur la réalité, alors que je cherche la lumière des profondeurs. Quel était le point d'équilibre de ce fragile trio? Ma mère, forte de son amour au point de soutenir celui de mon père pour une autre femme? Mon père, porté par un sentiment tellement grand qu'il devait être partagé? Et Jeanne, a-t-elle jamais su l'émoi que sa présence à l'Imperial Café avait suscité? «Petite, laisse donc tout ça tranquille», et ses épaules se sont affaissées. Il n'aime pas cette histoire.

Je crois que mes parents étaient l'un et l'autre porteurs d'une élégance de pensée qui leur interdisait l'idée même de la rivalité. Aucun des deux n'aurait consenti à descendre dans l'arène de l'amour et à se battre avec un sentiment aussi vil que la jalousie. J'ai moi-même hérité de cette propension à me croire au-dessus de mes sentiments et j'ai fait collection d'une quantité appréciable d'amours impossibles.

Reste cependant la question de Jones. Cet homme occupe une place à part dans notre tableau des détestations, car s'il a été un ennemi de classe, et non des moindres, il a été touché par la grâce de Jeanne, et ce fait à lui seul mérite un traitement particulier. Ce n'est pas le cas, par exemple, de Turnbull, qui a été l'incarnation du mal absolu, un homme honni, vilipendé, ridiculisé à grands traits dans notre théâtre de chambre.

Jones était un homme d'une très grande vigueur intellectuelle. J'ai lu tous ses textes de l'époque héroïque. Son bloc-notes éditorial en page quatre abordait n'importe quel sujet avec une égale compétence, la montée du nazisme en Allemagne comme la relocalisation du marché du fermier de la

rue Gamble. Il avait une opinion documentée sur tout et un instinct invraisemblable pour parer aux événements qui menaçaient la libre entreprise, l'ordre social et les valeurs chrétiennes. D.A. Jones était cependant un xénophobe de la pire espèce et il crachait son venin sans s'embarrasser d'intellectualisme dès que la tête d'un immigrant se pointait dans l'un de ses textes.

Comment un tel homme pouvait-il supporter de rester assis pendant des heures au milieu d'une foule qui lui était hostile? Il est arrivé que nos amis des temples du travail l'aient hué et même bousculé. Je l'ai lu dans l'édition du 22 mars 1934.

Jones a-t-il été amoureux de Jeanne? La question n'est jamais venue aussi abruptement et n'a trouvé de réponse satisfaisante dans aucun des récits de l'époque héroïque, même pas le dernier, tout aussi lourd de sens que celui de la robe écarlate, tout aussi nébuleux, car on n'a jamais su si Jones avait congédié notre père par dépit amoureux ou dans un accès de fureur idéologique.

La scène se passe en décembre 1934. Jeanne vient de subir son procès, elle est en route pour la prison de Ville-Marie et, dans l'auto de police qui s'arrête à un poste d'essence de l'avenue Larivière, il y a deux hommes avec elle sur la banquette arrière. Jerry Donohue et Ludovic Sopsic. Donohue a pris six mois de prison, Sopsic, dix-huit mois, et Jeanne s'en est tirée avec trois mois. L'accusation d'incitation à l'émeute a été réduite à une participation à une assemblée illégale, mais c'est sa présence, la douceur et la tristesse de sa voix qui lui ont valu la compassion du juge.

J'ai lu le compte rendu du procès dans la *Gazette du Nord*, un journal d'Amos, car c'est là qu'a eu lieu le procès, et je ne m'étonne plus qu'on devienne amoureux de Jeanne dès qu'on la voit. Le journaliste qui a suivi le procès (l'article n'est pas signé, je ne sais pas qui il est) a été lui aussi touché par la grâce de Jeanne. Le texte est triste à faire pleurer. Un texte impressionniste dans lequel le journaliste anonyme s'attendrit, s'apitoie,

mais ne relève aucun fait, aucun argument d'aucune partie, il ne s'intéresse qu'à la seule personne de Jeanne. *Elle prononça son plaidoyer à la tombée de ce jour extrêmement gris. Son visage, sa voix, ses arguments étaient gris. Il se dégageait de toute cette scène une impression d'une grande tristesse.*

Jeanne devait alors être déjà vraiment mal en point. *Elle a l'apparence d'une tuberculeuse à un degré menaçant*, écrit le journaliste éploré, et j'ai envie de pleurer avec lui.

Il est tombé sous le charme, aurait dit ma mère si elle l'avait lu, et le journaliste en pleurs se serait joint au cercle magique où elle nous avait réunis, nous tous qui aimions Jeanne d'un même amour. C'est ainsi qu'il faut comprendre, je crois, son acharnement à préserver son bonheur dans un vaste amour œcuménique.

Et j'en arrive au dernier tableau de l'époque héroïque, à cette scène au poste d'essence, car Jones, dans le compte rendu qu'il en fera, s'alarmera lui aussi de l'état de santé de Jeanne.

Elle est mince, très mince, maigre en fait, souffrant à l'évidence d'une mauvaise grippe, et elle s'est montrée surprise, a souri faiblement (*smiled wanly*), quand Jones s'est enquis de son état de santé. Elle est sur le siège arrière, près de la portière, et ils devisent tranquillement. Elle lui dit qu'elle ne comprend pas de quoi on l'accuse, qu'elle n'a rien fait de mal, mais qu'elle poursuivra son travail en prison, et le texte prend fin quand elle lui demande un café chaud pour la route. Ce sera sa dernière apparition dans le *Rouyn-Noranda Press*.

Moi, ce qui m'intéresse, c'est ce que Jones n'a pas écrit. Il y a plusieurs points à éclaircir, par exemple, comment Jones s'est trouvé là au moment où l'auto de police s'y est arrêtée, et plus intrigant encore, comment mon père s'est glissé à l'avant, entre les deux policiers. Peut-être y était-il déjà et Jones ne l'a-t-il aperçu que lorsqu'il est revenu avec le café de Jeanne. Il y a bien plus troublant que ces détails, car c'est à la suite de la scène de l'auto qu'a eu lieu la première disparition de mon père.

Jones donc revient avec un café pour Jeanne et découvre mon père entre les deux policiers.

Ce qui s'est passé ensuite est tombé dans la grande nébuleuse des disparitions de mon père. Quand il est revenu dix jours plus tard, amaigri, hagard et une détermination fixe dans le regard, il a simplement dit à notre mère qu'il avait été congédié et qu'une vie nouvelle commençait.

«Le bonheur m'a été redonné.»

OceanofPDF.com

J'ai vu quantité de photos au bureau des archives. Les hommes, quand ils ne posent pas, car ils sont alors d'une fixité hallucinante, les hommes ont tous une dégaine de cow-boy tranquille. Les garçons chevelus que j'ai suivis plus tard dans les mêmes rues avaient aussi cette façon de laisser traîner derrière eux un je ne sais quoi de fier et de nonchalant.

Sur une photo, j'ai vu deux hommes marchant tranquillement au milieu d'une rue, leurs pas alourdis par de grosses bottes lacées jusqu'aux genoux, l'un fume une cigarette, l'autre a une main enfoncée dans sa poche de pantalon et dessine un large mouvement de son autre main, des gestes élégants malgré la lourdeur de leurs habits, la boue dans la rue, les trottoirs de bois dressés sur pilotis et la grisaille des constructions qui encadrent la photo. Les deux hommes ne sont pas identifiés. Ils pourraient être deux prospecteurs, deux Biélorusses se racontant leur pays, deux hobos tout juste débarqués du train, ils ont l'aisance de la liberté que donne cette ville.

Il y a très peu de femmes sur ces photos pour la bonne raison qu'il y en avait très peu à Rouyn. J'ai essayé d'y retrouver Jeanne, sans grand espoir, je dois dire, mais si elle s'y était trouvée, je l'aurais reconnue sans l'avoir jamais vue. Nulle part hélas! parmi ces femmes qui sourient au photographe, je n'ai aperçu le regard de velours et les lèvres délicatement ourlées.

J'ai vu Turnbull cependant. Un grand gaillard posant parmi d'autres policiers au milieu de la 8e Rue pendant la grève des mineurs. Derrière eux, les cheminées de la mine dans un ciel crayeux et, massés de chaque côté de la rue, les mineurs et leurs familles qu'on sent attentifs, inquiets, anxieux. Turnbull, par contre, dégage une impression de calme assurance. Il est maître de la situation, ça se sent, ça se voit à sa façon de se tenir, jambes

légèrement écartées, mains l'une sur l'autre, et ce regard qui ne se laisse intimider par aucun autre.

Il a quitté la ville quelques années plus tard pour devenir responsable des achats ou quelque chose du genre dans une mine de l'Ontario. C'est Marthe, la documentaliste du bureau des archives, qui me l'a appris. On a perdu sa trace par la suite. Il se serait suicidé, selon Marthe. Je ne sais pas ce que je dois penser. Un homme que nous avons pris tant de plaisir à détester et qui aurait été habité par un grand tourment, dévoré à petit feu par un monstre intérieur, peut-être déjà à l'époque des événements qui nous l'ont offert en détestation.

Les choses ne sont pas plus simples du côté de Jones que j'ai aussi recherché parmi les photos d'archives sans savoir s'il était chauve, moustachu, joufflu, à lunettes ou sans. C'est un détail qui a échappé aux récits des temps héroïques. Nous n'avons eu d'autre intérêt pour cette période que l'amour, le Grand, celui qui planait au-dessus de Jeanne, et nous n'avons pas pensé à demander si Jones était jeune, vieux, beau ou laid.

Jones a sévi longtemps encore dans les pages du *Rouyn-Noranda Press*. Après la grève des mineurs, il a pu vomir tout son venin à loisir. Les fomenteurs de la grève étaient des travailleurs immigrants, les *étrangers* si détestables à son cœur. Ils avaient été congédiés ou déportés, ceux qui restaient ne marchaient plus aussi librement dans les rues. La propagande haineuse de Jones avait eu son effet. La ville a alors basculé dans autre chose. Envolée la belle et lourde nonchalance slave, place à l'asphalte et au progrès, comme dit le chanteur, la ville a oublié qu'elle avait été rouge.

J'ai cherché parmi les photos d'archives un endroit de l'avenue Larivière qui pourrait avoir été celui où les deux hommes se sont affrontés, car il y a eu affrontement devant ce poste d'essence, j'en suis persuadée, ils ne se sont pas quittés sur une poignée de main. La grande question est de savoir s'ils ont laissé leur rivalité de cœur s'exprimer, si Jeanne a été au centre de la dispute, ou si Jones s'en est pris à mon père uniquement parce qu'il

n'était pas là où il devait être, parce qu'il accompagnait des communistes dans une auto de police.

— Vous vous êtes disputés?

Je vois poindre un sourire sur ses lèvres.

Peu importe l'objet avoué de la dispute, je crois qu'il en a été vainqueur. Jones lui a ordonné de quitter l'auto, il a refusé, silencieusement ou en tempêtant à son tour, je ne le saurai jamais (j'opterais pour la résistance passive), et l'auto est partie vers Ville-Marie, emportant Jeanne à la prison et mon père à un nouveau tournant de sa vie, c'est bien ça?

Il ne réagit pas.

On ne peut évoquer les circonstances de sa première disparition sans qu'il ne se retranche derrière une espèce de pudeur orgueilleuse dont nous n'avons jamais rien pu tirer. Il a été absent pendant dix jours et il est revenu sans expliquer quoi que ce soit. Dix jours bien comptés par ma mère qui, malgré l'angoisse, n'a pas paniqué. Ce n'est pas la confiance en Dieu qui lui a donné cette sérénité, non, elle croyait tout simplement en la force de son amour.

— L'important n'est pas d'être aimé mais d'aimer.

Le voilà qui consent quelques mots.

L'évocation des grands sentiments a toujours su l'animer. Nous allons parler de l'amour. L'amour qui va et qui vient, celui qui s'installe, l'amour qui prend et qui donne, l'amour toujours, souverain et impérieux, qui n'a d'autre loi que la sienne et qui vous conduit aux portes du bonheur. Aux portes?

— L'amour n'est pas le bonheur. Il est trop grand pour loger dans si petit.

Je songe à ma mère qui trouvait son bonheur dans un dé à coudre.

— Le bonheur est quelque chose de très agréable, mais quand on a accès à l'amour, le vrai...

Elle l'avait accueilli les bras grands ouverts, ma mère, sans lui demander d'où il venait, ce qu'il avait fait pendant ces dix jours, trop heureuse de

l'avoir de nouveau dans son giron et lui, de fatigue ou d'inconscience, s'était laissé tomber sur une chaise et lui avait annoncé qu'il allait se consacrer désormais à la révolution des peuples.

— Le bonheur vient du sentiment d'être à sa juste place dans la vie.

Notre petit logement de l'avenue Dallaire est devenu dès lors le centre d'une intense activité paperassière, car c'est à partir de notre cuisine que notre père a dirigé le journal dont il était l'unique employé et l'unique plume. Un journal de combat qui s'appelait *Le Prolétaire*, du nom d'un journal bolchevique publié à l'aube de la révolution russe et dirigé par Zinoviev, le principal lieutenant de Lénine. Le choix d'un nom, qu'il soit pour ses filles ou pour ses journaux, n'a jamais été innocent chez mon père.

Je n'étais pas née à l'époque du *Prolétaire*, mes sœurs n'étaient que des bébés, Alexandra n'avait pas encore un an, et Clara, tout juste un mois. Mon père rédigeait ses articles parmi les couches qui séchaient à des cordes suspendues dans la cuisine, le mauvais temps ne permettant pas toujours à ma mère d'étendre dehors, et il étagait ses piles de documents un peu partout dans l'appartement. Nous avons toujours vécu ainsi, dans la poussière de papier et l'effervescence du combat, avec le peu que les gens consentaient à donner pour *Le Prolétaire*, et ensuite pour *L'Étincelle*, *L'Étoile* et *L'Aurore*.

Les enveloppes de Vaara ont commencé à apparaître à notre table. Discrètes, à peine visibles sous la serviette de table, mais gonflées de billets, elles nous ont permis d'échapper à l'indigence la plus complète. Ma mère, d'un geste lesté en desservant après le repas, glissait la serviette et l'enveloppe dans sa poche de tablier. Mon père, lui, recevait sa part de largesses chaque fois que l'imprimeur lui envoyait une lettre de menaces.

Vaara a été notre protecteur, n'en déplaise à mon père, et pendant toutes mes années d'errances amoureuses il a été aussi mon confident.

Il était, et j'hésite à le dire tant l'image est forte, je sais que mon père va sursauter, qu'il va s'indigner, jeter les hauts cris, il pourrait même

m'injurier, mais l'image est trop belle, je la risque.

— Il était ton Engels.

— Quoi?

— Tu sais bien ce que je veux dire. Marx avait un bienfaiteur lui aussi pendant qu'il écrivait *Le capital*.

— Engels n'a jamais trahi la cause, il a toujours été aux côtés de son ami, c'est même lui qui a terminé la rédaction du *Capital* après la mort de Marx.

Je n'insiste pas. Il est sous le choc de l'image. Marx et Engels, lui et Vaara, marchant tous les quatre sous la même bannière. Il pourrait se sentir honoré, mais il est imperméable à ce genre de flatterie. Il préfère s'indigner encore une fois contre les molles convictions de Vaara le renégat.

Nous avons eu cet ennui mécanique. Ce n'était en fin de compte qu'une question de bobine d'allumage, le fil avait lâché, une peccadille qui nous aurait coûté trois fois rien s'il n'avait fallu payer la dépanneuse. Au téléphone, Vaara m'a demandé qui était le garagiste et, comme je ne connaissais pas son nom, il m'a dit: «Regarde ses mains et dis-moi s'il lui manque deux doigts à la main gauche, l'index et le majeur», et comme c'était le cas, il a dit: «Ça va, c'est Teddy, je le connais.» Il connaît tout le monde.

Il a tout réglé par téléphone. Les frais de dépanneuse, de la réparation, il a même chargé son ami Teddy de nous donner un supplément de vingt dollars, «pour les imprévus de la route et à charge de revanche, ami Teddy, mon beau salaud», et j'ai entendu le rire de Vaara s'échapper de l'appareil.

Mon père, pendant le temps qu'il a fallu pour l'inspection de l'auto, s'est absorbé dans la lecture de tout ce que le garage contenait de dépliants et de cartes routières. Quand l'argent de Vaara est en cause, il fait celui qui n'est pas là. Il n'a pas bougé du banc où il s'est installé et il a attendu que je lui revienne avec la clé de l'auto.

C'est une fiction assez malaisée à tenir, cet argent de Vaara que nous recevons et que notre père ne veut pas voir. Il n'y a plus eu d'enveloppe à

notre table après leur rupture, mais l'argent a toujours trouvé son chemin vers nous. Pendant longtemps, c'est ma sœur Alexandra qui en a été chargée. Vaara la retrouvait dans la cour de son école et lui remettait l'enveloppe avec un message pour notre mère, toujours le même: «Si ce n'est pas assez, dis-lui de me le faire savoir.»

Quand mes sœurs avaient quitté la maison, c'est moi qui recevais les enveloppes. Vaara était déjà propriétaire de plusieurs hôtels, des tripots en fait, des endroits sombres et malodorants qui déversaient leur mauvaise réputation sur le trottoir, un amoncellement de corps endormis ou vaguement éveillés qui encombraient la porte d'entrée et empestaient l'air. Je ne sais pas comment est née en moi la témérité d'aller un jour l'y rejoindre plutôt que de l'attendre dans la cour d'école. Je l'ai heureusement rencontré au premier hôtel où je suis entrée, car je n'aurais pas eu le courage d'en faire un deuxième. Il était à une table, entouré de sa cour, des hommes et des femmes à moitié ivres, et quand il m'a vue dans la lumière glauque du hall d'entrée, il a eu une lente exclamation, car il était lui aussi alourdi par l'alcool, «C'est ma Petite qui est venue!»

J'ai aimé ces endroits. J'ai aimé leur odeur chaude et caverneuse, une odeur faite de tabac, de vieil alcool et de corps rances, une odeur animale qui m'enveloppait dès que j'y mettais les pieds en même temps qu'une chaleureuse salutation, «Voilà la Petite de Vaara qui arrive!», et on me régalaient de chips, de Coke, de tout ce qui pouvait faire plaisir à une petite jeune fille. Vaara avait donné des ordres. Peu importe où il était, on le prévenait aussitôt de mon arrivée et je le voyais surgir, immense et balançant joyeusement des épaules dans la porte du hall d'entrée. Il m'entraînait à une table à l'écart et commençait par me demander: «Et puis, quoi de neuf?»

Les hôtels de Vaara avaient tous cette caractéristique d'être fréquentés par les déclassés, les déjantés, ceux qui n'avaient pas pu suivre, qui étaient tombés quelque part et n'avaient pas su se relever, plus d'hommes que de

femmes, parmi lesquels il y avait de fabuleux originaux, des êtres extraordinairement libres de pensée et puissants de vie qui renouvelaient chaque fois le spectacle de l'aventure humaine tant ils avaient à raconter. Je les écoutais avec dévotion sous l'œil attentif et amusé de Vaara.

Il a eu plusieurs de ces hôtels, à Rouyn et ailleurs, qu'il a perdus dans des incendies ou dans des faillites sans jamais se trouver ruiné, bien au contraire, Vaara a toujours eu le sens de l'argent et le goût du risque, et il sortait de ces mésaventures avec d'autres hôtels, tout aussi sombres et odorants, qu'il gérait avec la même désinvolture.

Je me suis demandé parfois si cette aisance, cette faculté de rebondissement, si ce plaisir qu'il prenait à la vie n'était pas la cause véritable de la rancune que lui a gardée mon père.

Nous avons repris la route et j'en suis là dans mes pensées. L'auto rote et tousse, son vacarme habituel, rassurant en fin de compte, et le printemps défile à toute allure, car mon père a enfoncé l'accélérateur. À peine a-t-il répondu aux salutations de Teddy le garagiste tellement il était pressé de partir.

— Il faut être rendus là-bas avant le souper, sinon nous serons obligés de coucher en chemin.

Il veut me faire croire que c'est la distance qu'il reste à parcourir qui le met dans cette hâte. Moi, je sais qu'il est pressé de quitter cet endroit où il a été humilié par l'argent de Vaara.

Le printemps défile, dégoulinant de neige fondue et de ruisseaux en débordement, et je ne suis pas pressée d'arriver à destination.

Au téléphone, quand il a su où nous allions, Vaara m'a dit: «Ne le laisse pas t'amener chez les bûcherons, Petite, ils vont vous lyncher.»

Je ne sais pas comment lui est venue cette idée qu'il pouvait être utile à la révolution des peuples avec un journal tiré à cinq cents copies.

Nous avons longtemps entretenu une fantaisie romantique à ce sujet, mes sœurs et moi, imaginant notre père, hâve et fiévreux, tenant les mains de Jeanne entre les barreaux de sa prison et lui faisant la promesse solennelle de fonder un journal à la gloire de la révolution. De nous trois, Clara avait l'imagination la plus débordante, et c'est elle qui a ajouté une touche surréaliste au tableau, «et Lénine consent à les bénir», avait-elle dit, de sorte que de l'une à l'autre, en peaufinant l'image chacune notre tour, nous avons obtenu la représentation la plus romantique qui soit d'un mariage communiste: Jeanne et notre père, les doigts entrelacés aux barreaux d'un cachot sombre et humide, se font le serment de consacrer leur vie à la lutte des peuples pendant que Lénine, du haut de son non-être, bénit leur union. Il va sans dire que nous avons joué cette scène maintes et maintes fois.

Nous n'avons jamais douté qu'il ait été auprès d'elle pendant les dix jours de sa disparition. Qu'aurait-il fait d'autre? Je ne crois pas cependant que Jeanne aurait donné son accord à la fondation d'un journal qui n'eût d'abord obtenu l'imprimatur du parti. Le PC publiait déjà *L'Ouvrier canadien*, un journal radical auquel succédera le *Clarté*, moins sectaire mais conforme à la ligne de pensée qui arrivait directement de Moscou. Le parti n'aurait pas consenti à une publication hors de son contrôle, fût-elle communiste et de la meilleure eau. Or mon père n'a été membre ni du PC ni d'aucune de ses organisations.

Jeanne était une militante disciplinée. Jamais elle n'a dévié de la ligne du parti. Quand elle est sortie de prison, on n'en était plus à la ligne dure, au «classe contre classe», à la «lutte violente si nécessaire», Moscou avait un

nouveau diktat, il fallait maintenant collaborer avec les sociaux-démocrates, les progressistes, les ennemis d'autrefois, c'était «la politique de la main tendue», et Jeanne, en retournant à Timmins, est devenue une ardente propagandiste du mouvement coopératif.

Ont commencé alors ce que mes sœurs ont appelé «les années de pèlerinage».

Il y a une certaine ironie à nommer ainsi ces randonnées familiales, deux cents kilomètres de chemins hasardeux et fangeux, dont le seul but était de mettre notre père en présence de son aimée.

Mes sœurs ont perdu depuis longtemps le sens de la cohésion familiale. Elles sont devenues de grosses femmes imposantes, fardées, permanentées et baguées, préoccupées de leurs seules activités domestiques, et elles traitent nos années de jeunesse avec une désinvolture contre laquelle je ne parviens pas à me défendre.

À l'époque des pèlerinages à Timmins cependant, c'étaient des petites filles vives et sensibles, elles n'avaient d'yeux et d'oreilles que pour Jeanne. Je n'étais pas de l'aventure, n'étant toujours pas née, mais elles m'ont tout raconté dans le détail. Pendant longtemps, je m'en suis voulu d'être née trop tard pour voir moi aussi l'ourlé délicat des lèvres se distendre en un doux et triste et magnifique sourire.

Jeanne habitait un logement modeste au-dessus de la coopérative ouvrière de Timmins et c'est là que notre petite famille débarquait le premier samedi de chaque mois, un rituel qui n'a jamais manqué, même au plus fort des tempêtes de neige. Mon père enroulait des chaînes autour des pneus, ma mère empilait des couvertures de laine sur le siège arrière et ils partaient dans la tempête, le cœur aussi léger que s'ils allaient à un pique-nique. Ils arrivaient des heures plus tard après avoir évité le pire, sans se rendre compte qu'ils avaient les nerfs en boule et les muscles en compote tellement ils étaient heureux de pouvoir frapper enfin à la porte de Jeanne.

«Ces années ont été des années de pur bonheur.»

Le bonheur, quand il repose sur des bases aussi fragiles, n'en a que plus de valeur, et ma mère, qui nous a concocté des jours heureux tout au long de nos vies, en connaissait le prix. C'est elle qui a eu l'idée de ces expéditions, c'est elle qui a cru que ces visites régulières à l'aimée étaient nécessaires, c'est également elle qui a demandé une auto à Vaara.

«Il fallait bien. Sinon, comment on aurait fait le voyage?»

Petite mère!

Vaara, quand je l'interroge sur cette demande de ma mère, dodeline de la tête et soupire. «Comment résister à une volonté aussi douce?»

Il n'était pas encore hôtelier, n'avait pas encore rompu avec le parti, le Vaara d'alors était celui des enveloppes sous la serviette de table, et il a payé l'auto comme il a payé l'imprimeur et tout le reste puisque mon père s'était mis en tête de faire la révolution avec un journal à cinq cents copies.

— C'était un joueur.

Je sais.

Vaara le joueur parfois se levait très tôt le matin, après une nuit passée dans un tripot, ou ne se couchait pas du tout, pour saluer sa petite famille qui se lançait sur la route par un temps à vous glacer le sang. «J'avais le cœur serré à penser que je pourrais ne jamais les revoir.»

La première visite a été malaisée, car personne ne savait encore ce que chacun faisait là. Ma mère, particulièrement, était très impressionnée. Elle n'avait entraperçu Jeanne qu'à travers la vitrine crasseuse d'un restaurant et de la voir dans un cadre intime, Jeanne offrant le café, Jeanne s'informant de l'état des routes, Jeanne simple et amicale comme une voisine de palier, et surtout de voir la blouse anthracite, le col détachable et d'entendre la voix qui avait prononcé le célèbre discours, tout cela lui a donné le tournis et, de peur de perdre contenance, elle est demeurée assise sur la même chaise pendant toute la durée de la visite à s'occuper des petites (Clara et Alexandra n'étaient que des bébés), alors que mon père et Jeanne discutaient politique à la table de cuisine.

De visite en visite, chacun a trouvé place dans ce nouvel équilibre, et ma mère a su qu'elle avait eu raison d'amener son mari à l'aimée.

«Il était heureux. Pendant le voyage de retour, il me répétait la moindre parole de Jeanne comme si je n'avais pas été là, à côté, dans le petit salon, et déjà il songeait à ce qu'il pourrait lui dire le mois suivant, qu'il n'avait pu formuler correctement et qui ferait l'objet d'une discussion dont il se réjouissait à l'avance.»

Ma mère avait trouvé la recette du bonheur perpétuel!

Un bonheur qui se nourrissait de lui-même et se régénérail chaque mois dans l'exaltation d'une nouvelle rencontre. Il n'y a que Vaara qui en a été exclu. «Tout ce tapage autour du sourire de Jeanne ou d'un mot qu'elle avait eu, c'était ennuyant à la longue.»

Ma mère revenait de ces visites avec quelque chose à partager avec mon père, ces longues discussions qu'ils reprenaient entre eux et qui les unissaient dans un même amour.

«Je n'ai jamais été aussi heureuse.»

Je crois que ces années ont été très heureuses également pour Jeanne. La politique de la main tendue s'accompagnait d'une liberté nouvelle pour les militants. Moscou considérait en effet que la vie sociale et familiale n'était plus en contradiction avec le professionnalisme révolutionnaire et recommandait aux militants de s'intégrer à leur milieu pour mieux le noyauter. De sorte que Jeanne s'est mise à faire du ski de fond, à s'intéresser au hockey, à échanger des soupers avec des amis, elle a même eu une machine à coudre en copropriété avec une amie, probablement celle avec qui elle faisait du ski de fond, l'amie finlandaise qui l'avait prise sous sa protection.

Jeanne était entourée, aimée, protégée par un vaste réseau d'amis qui partait du comité central du PC à Toronto et s'étendait à l'ensemble de la communauté immigrante de Timmins, et ils s'étaient tous donné le mot, il fallait empêcher Jeanne d'abuser de ses forces. Le diagnostic de tuberculose

n'avait pas encore été posé, mais la pâleur du visage, le regard enfiévré et surtout la toux sèche et persistante ne trompaient personne sauf Jeanne qui a toujours refusé de s'inquiéter de quoi que ce soit la concernant.

— C'était une optimiste, elle n'a désespéré de rien, même pas du sort de l'humanité.

Mon père a, lui aussi, refusé de voir la maladie. Jeanne était une héroïne, une icône, rien ne pouvait porter atteinte à un être aussi exceptionnel.

Les relations qu'ils ont entretenues pendant les années de pèlerinage se situaient de toute façon bien au delà de telles considérations. L'époque était à la fois exaltante et troublante. Il y a eu la victoire du Front populaire en Espagne et en France, la guerre d'Espagne, la Deuxième Guerre mondiale et la position du parti qu'il fallait défendre en toutes circonstances, bien que pas toujours facile à suivre. Moscou avait des revirements spectaculaires. Le pacte germano-soviétique, entre autres, était difficile à comprendre. Jeanne s'est donné bien du mal à expliquer la complexité de ces imbroglios idéologiques à mon père qui, sans être membre du PC, n'en a pas moins été pacifiste, antifasciste, non-interventionniste et militariste quand la ligne de parti le commandait. Ses écrits dans *Le Prolétaire* en témoignent d'une façon pathétique.

Les longues discussions qu'ils avaient chaque mois ont assuré la rectitude idéologique du *Prolétaire*. Mon père arrivait avec ses textes et Jeanne le conseillait, le guidait dans les méandres de la pensée communiste. Tous les journaux qu'il aura par la suite s'inspireront de ces rencontres. C'est ainsi qu'il a pu mener une carrière solo de journaliste révolutionnaire dans les espaces perdus de l'Abitibi sans que jamais le parti n'y trouve à redire.

Ma mère, elle, apportait son lot de linge à repriser. La machine à coudre de Jeanne a été un objet de culte pendant les années de pèlerinage, d'autant que les nouveautés vestimentaires étaient devenues rares, Jeanne n'ayant à offrir à ce chapitre qu'un modeste béret basque, commenté très

sommairement par mes sœurs qui n'ont d'ailleurs jamais pu s'entendre sur sa couleur. La machine à coudre, par contre, m'a été décrite dans ses moindres détails. C'était une Singer manuelle trafiquée électriquement, de sorte que notre mère n'avait pas à tourner le bras de la manivelle pour l'actionner. Il lui suffisait de garder le pied sur le commutateur et la machine parcourait des kilomètres de tissu.

La machine trônait au salon sous une fenêtre qui recevait toute la lumière du jour et Jeanne a eu tôt fait de comprendre le sens des regards de ma mère. L'invitation ne se refusait pas. Ma mère s'est donc amenée à la visite suivante avec son lot de linge à repriser, puis elle s'est mise à la confection, des robes, des tabliers, des blouses, qu'elle réussissait merveilleusement bien, et c'est ainsi que de visite en visite elle s'est trouvée installée à la machine à coudre de Jeanne, entourée de mes sœurs qui grandissaient à vue d'œil, pendant qu'à la table de cuisine le monde se débattait dans des guerres épouvantables.

«La couture est l'occupation la plus gratifiante qui soit.»

La moindre activité était source d'une joie que je qualifierais de métaphysique chez ma mère tellement elle était transportée par l'idée de cette activité bien plus que par sa réalité. Le bonheur a été chez elle une préoccupation de tous les instants.

C'est d'ailleurs elle qui m'a amenée à penser que Jeanne avait vécu ses années les plus heureuses à Timmins.

«À partir du moment où une femme s'achète une machine à coudre, c'est qu'elle s'installe dans un bonheur de vivre quelque part.»

Je n'ai pas développé cette conception domestique du bonheur, ma vie s'est faite à rechercher l'impalpable vérité de mon être, sur les routes principalement, et je ne crois pas que je pourrais l'atteindre en renonçant au mouvement. Je ne crois pas non plus en une Jeanne enfoncée dans le confort des petites félicités domestiques si chères à ma mère. Je crois cependant que la vie a été plus clémentine à Timmins, que Jeanne y a trouvé

une sorte d'équilibre entre sa nature simple qui lui venait de ses origines paysannes et le combat révolutionnaire, moins âpre, moins sévère depuis qu'il pouvait s'accommoder de certaines douceurs.

Jeanne n'en a pas moins poursuivi une vie très active. Malgré la progression de la maladie, malgré les exhortations de son entourage, elle s'est dépensée sans compter. L'époque était stimulante mais exigeante pour les militants. La guerre civile en Espagne, particulièrement, a demandé des sommes considérables de travail, car il fallait soutenir non seulement les brigades internationales qui combattaient Franco mais aussi le peuple espagnol qui mourait de faim. Jeanne organisait des conférences, des levées de fonds, passait le chapeau partout où elle le pouvait et, quand ses journées à la coopérative lui en laissaient le temps (elle était responsable des approvisionnements, de l'inventaire et des achats), elle s'occupait aussi de la Ligue de défense ouvrière. J'aime penser que les quelques heures passées à sa machine à coudre ou en ski de fond avec son amie finlandaise lui ont procuré une certaine douceur de vivre.

— Une machine à coudre?

Il a oublié.

À partir du moment où ont commencé les visites à Jeanne, mon père a été exempté des descriptions vestimentaires et autres rapports détaillés, puisque ma mère pouvait maintenant tout voir de ses propres yeux, et il ne s'est dès lors intéressé qu'à la personne de Jeanne, à sa pensée, à ses désirs, à ses espoirs et aux passions qui soulevaient le monde dans leurs interminables discussions. La machine à coudre et autres fétichismes ne lui étaient d'aucun intérêt.

Il n'a d'ailleurs aucun souvenir de l'appartement de Jeanne. Toutes les questions que je lui ai posées à ce sujet sont restées sans réponses. Il ne se souvient ni de la disposition des pièces, ni de la couleur des murs, ni du mobilier, toutes choses qui m'ont été abondamment décrites par ma mère.

C'est d'autant plus étonnant qu'il est arrivé parfois que Jeanne, appelée ailleurs par ses innombrables activités, ait été absente lors d'une visite. L'amie finlandaise venait leur ouvrir et ils passaient là toute la journée, ma mère à la machine à coudre et mon père, seul à table, contemplant sans mot dire tout ce que son regard lui donnait à contempler. Ses meilleurs moments, selon ma mère.

Il passait des heures à table. Silencieux, immobile, absorbé dans la contemplation du papier peint sur le mur qui lui faisait face ou de la poussière qui dansait dans un pan de lumière ou des motifs de la nappe cirée qu'il entreprenait de caresser lentement, amoureusement, du plat de la main et puis, il se levait et allait se placer en faction devant un meuble, une fenêtre ou un autre mur qu'il considérait de la même façon. De station en station, il se rendait à la chambre de Jeanne qui le retenait pendant un long moment dans l'encadrement de la porte, car il n'osait pénétrer plus avant, et il se laissait envahir par toutes ces couleurs, ces odeurs, ces textures qui vivaient dans l'intimité de son aimée. Et il revenait s'asseoir à la table où il reprenait sa contemplation à vide du papier peint, de la lumière, de la nappe.

Il arrivait que pendant ces longues heures de silence à table il ait soudainement un mot, parfois même une phrase complète. Ma mère savait alors qu'il s'entretenait avec une Jeanne absente mais attentive à chacune des pensées qui traversaient l'esprit de son mari.

C'est au cours d'une de ces conversations que ma mère a entendu la phrase qui a failli bouleverser la vie de notre petite famille. Il a dit, sur un ton qui ne laissait aucun doute sur la profondeur de sa réflexion: «C'est décidé, je m'engage.»

Elle a su aussitôt ce qui en était.

«Il fallait faire quelque chose. Je ne pouvais pas le laisser s'engager.»

Et c'est vers Vaara qu'elle s'est tournée. Vaara était encore communiste à l'époque, il pouvait donc comprendre les motivations d'un camarade qui

décide de s'engager dans les Brigades internationales et, de ce fait, il saurait trouver les arguments qui dissuaderaient mon père d'aller se faire tuer sur les champs de bataille espagnols.

Il a été stupéfait de la voir arriver dans le hall du Nickel Range Hotel. Elle-même était surprise de se trouver là, debout au centre du hall, seule femme de l'endroit, entourée d'hommes qu'elle ne connaissait pas, des ivrognes qui dormaient leur nuit de la veille sur une chaise, et elle s'est accrochée à son manteau, de peur ou de fragilité, qu'elle tenait quasiment à bras-le-corps, «elle était touchante, très émouvante».

Vaara ne regrette rien de ce qu'il a fait. «Il n'y avait pas un seul père de famille parmi les volontaires des Brigades internationales.»

Mon père, lui, a le sentiment de s'être fait voler sa guerre d'Espagne.

— J'ai perdu ma seule occasion de tuer un fasciste de mes propres mains.

Comment a-t-il pu croire qu'il pouvait faire une telle chose? Lui si civil, si finement constitué, comment aurait-il pu se battre au corps à corps avec un fasciste enragé, comment aurait-il pu supporter de voir un camarade se vider de ses entrailles, comment aurait-il pu se sortir indemne de cette guerre, lui qui était tout en finesse, en élégance, en excusez-moi-s'il-vous-plaît, il n'avait pas ce qu'il fallait. Ce ne sont pas les arguments que lui a servis Vaara, bien entendu, il n'aurait pas supporté.

«L'écriture est le plus noble des combats, a fait valoir Vaara. Marx n'a pas fait une guerre mais toutes les guerres de libération.» Et c'est Vaara qui a fait la guerre d'Espagne pendant que mon père a poursuivi son combat dans *Le Prolétaire*.

Avant de partir, il a fait la tournée des tripots et s'est gagné un hôtel, son premier, avec une quinte royale en cœur. Et pendant ses deux années en Espagne, c'est un compagnon de beuverie, installé à la gérance de son hôtel, qui est venu porter l'enveloppe de survie.

Un renégat.

Je sais. Un joueur, un jouisseur et un renégat, la volée d'injures habituelles, et s'il osait, il en ajouterait une autre, voleur, Vaara est un voleur, il lui a volé sa guerre d'Espagne, il lui a volé sa seule occasion d'être un héros, mais l'accusation est trop puérile, il n'en dira rien.

Vaara a été, de fait, un héros de guerre. Il a fait la bataille de Jarama, la bataille de Teruel, et pendant la dernière année il était derrière les lignes ennemies, parmi les saboteurs, une escouade spéciale chargée de faire sauter des ponts, des trains et des routes pour retarder l'avancée de Franco. Il a vu des camarades se faire arracher la tête pendant un bombardement, il a vu des chiens faméliques se jeter sur des ventres ouverts, il a vu des horreurs inimaginables et pourtant, à aucun moment, il n'a craint pour sa vie. «J'étais protégé», m'a-t-il dit en esquissant le geste de sortir une petite chose de sous sa chemise, le scapulaire de Lénine, qu'il ne porte plus à son cou depuis longtemps et qu'il a feint d'embrasser. Avec Vaara, on ne sait jamais où est l'ironie et où est la blessure.

Il s'en est sorti indemne, à part un léger boitillement, «un éclat de tendresse d'un obus à Caspe».

La guerre d'Espagne a été son Himalaya, son Everest, il a gardé une grande nostalgie pour la camaraderie internationale des champs de bataille espagnols, mais il en parle peu, par respect pour les sentiments écorchés de mon père qu'il continue à protéger malgré les injures. Joueur, jouisseur, renégat, il sait tout ça, mon père n'a jamais raté l'occasion de lui en glisser une entre les dents. La ville n'était pas si grande qu'elle leur permettait de s'éviter et c'était chaque fois une rencontre éprouvante pour les deux hommes.

La Russie a attaqué la Finlande quelques mois après le retour d'Espagne. Ils étaient tous deux plongés dans les textes du *Prolétaire* quand la radio a annoncé la nouvelle. Vaara donnait un coup de main à la mise en page et mon père effectuait une dernière révision.

«C'était la première fois que je le voyais dans cet état. Il a fait une colère épouvantable.»

Ma mère était habituée aux colères rouges, aux grands emportements contre la racaille impérialiste, mais cette fois-ci le monde avait basculé, Vaara s'en prenait aux amis d'hier, les frères soviétiques qui avaient envahi son pays et qu'il assommait à coups de poing sur la table en jurant de tous les saints noms du parti qu'il les exterminerait tous, un à un, de ses propres mains.

Mon père a cherché à le calmer, mais Vaara était en feu. C'est tout juste s'il parvenait à échapper aux bras et aux jambes de notre géant qui réglait ses comptes à tous les Soviétiques qui avaient attaqué la Finlande dans notre propre cuisine. Et quand il s'en est pris à Staline lui-même, «espèce de vermine de kolkhoze», et qu'il l'a défié, «Viens donc te battre au lieu de te cacher derrière ton armée de rats pourris», mon père lui a crié: «Ça suffit, tu dérailles.» Les deux hommes se sont regardés, noirs de rage l'un et l'autre, pétrifiés de colère.

Les choses en seraient restées là s'il n'y avait eu l'irréparable.

Vaara a déchiré sa carte du parti sous les yeux de mon père qui, ne voulant pas être en reste, a pris l'enveloppe du mois encore gonflée de billets et a entrepris de la tordre jusqu'à ce qu'elle lui cède, mais comme il n'y parvenait pas, c'est Vaara et ses immenses serres qui, venant à la rescousse de l'impuissance de mon père, ont déchiqueté les billets en menus morceaux.

«Ton père ne lui a jamais pardonné.»

La colère de Vaara, elle, s'est évaporée dans l'alcool. Il a bu des nuits, des journées, des semaines entières jusqu'à ce que son corps de géant

s'affaisse et il a dormi presque aussi longtemps, tellement qu'à son réveil, en voyant cette barbe d'un mois dans le miroir, il s'est demandé si une âme errante n'avait pas profité de son absence pour se réincarner. «Je me suis demandé si ce n'était pas Marx, justement, qui avait voulu me jouer un tour à sa façon.»

La colère n'est pas rancunière chez Vaara et l'idée d'un Karl Marx, jeune et facétieux, venu lui tirer la barbe pendant son sommeil le fait encore rire. Il n'a pas la moindre acrimonie et ses vieux camarades s'en tapent les cuisses, eux aussi, toutes ces histoires les font rigoler, quand ils étaient jeunes et rebelles et que la vie les faisait rêver. Dans les hôtels de Vaara, il y a toujours eu une table réservée aux anciens, les vieux Fros, qui jargonnet entre eux un sabir absolument délicieux, un mélange d'anglais lourd et lent, de slave de toutes les couleurs et d'un peu de friponnerie française, que je réussis malgré tout à comprendre.

Quand j'entre dans un hôtel de Vaara, je me dirige vers le coin le plus sombre de la salle et je suis assurée d'y retrouver mes vieux amis. Ils ont pris l'habitude eux aussi de m'appeler Petite malgré l'âge que j'ai pu avoir tout au long de ces années. Ils m'accueillent avec une bière au lieu des friandises dont ils me régalaient quand j'étais véritablement une petite et j'entre dans la conversation comme si je les avais quittés la veille.

Ce sont des vieillards maintenant, tout comme Vaara, et ils se donnent encore du «camarade», même s'ils ne sont plus communistes depuis longtemps. Vaara a conservé sa stature monumentale bien que légèrement voûtée et alourdie par une lenteur éléphantique. Ce qu'il y a de plus remarquable chez le vieillard qu'il est devenu, ce sont ses cheveux, blancs, soyeux et surtout très abondants, une chevelure d'ange coiffant un vieux dinosaure débonnaire. Il les garde assez longs pour que ses oreilles se couvrent de bouclettes et parfois, quand il m'a lancé une blague un peu salace ou qu'il m'a piquée au vif, je tire sur une bouclette. «Je ne permets

ça qu'à une femme qui m'ouvre sa chemise», qu'il me dit d'un air narquois, comme s'il était encore en âge de battre des reins sur le matelas.

Il y a toujours un moment où nous nous retrouvons seuls, Vaara et moi. Les vieux camarades se sont dispersés à d'autres tables ou Vaara m'a entraînée dans son arrière-boutique, une pièce minuscule encombrée jusqu'au plafond d'objets hétéroclites, qui lui sert de débarras, de bureau et de salon intime. «Et puis, quoi de neuf?» commence-t-il. Nous savons l'un et l'autre ce qui m'amène. J'ai une histoire d'amour en cours, malheureuse la plupart du temps, et je viens lui déballer toute l'affaire. Vaara connaît ma vie sentimentale depuis mes amours adolescentes et se désole chaque fois que mon cœur n'ait pas pris plus de sagesse. «Quand donc apprendras-tu à aimer celui qui t'aime?» Il a une sainte horreur des amours torturées, non partagées, et il n'y a hélas! que des amours impossibles dans mon fagot de douleurs. «L'histoire de ton père ne te suffit donc pas?»

Je ne lui connais d'autres amours que ces liaisons chaotiques qu'il a entretenues avec des femmes d'une nuit, mi-prostituées mi-danseuses, qu'il me présentait comme «la grande Fabiola», «la fabuleuse Anna», «la magnifique Judith», et qu'il cajolait avec une tendresse réelle et ostentatoire, mais il est évident qu'aucune ne lui a arraché le cœur. Il semble que, côté sentiments, nous ayons reçu tout ce qu'il avait à donner. Notre petite famille a été son seul ancrage affectif en ce monde, malgré cette triste histoire politique qui lui a fermé notre porte.

Il a été bien plus qu'un pourvoyeur. Il a été notre protecteur, notre bon ange, celui vers qui nous nous tournions quand tout allait mal. Les occasions n'ont pas manqué. Notre père avait de tels égarements!

Ma mère a, elle aussi, pris l'habitude des hôtels de Vaara. Quand il la voyait arriver, un fichu mal ficelé sur la tête et son manteau tenu bien serré contre elle, il savait qu'elle venait se libérer d'un grand tracass. Elle ne craignait plus le grouillement des corps, le marmonnement confus et la forte odeur des ivrognes qui l'accueillaient à son arrivée dans le hall d'entrée, et

si l'un d'entre eux, dans un brusque accès de délire, hurlait à l'intention d'un fantôme du passé qu'il croyait reconnaître en elle, ma petite mère courage se cramponnait fermement à son manteau et, d'un pas décidé, sans attendre que Vaara ne vînt à sa rencontre, s'engageait dans les profondeurs de la salle jusqu'à la petite pièce encombrée où elle entrait sans frapper.

Tout ce qui s'est dit derrière cette porte et que j'aurais voulu savoir!

Vaara ne m'a consenti aucune confidence, absolument rien, bouche cousue sauf quand il s'agit de vanter les mérites de ma mère, une femme exceptionnelle, forte et courageuse, et elle, sur le même ton admiratif et recueilli, de recommander à mes prières cet homme qui a empêché notre père d'aller se faire tuer en Espagne.

«Au péril de sa propre vie, ne l'oublie jamais.»

Au péril de sa vie, nous savons toutes que Vaara s'est engagé dans les Brigades internationales pour que notre père n'ait pas à le faire. Aucune de nous ne s'est toutefois risquée à mentionner le fait, même pas Alexandra qui a pourtant la langue bien pendue et qui se mordait les lèvres de peur que la chose ne lui échappe.

— Au péril de sa vie, qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre! Au pire, il a été gratte-papier quelque part dans un camp et il s'est ramassé une blessure à la jambe en tombant de sa chaise.

Il n'a jamais décoléré.

Quand Vaara eut dessoûlé et rasé la barbe que lui avait laissée le jeune fantôme facétieux de Karl Marx, il s'est empressé de venir s'expliquer avec mon père. «J'avais rompu avec le parti, définitivement, je ne serais pas revenu sur ma décision, mais je voulais m'excuser, je n'aurais pas dû déchirer l'enveloppe.»

Notre porte lui est restée fermée. Notre père était derrière, la main sur la poignée, blanc de colère, pétrifié de rancune, il n'a pas cillé d'un poil pendant tout le temps que Vaara s'est époumoné à s'expliquer, à s'excuser et à s'emporter à son tour, la colère a monté des deux côtés de la porte,

Vaara se serait laissé aveugler par une fureur destructrice, il aurait tout démoli s'il n'y avait eu derrière mon père le regard suppliant de ma mère, «je n'ai pas pu faire autrement que lui obéir».

Il a pris une autre cuite d'un mois.

Je ne sais pas comment, dans une si petite ville, deux hommes ont pu réussir à faire semblant de s'ignorer et continuer de porter en eux des sentiments aussi vifs. Combien de fois les ai-je vus à l'œuvre, combien de fois les ai-je vus sur l'avenue Principale, marchant sur le même trottoir, et tout d'un coup, l'un des deux, ou les deux, change brusquement de direction ou de trottoir ou s'engouffre dans un magasin, pour ne pas avoir à croiser l'autre, pour ne pas risquer de s'accrocher dans le regard de l'autre. Chaque fois, je me suis demandé lequel des deux souffrait le plus de cette situation, lequel avait le plus à perdre d'un contact avec l'autre, qui le premier avait commencé ces manœuvres compliquées, qui des deux menait le jeu.

J'ai tendance à croire que mon père est celui qui a eu le premier cet entêtement ridicule à ignorer l'autre et que Vaara a maintenu le jeu d'esquives par respect pour les sentiments de mon père. C'est lui donner le beau rôle, je sais, mais Vaara avait un tel instinct de protection! Encore maintenant, dans son état de monument décati, je peux sentir ses grandes ailes protectrices m'envelopper dès que je mets un pied dans son capharnaüm.

Je ne crois pas cependant que son instinct de protecteur l'ait mis à l'abri de ses propres sentiments. Quand il me parle de mon père, sa voix baisse d'un ton. Ses gesticulations de grosse bête débonnaire n'y peuvent rien, il y a de la tristesse dans sa voix.

Il m'a raconté qu'il y avait des matins où il se réveillait avec la certitude qu'il allait le rencontrer. Quand la première pensée du matin vous convainc d'une fatalité, comment s'en détourner? «Et de fait, je le voyais dans la rue et, comme j'avais été prévenu de la rencontre, je pouvais l'éviter, je pouvais le regarder de loin et voir comment ça se passait pour lui.»

Je n'ai jamais su si l'inverse se produisait, si mon père, alerté par une pensée du matin, s'embusquait quelque part pour observer Vaara à son insu. Ce que je sais par contre, c'est qu'il y a eu des rencontres. La ville était trop petite pour que deux hommes ne puissent être ramenés l'un à l'autre. Il leur est arrivé de se croiser dans la rue, de se retrouver côte à côte dans une foule et chaque fois, après la surprise passée dans le regard, l'injure venait, sourde, rageuse, toujours aussi vibrante malgré les années.

«Il ne lui a jamais pardonné.»

L'affront le plus cuisant n'a pas été l'enveloppe déchirée non plus que la rupture avec le parti, le pire de l'offense a été de s'être fait dire par un joueur, un jouisseur et un renégat de s'occuper de sa femme plutôt que de courir après des chimères.

— Jeanne, une chimère!

OceanofPDF.com

Jeanne est morte le 7 mai 1944, l'année de ma naissance. Nous avons eu plusieurs versions théâtrales de cet événement. La plus touchante est celle où je suis étendue dans le lit, agonisante mais sans un râle ni aucun autre bruit disgracieux qu'on attribue généralement aux mourants. Debout à ma droite, Clara en coiffe d'infirmière m'éponge le front et me prodigue des paroles de consolation. Notre père est de l'autre côté du lit et tient la main de Jeanne. Un rôle joué par Alexandra.

Il y a des inexactitudes et même des faussetés dans ce tableau, mais c'est ainsi que nous aimons à nous le représenter. Nous avons joué des scènes totalement fausses comme celle où Staline rend visite à Jeanne au sanatorium, d'autres à peu près vraies (celle du cimetière) et d'autres enfin dont on ne peut absolument pas douter, car elles sont basées à un détail près sur les lettres de Jeanne. Nous avons l'intégralité de cette correspondance, je l'ai toujours, dix-huit lettres d'une belle élégance, sauf à la fin où la maladie ronge les boucles et les hampes, ainsi que celles que mon père lui a écrites, près d'une centaine.

Ces lettres sont des leçons de courage et d'optimisme. De la première à la dernière. Quand elle entre au sanatorium à l'automne 1942, Jeanne a un réflexe étonnant, elle s'intéresse à tout ce qui l'entoure comme si elle arrivait dans un lieu de villégiature. Ses premières lettres décrivent l'endroit, les longs corridors labyrinthiques et les salles d'activités, sa chambre et son décor minimaliste, ses compagnes de chambrée, ce qu'elle voit de sa fenêtre et les menus soubresauts du quotidien qui font l'événement au sanatorium. C'est vivant, alerte, empreint d'une vive curiosité. La maladie fait l'objet de la même attention. Ses deux poumons sont atteints, elle le sait et se demande si le bacille ne se répand pas ailleurs.

Je meurs de curiosité, écrit-elle dans sa lettre du 6 janvier 1943, au sujet d'une conversation qu'elle a surprise entre deux médecins à propos d'un nouveau traitement. Il s'agit de la streptomycine qui ne sera au point qu'en 1944, trop tard pour elle.

Ces lettres étaient conservées dans une boîte de carton que notre mère avait tapissée d'un joli papier d'emballage et qu'elle prenait soin de renouveler quand le papier commençait à perdre ses couleurs. La boîte était sur la plus haute tablette de l'étagère du salon et nous allions chacun notre tour, parfois mon père, parfois l'une d'entre nous, puiser au hasard une lettre dont nous faisions la lecture à voix haute pour le bénéfice de tout le monde, le véritable plaisir étant cependant de s'isoler quelque part et de se retrouver dans l'intimité de Jeanne.

Alexandra «pigeait» plus souvent qu'à son tour la lettre du 13 décembre 1942, car Jeanne avait un mot pour elle. *Petite Alexandra*, écrivait-elle, *tu seras surprise d'apprendre que je loge chez toi*. Alexandra avait dix ans quand Jeanne lui a écrit ces mots et elle s'en émeut encore bien qu'elle ait maintenant une vie aux antipodes de la nôtre. Les grands magasins ne l'ont pas complètement lobotomisée, ma sœur peut encore s'émouvoir d'autre chose que d'une literie bien assortie, et ce *Petite Alexandra* a toujours l'effet de la plonger dans un vaste sourire. «Je n'imaginais même pas qu'elle puisse se rappeler mon nom.»

Jeanne expliquait dans cette lettre que le sanatorium où elle logeait s'appelait le Queen Alexandra. *J'aurais cent fois préféré Alexandra Kollontaï mais bon, puisque je suis en pays orangiste et qu'il leur faut du sang bleu... Heureusement, il ne s'agit pas d'Alexandra Fedorovna, amie de Raspoutine et ennemie du peuple, paix à son âme malgré tout. Il s'agirait plutôt de l'épouse d'un certain Édouard, roi d'Angleterre, mais dites-moi, peut-être le savez-vous, cette Alexandra serait-elle la mère du petit prince amoureux qui a renoncé au trône il y a quelques années?* Et notre père d'entreprendre les recherches et de lui répondre aussitôt. Très

chère Jeanne, votre lettre nous a fait le plus grand plaisir... Il ne s'écoulait pas une semaine avant que la lettre ne parte.

Jeanne n'avait pas cette constance. J'ai étudié l'ensemble de la correspondance échangée pendant ces deux années et j'en ai déduit qu'elle écrivait pendant une accalmie, entre deux attaques, quand la maladie la laissait dans un état de *salvation*, comme elle disait, et qu'elle reprenait le combat, car elle n'a jamais cessé, *l'espoir au bout des mains, l'espoir au bout de l'espoir, il faut rester du côté ensoleillé*. Notre Jeanne s'amenuisait au fil des lettres, elle parvenait difficilement à rester du côté ensoleillé des cent livres, la fièvre se tenait rarement au-dessous des trente-neuf degrés, mais l'espoir se maintenait à bout de bras, à bout de volonté, notre Jeanne gardait le cap et, pendant ces périodes de répit elle écrivait à ses nombreux amis, lisait des ouvrages édifiants, suivait la lutte des camarades, ceux de la mère patrie tout particulièrement, les camarades de l'Armée rouge qui défendaient Stalingrad, notre Jeanne n'a jamais cessé d'être notre Jeanne.

«C'était une sainte.»

— Une héroïne.

Je sais.

Les années de correspondance ont été ponctuées de moments difficiles, non pas tant en raison de la progression de la maladie, Jeanne n'a abordé le sujet de la mort que dans sa dernière lettre et d'une façon détachée, comme si elle devait une ultime politesse à ses amis, non, les moments difficiles de cette période ne sont pas venus de la mort qui s'annonçait mais de l'impossibilité où se trouvait notre père de se rendre au chevet de son aimée. Le sanatorium Queen Alexandra était à London, dans le sud-ouest de l'Ontario, à six cents kilomètres de Rouyn, autant dire à des années-lumière, car il fallait deux cent trente dollars, ma mère avait fait le compte, pour le voyage, une somme que nous n'avions pas et que Vaara refusait obstinément de déboursier malgré tout ce qu'elle a pu argumenter dans l'arrière-boutique. Un entêtement que je ne m'explique pas, celui de Vaara,

j'entends, car je peux très bien imaginer ma petite mère courage entreprendre cent fois le trajet hérissé d'ivrognes pour quémander les dollars.

La scène d'adieu que nous avons immortalisée dans notre théâtre de chambre est donc fausse. Notre père n'était pas à ses côtés quand elle a rendu son dernier soupir. Jeanne est morte avec pour seule compagnie une infirmière anonyme. La scène est trop triste, nous n'avons jamais pu lui donner vie. Jeanne, minuscule et exsangue dans un lit qu'elle a presque déjà quitté, à peine les draps se gonflent-ils là où il y a son corps, à peine peut-on distinguer son visage sur la blancheur de l'oreiller, il n'y a de vie que dans le regard, fiévreux et avide, ses yeux de velours brisé suivent les mouvements de l'infirmière qui vient d'entrer dans la chambre. Et parce que la faiblesse l'a rendue aphone, elle griffonne un mot sur un papier à l'intention de l'infirmière. *Restez avec moi encore cinq minutes*, lui demande-t-elle. Le plus terrible à imaginer, et nous l'avons fait bien qu'aucune de nous n'ait osé en partager l'indicible douleur, le plus terrible est de penser que Jeanne, par abnégation, par compassion, s'est dépêchée à mourir dans les cinq minutes pour ne pas retenir l'infirmière plus longtemps.

Pour contourner cette idée impensable, nous avons imaginé des scènes où Jeanne s'élève au-dessus de son corps et rejoint le panthéon des âmes communistes qui ont sauvé le monde. Les scènes de lévitation étant irréalisables, nous n'avions d'autres ressources que de nous rassembler autour du corps de Jeanne, le mien, raidi par la mort dans notre lit à trois places pendant qu'une voix hors champ (Alexandra ou ma mère, car Clara joue le rôle de l'infirmière) décrit le trajet de l'âme de Jeanne dans son périple vers les grandes figures de l'Histoire. «Et Marx lui dit: "Bienvenue parmi nous, camarade Corbin." Et puis, voilà que Lénine se lève à son tour. Il a une rose rouge à la main et il porte une belle capote militaire. Il s'approche de Jeanne et il lui dit: "Camarade Corbin, nous saluons en toi

une grande héroïne du parti.” Et puis Jdanov et Liebknecht et Boukharine, ils viennent tous, chacun leur tour, une rose rouge à la main, et tous ensemble ils entonnent l’Internationale.» Les moments les plus touchants sont ceux où les camarades Kollontaï et Zetkin viennent lui rendre hommage. Mes sœurs ne peuvent empêcher un frémissement dans leur voix quand, dans le rôle de leurs marraines respectives, elles se penchent sur ma dépouille et m’invitent à partager leur immortalité.

La scène du cimetière est plus sobre. Elle nous a été décrite dans ses moindres détails par notre père qui y était, Vaara ayant finalement consenti l’argent nécessaire au voyage. J’ignore ce que notre mère a pu lui servir comme arguments. Elle a dû s’en mordre les dents, car c’est après les funérailles de Jeanne qu’a eu lieu la deuxième disparition, plus longue, plus inquiétante, plus angoissante que la première, l’absence de mon père étant cette fois-ci inexplicable, Jeanne ne pouvait le retenir tout un mois devant sa pierre tombale. Mais si elle a eu des inquiétudes à ce sujet, notre mère n’en a jamais rien laissé paraître, même pas quand il lui est revenu et qu’il lui a annoncé un autre changement de vie. Les disparitions de mon père sont des gouffres insondables.

— Je ne suis pas disparu. J’étais à Toronto.

— Et qu’est-ce que tu y faisais?

Ma question est inutile. Il n’y répondra pas. Je peux l’interroger sur les funérailles de Jeanne, sur les personnes qui y étaient, Tim Buck et les autres, j’aurai un compte rendu détaillé, le nom des figures légendaires du communisme canadien qui ont défilé devant le cercueil, les discours qu’ils ont prononcés au cimetière, le nombre de roses rouges qu’ils ont déposées sur la dalle, une humble pierre carrée posée à même le sol, sans autre identification qu’un numéro, ô tristesse sans nom! mais pour le reste, ce qu’il a fait après l’inhumation, un mois à errer dans les rues de Toronto, dans les bureaux du PC, à pleurer la perte de son aimée, à discuter avec les

grands du parti, nous ne le saurons jamais, les disparitions de mon père sont muettes dans leur abîme.

Il est revenu et la vie s'en est trouvée encore une fois bouleversée. Il ne lui suffisait plus de répandre la révolution dans un journal à cinq cents copies, il lui fallait aller annoncer la nouvelle des temps nouveaux là où se trouvait le germe de la révolution, chez les prolétaires de tous les villages écrasés de pauvreté qui se trouvaient le long des routes de colonisation, le pays étant alors à peine défriché et sous le règne d'une pauvreté extrême. Notre père s'était mis en tête d'entreprendre une vie de révolutionnaire itinérant et il lui fallait une auto. Notre mère a traversé encore une fois la double haie d'ivrognes et Vaara a allongé les dollars.

Je suis née dans une maison aux sentiments mêlés. On portait encore le deuil de Jeanne mais on était à la joie du retour de mon père et la vie s'annonçait bien étrange maintenant qu'il fallait tout espérer de la route.

Quand on lui a apporté l'enfant dans ses langes, mon père m'a levée au bout de ses bras et a dit: «Voici celle qui changera le monde.» C'est ce que prétend la légende familiale. Ma mère a du mal à loger cette image dans son iconographie personnelle.

«Comme Jésus sur la montagne, comme Lénine debout sur son mausolée, ni l'un ni l'autre ne seraient contents s'ils l'apprenaient.»

Et mes sœurs de s'esclaffer chaque fois que l'image venait se mirer dans nos amusettes d'enfant, «Voici celle qui va changer le monde», et de fredonner, «Il est né le divin enfant, chantons tous son avènement». Elles n'étaient pas jalouses, mes sœurs, ni persifleuses, elles étaient soulagées, je crois, des espoirs que notre père avaient mis en moi, détournant ainsi son attention et les laissant à leurs frivolités, tandis que moi, j'ai été mise à la dure école de la pensée communiste dès que j'ai été en âge de savoir lire.

Je suis donc née avec une mission et j'ai grandi avec le sentiment de porter en moi une âme plus grande que la mienne. Toute ma vie, j'ai senti cette présence qui m'habitait et qui réclamait que j'aille au-devant de

l'impossible. Un désir absolu, une quête d'infini qui m'a tenue en errance sur les routes, qui m'a jetée dans les bras de ces jeunes hommes au pas nonchalant et de royale chevelure qui ne voulaient pas de moi, qui m'a fait croire que l'amour était pour moi, l'amour sacré, celui qui ouvre les portes d'une douleur jubilatoire dont j'ai fait mon miel. Vaara n'en pouvait plus de me voir pleurer. «Tu n'auras plus de larmes à pleurer, Petite, à force de te briser le cœur.» Il me semble avoir vécu toute ma vie tendue comme un arc vers un désir dont je ne connaissais ni le nom ni le visage.

Mes sœurs ont échappé à cette exigence intérieure. Probablement parce qu'elles étaient deux et qu'elles avaient le même âge. Elles se sont faufilees entre l'amour sacré et la vie rêvée des kolkhozes pour se fabriquer de charmantes histoires où les femmes étaient belles et les hommes séduisants et faisaient des poupons roses dans des maisons qui ressemblaient à la datcha de Staline. Elles mélangeaient tout. De nos saynètes, elles n'ont retenu qu'un romantisme douillet qu'elles se sont mises à rechercher très tôt dans des amourettes avec les garçons du voisinage, des Ukrainiens pour la plupart, le quartier en était plein, élevés comme nous dans la religion catholique et la foi communiste, et qui se sont vu refuser notre porte après une première rencontre avec notre père.

— Des jeunes renégats, des Vaara en puissance.

L'époque était difficile pour mon père. Ils étaient de moins en moins nombreux, les camarades qui venaient s'entretenir des temps nouveaux à notre table de cuisine.

L'après-guerre est devenu prospère dans notre petite ville. On avait besoin de bras vigoureux et de poumons frais dans nos mines et on est allé les chercher en Europe, dans les camps de réfugiés, là où croupissaient les rescapés de la guerre. Ils nous sont arrivés à pleins wagons avec femmes, enfants, contrats de travail et la ferme intention d'enterrer l'horreur au fond d'une mine. Des Polonais, des Slovaques, des Russes, des Hongrois, mais ceux-là ne pouvaient pas être les amis de mon père. Ils respiraient la peur.

Ils avaient connu Hitler et Staline et craignaient jusqu'à l'ombre d'une idée politique.

Les nouveaux arrivants ont contaminé les anciens et il n'est resté que quelques rares camarades.

Mon père n'en a pas moins poursuivi son combat. Unique survivant ou presque d'une ville qui avait été rouge, il partait le matin avec ses piles de journaux et il allait là où la prospérité ne s'était pas rendue, dans tous ces villages égarés le long de la route qui n'avaient pas encore entendu la nouvelle des temps nouveaux.

«Il s'étiolait, il était en train de perdre son âme sur ces routes.»

Il s'aigrissait, en fait, il devenait de plus en plus amer. Ma mère préfère parler de l'usure de l'âme, mais il est clair que la désillusion commençait à faire son œuvre. La pauvreté sur les routes n'était pas ce qu'il croyait. On était pauvres, affreusement pauvres, mais on espérait la prospérité, pas un grand bougre échevelé debout sur une boîte à savon, le poing levé, et qui vous défile un tas de phrases compliquées. Ses piles de journaux revenaient bien souvent intactes, personne n'en voulait. Ces tournées étaient épuisantes, harassantes, désespérantes. Et puis, il y avait les regards quand il revenait en ville, un sourcil légèrement relevé, un sourire à peine dissimulé, qui lui confirmaient qu'il était devenu une curiosité obsolète, un gentil hurluberlu maintenant qu'on n'avait plus rien à craindre du communisme. Et les anciens camarades qui s'étaient dévoyés et qu'il rencontrait à la porte d'un petit commerce dont ils étaient propriétaires ou parmi les palabreurs du chic Café Albert. Il était pratiquement seul à tenir les rênes d'un rêve qui ne voulait pas lever.

«Jeanne lui manquait.»

Ont commencé alors les récits de l'époque héroïque, amorcés par notre mère un soir que notre père était revenu particulièrement déprimé d'une de ses malheureuses tournées, et la vie a tourné de bord.

Mes souvenirs sont incertains, j'avais trois ou quatre ans, ma sœur Alexandra par contre se souvient très bien de ce souper morose où nous mangions tous en silence. La journée avait été mauvaise. Il était allé dans l'un de ces villages rongés de solitude qui longent la voie ferrée et on l'avait abreuvé d'insultes et d'œufs pourris. Il était revenu avec une ecchymose sous l'œil, une pierre s'étant glissée parmi les immondices qu'on lui avait jetées à la figure, et notre mère s'était aussitôt affairée autour de lui pour le panser, le consoler, le dorloter. Mais se trouvaient alors au salon les jeunes soupirants de mes sœurs, deux garçons à peine nubiles, à peine boutonneux, rougissant au moindre regard, et pour leur grand malheur en cette sombre fin de journée, fils d'anciens camarades.

Toutes les frustrations, humiliations, déceptions amassées le long de la route se sont levées d'un bond et ont surgi telle une harde de hyènes dans une phrase courte et fielleuse. «Dehors, la graine de renégats!» Personne n'a reconnu la voix qui avait lancé cette phrase au bout du salon. «Une voix hargneuse, pleine de mépris, chaque mot sonnait comme une condamnation de l'enfer», se souvient Alexandra.

Les garçons se sont vite éclipsés et nous nous sommes retrouvés entre nous avec cette boule de venin qui leur était destinée et qui empoisonnait tout l'appartement.

«Ça ne pouvait pas continuer comme ça.»

Et c'est elle, notre mère, valeureuse et ardente combattante des petits pas, qui nous a sortis de cette glu épaisse.

Nous avons mangé dans le silence et à la fin du repas, quand est venu le temps du dessert que nous honorions habituellement d'une conversation animée et que la table est restée coite, notre mère y est allée d'une question anodine, absolument hors contexte, mais qui a eu l'effet désiré puisque notre père a relevé la tête, nous a regardées l'une après l'autre, et d'une voix qui était encore empreinte d'amertume mais s'en défaisait au fur et à mesure que les mots l'emportaient dans ses souvenirs, il a répondu que

Jeanne, effectivement, était venue à Rouyn avant la grève des bûcherons, qu'elle y avait récolté plus d'argent pour le *Worker* que n'avait donné toute la ville d'Ottawa, on était alors au début de l'aventure pionnière, la ville n'était qu'une bourgade, une trouée en forêt, et pourtant, l'espoir y était, les camarades se multipliaient, la révolution était aux portes de la ville. Nous avons eu ce soir-là notre premier récit de l'époque héroïque

«Jeanne lui a redonné son âme.»

Nous avions déjà le discours de Jeanne. Notre prière du soir, notre berceuse, l'enchantement de nos soirées quand l'une d'entre nous ou mon père entonnait doucement une phrase du discours, aussitôt suivie par une autre qui enchaînait sur le même ton, et une autre encore, les phrases se promenaient librement du salon à la cuisine et de la cuisine au salon, parfois à deux voix, parfois à trois voix, jusqu'à la toute fin du discours qui se faisait à l'unisson et nous trouvait réunis dans la même pièce, la phrase finale réclamant un ton déclamatoire.

J'étais encore trop petite pour connaître l'intégralité du discours, mais je me souviens de ma joie mêlée d'inquiétude lorsque j'avancais une phrase incomplète ou dans le désordre. Mon jeune âge me donnait encore droit cependant à la berceuse, les longues mains de mon père autour de ma chemise de nuit, le chantonement de sa voix à mon oreille et les mots de Jeanne qui m'emportaient dans la nuit.

Nous avions donc le très célèbre discours et, à partir d'une seule question de notre mère à la fin d'un repas lugubre, nous avons eu aussi les récits de l'époque héroïque. Le génie de cette femme m'est un étonnement sans fin. Car je ne doute pas un seul instant qu'elle ait su qu'avec cette question elle ferait surgir un flot incompressible d'images qui viendraient panser les blessures de son mari. Jeanne sur les routes, Jeanne au Temple ukrainien du travail, la grève des bûcherons, la grève des Fros, Turnbull et l'abominable Jones. Des images qui lui rappelaient l'époque où il avait rencontré l'espoir.

Les récits de l'époque héroïque ont donc commencé ce soir-là et n'ont jamais cessé.

Il est encore arrivé que notre père nous revienne abîmé d'une tournée, mais l'âme restait intacte. Les récits glorieux soigneusement entretenus à la maison l'accompagnaient tout au long de la route et le protégeaient contre l'amertume et la désillusion.

«Jeanne veillait sur son âme.»

Je ne sais pas quand exactement a commencé notre théâtre de chambre. Mon premier souvenir est flou. Un après-midi pluvieux, la pluie n'avait pas cessé de la journée et tambourinait à la fenêtre de notre chambre. Probablement la fin août. Les grandes vacances d'été tirent à leur fin et nous nous ennuyons, mes sœurs et moi. Nous avons épuisé tous nos jeux et pour tuer le temps d'une façon agréable, l'une de mes sœurs, Clara, je crois, entame la première phrase du discours de Jeanne. Alexandra lui répond, Clara poursuit, et de l'une à l'autre vient le moment où je sens que je dois glisser ma contribution, maladroitement il va sans dire, car ma connaissance du discours ne s'est pas améliorée, et c'est alors que, dans l'ennui de cette fin d'après-midi pluvieuse, mes sœurs décident de m'apprendre le mot à mot du discours de Jeanne et m'installent dans le grand lit, sous la photo de Lénine.

Nous y avons pris plaisir. Autant mes sœurs qui ont multiplié les mises en scène que ma petite personne, prise au piège de la renommée de la grande Jeanne Corbin, et nous avons poursuivi notre théâtre dans l'intimité de notre chambre jusqu'à ce qu'un hasard de la vie domestique, la lessive à distribuer ou le dessous de lit à balayer, nous amène une spectatrice, notre mère, qui s'est installée au centre de notre auditoire et n'a pas quitté sa chaise.

Il y a eu de grands moments. Le plus mémorable et le plus troublant est celui où notre père a fait irruption dans la chambre pendant notre grand classique, le discours de Jeanne au Temple ukrainien du travail. C'est la

plus belle pièce de notre répertoire, celle que nous avons jouée le plus souvent. Les scènes s'enchaînaient d'elles-mêmes et chacune de nous y trouvait son instant de grâce. Moi, c'était le choc amoureux, le cœur qui s'effondre. Ma mère, c'étaient les deux paysans français qui l'attendaient dans leur lointaine Alberta et qu'elle saluait d'un mouvement de tête avec chaque fois le même recueillement attendri.

Notre père est arrivé au moment où je dis, *Contre les serviteurs de l'impérialisme, il faut opposer une ligne de piquetage forte comme le roc*. Il a reconnu sans peine la phrase qui précède la partie du discours où Jeanne entreprend de convaincre les bûcherons de se rendre nombreux à la ligne de piquetage. Alexandra était alors dans le placard, à changer de déguisement, et quand elle en est sortie avec le vieux paletot de notre père, il a souri, le jeu lui est apparu très clairement, il savait ce que nous faisions et il s'est glissé dans notre théâtre comme si nous l'attendions depuis le début.

Ce jour-là, au lieu d'une Alexandra empêtrée dans un manteau trop grand, nous avons eu un bel homme élégant jouant son propre rôle et j'ai vécu le choc de me sentir follement amoureuse de mon père lorsque je l'ai vu marchant lentement à ma rencontre, souriant comme un bienheureux et, contrairement à nos attentes, il m'a tendu la main pour m'aider à descendre du lit.

— Je ne me suis pas effondré.

Je suis toujours sur les routes. Je n'ai pas quitté l'asphalte depuis que mon père m'a prise avec lui dans ses randonnées. Je ne suis pas la journaliste militante qu'il a été cependant. Les temps ne sont plus ce qu'ils étaient. On ne peut plus offrir en quelques phrases ce que les gens ne désirent plus de toute façon. Le paradis sur terre ne se gagne pas dans le juste combat des classes opprimées mais dans une maison bien garnie. Mes sœurs l'ont compris il y a longtemps.

Je ne suis toutefois jamais parvenue à me faire une vie dans le bonheur domestique. J'ai eu des enfants et même un mari, j'ai fait ce qu'il fallait, j'ai dorloté, mignoté mes enfants et j'ai aimé, adoré celui qui pendant un temps a été mon mari. J'ai surtout eu des amants qui m'ont gardée sur le fil d'une arête vive. C'est la route qui me les a donnés.

Cette vie est la mienne, je n'en ai pas d'autre, elle a été vécue au plus vif d'un sentiment qui n'est connu que de moi seule et, comme dit Vaara, ce qui compte dans une vie, c'est le sentiment qu'on y met.

J'avais tout juste treize ans quand mon père m'a emmenée avec lui sur les routes. J'ai gardé le goût du mouvement, ce besoin d'être partout et nulle part à la fois et le plaisir d'aller de découverte en découverte. Depuis le temps, je connais la région comme le fond de ma poche, mais il y a toujours quelque chose pour me surprendre. Une maison qui n'y était pas à mon dernier passage et qui me salue dans toute sa fraîche coquetterie, un lac qui prend des allures fantasmagoriques dans la brume du matin, un orignal, un ours ou quelque autre bête des bois qui vient se perdre dans mes phares la nuit, il y a toujours quelque chose qui me tient en éveil, une nouveauté, un détail qui m'avait échappé et qui me rattrape au détour d'une ville ou d'un village.

On pourrait croire que je tourne en rond, que je m'use les sens, alors que j'ai devant moi les fragments multipliés d'une histoire qui ne demande qu'à être décodée, racontée sans fin, tiens, une galerie neuve à cette maison que je croyais abandonnée, de nouveaux propriétaires, je suppose, qui ont de jeunes enfants puisqu'il y a un tricycle et un carré de sable, des gens pauvres qui ont le sens du beau et de l'espace, le rouge veiné de la galerie se retrouvant dans les immortelles des plates-bandes et, plus loin, dans le clin d'œil du même rouge d'une clôture conduisant à une construction qui ressemble à un champignon et qui pourrait être un caveau à légumes, des gens qui ont une vie simple et laborieuse et qui ont décidé d'y trouver leur bonheur.

C'est le métier qui fait ça, je crois. Des histoires, des histoires, j'en raconte de toutes les sortes et sur tous les tons. On m'en demande pour des revues médicales, pour des magazines féminins, pour des tas de publications spécialisées et aussi pour la grande presse, quand il y a une catastrophe dans le coin ou des élections et qu'ils n'ont pas de journaliste sur place. Je suis à moi seule une agence de presse ambulante avec ordinateur, cellulaire et mes dossiers qui me suivent partout, empilés sur le siège arrière et dans le coffre de l'auto, tout le nécessaire à quelques nuitées si je dois dormir à l'hôtel.

Il m'est arrivé il y a quelque temps de recevoir une commande d'un journal communiste. Une grève qui pourrissait depuis plus d'un an dans une usine de pâte à papier et qu'on me demandait de couvrir. L'expérience a été éprouvante. Je n'ai pas réussi à écrire le texte qu'ils voulaient. Mon contact, Sébastien qu'il s'appelait, un homme jeune d'après la voix au téléphone et dont je n'ai pas connu les fonctions précises au journal, n'a jamais été satisfait de ce que je lui envoyais. «Plus de muscle, plus de nerf, qu'il disait, cette grève-là ne se gagnera pas avec des à-peu-près.» Je me suis rendu compte hélas! que toutes ces années à écrire pour la presse bourgeoise m'ont habituée à travailler en sous-texte. C'est là qu'on peut détecter mes

haines et détestations diverses et c'est là que s'est trouvée ma sympathie pour les grévistes de l'usine de pâte à papier.

Mais Sébastien le sermonneur s'en foutait du sous-texte. Il voulait des accusations bien sonnées, des hauts cris scandalisés, des charges bétonnées, et j'ai été vraiment malheureuse de ne pas être capable de lui fournir le texte qu'il me demandait.

Je m'en suis ouverte à Vaara qui m'a conseillé de laisser tomber. «Pour ce qu'ils t'offrent, de toute façon.» C'est ce que j'ai fait. Je n'en suis pas quitte avec ma conscience cependant. Je m'en veux de ne pas avoir su profiter de l'occasion qui m'a été offerte de dire enfin ce que je pense, ouvertement et sans détours.

— Le sous-texte, ça ne vaut rien.

Mon père. Sa voix d'or et de velours. Ma conscience.

Il ne m'a jamais quittée.

Comment oublier qu'il est là, toujours, derrière moi, autour de moi, sur le siège arrière, à l'avant, partout, au plus profond de moi?

— Et qu'aurais-tu fait à ma place?

— J'aurais écrit le texte que me dictaient mes convictions. On ne se trompe jamais quand on écoute sa conscience.

Évidemment.

Il aurait écrit sans hésitation le texte bétonné qu'on lui demandait. Rien de plus facile. Tous ses journaux étaient écrits à la hussarde, avec ce ton combatif et conquérant qui aurait fait roucouler de plaisir le jeune Sébastien au téléphone. Je roucoulais moi-même quand il me donnait à lire ses textes, tout frais sortis de sa Remington, et qu'il me demandait mon opinion. Je n'aurais pas pu lui faire changer un iota, j'en suis certaine, tellement il était sûr de son fait. Chaque phrase, chaque mot sonnait comme un olifant sur un champ de bataille. Je lisais son texte à voix haute et lui, crayon en main, attendait que je m'essouffle ou que je bute sur une phrase pour venir placer une virgule ou un point. Il n'y avait que la ponctuation qui l'inquiétait.

Je suis devenue son assistante, sa compagne de route, sa deuxième âme.

Et c'est là que je l'ai perdu, sur la route, près de la rivière Bartouille, là où elle décrit une boucle paresseuse dans le sable d'un esker et qu'on a aménagé récemment en aire de repos pour les voyageurs.

— N'y retourne pas, je t'en prie.

L'endroit n'a pas vraiment changé. On y a dégagé une éclaircie, mais les bouleaux au pied desquels nous avons pique-niqué y sont encore. La rivière charriait des amas de glace dans un sillon d'eau qui la creusait en son centre, nous étions au printemps, le soleil déclinait en rougeoiement éclatant derrière l'horizon crénelé des épinettes, cette fin de journée qui avait été sombre et mouilleuse annonçait un lendemain radieux.

— Je t'en prie...

La troisième disparition, la dernière, l'éclipse totale car il n'en est jamais revenu, a eu lieu en cette fin de journée de printemps. Il a marché dans le sable le long de la rive et je ne l'ai pas revu. Je n'ai jamais pu m'habituer à cette absence. Je me dis parfois que je vais le voir surgir de la forêt, dans une de mes histoires, au bout de la route, comme un orignal, un vagabond ou, mieux, c'est ce que j'aime le plus à imaginer, comme un ermite des bois qui, après de longues années de vie solitaire, décide de revenir au monde et me fait signe d'arrêter. Je le fais toujours. Quand je vois un homme d'apparence misérable sur le bord de la route, je freine aussitôt, peu importe si l'homme m'a fait signe, je freine et je l'invite à monter. Mais l'homme n'est pas assez vieux, pas assez guenillou pour avoir vécu avec les loups pendant quarante ans.

Mon père est disparu le 19 avril 1961. Il a disparu comme je l'ai expliqué à ma mère, à Vaara, à mes sœurs, aux policiers, à tous ceux qui m'ont interrogée. Nous avons pique-niqué sous les bouleaux, la soirée s'annonçait belle et il a voulu marcher le long de la rive pendant que je ramassais les restes de nos sandwiches et je ne l'ai pas revu.

Ils ont organisé une battue dans la forêt environnante, ils ont dragué la rivière, on ne l'a retrouvé ni mort ni vivant et il a été déclaré disparu.

Disparu. C'est le mot que nous avons retenu. Notre père n'est pas mort, il ne s'est pas noyé dans la rivière Bartouille, il ne s'est pas suicidé, non, notre père n'est pas mort, il a disparu. Nous n'avons jamais cessé de le croire vivant et si nous avons été longtemps à attendre son retour, nous n'avons jamais eu à souffrir les affres du deuil. Notre mère y a veillé. Elle a repoussé les voiles noirs, les torrents de larmes, la chape de douleurs et elle a attendu qu'il lui revienne.

«Il est heureux quelque part.»

Il y a des espaces intersidéraux où notre mère dépose ses misères et notre père s'y trouve, heureux très certainement, car le bonheur veille là où elle lui a donné refuge.

J'ai eu moi aussi un mari qui est disparu sans jamais donner signe de vie, mais je ne lui ai procuré aucune autre existence d'où j'aurais pu espérer le voir surgir. Mes amours sont dévastatrices, elles n'ont aucun égard pour ma personne et m'ont laissée chaque fois dans un dénuement total. C'est Vaara qui vient ensuite me chercher au fond de ma misère.

Le mari avait des yeux d'un bleu profond et des mains qui cognaient dur. Il était felquiste, du moins le prétendait-il, et je l'ai cru. J'avais un tel désir d'être emportée par la grande déferlante. L'amour qui rime avec toujours. Je suivais comme une bête assoiffée les garçons à cheveux longs qui défilaient dans nos rues et qui couchaient et ne couchaient pas avec moi selon qu'ils avaient mieux ou pas à mettre dans leur lit. La ville était sens dessus dessous dans les années soixante-dix. Le sexe était à gauche, la gauche se buvait à grosses bières, la révolution nous attendait dans n'importe quel bar, et après que la révolution a failli se faire à Montréal, après Octobre rouge, quelques transfuges de la gauche montréalaise se sont glissés parmi mes beaux cow-boys pour se faire oublier et c'est là que s'est trouvé un grand

blond aux yeux bleus qui m'a fait râler de tous les plaisirs et de toutes les douleurs.

Nous avons été ensemble le temps de faire deux filles et il s'est perdu quelque part un soir en allant chercher des cigarettes. Je ne l'ai jamais revu. «Au pire, il est en prison, m'a dit Vaara, au mieux, on l'a liquidé. Ton ouistiti est un bandit, ma Petite, pas un idéaliste, encore moins un révolutionnaire.» Il n'a aimé aucun de mes hommes.

L'épouse de felquiste a perdu quelques illusions, ses kilos en trop et s'est mise en quête d'un homme qui la replongerait dans le vertige de la chute amoureuse.

Je les aime grands, montés sur de longues jambes, un rien de froideur dans le regard, et s'ils ne peuvent plus avoir les cheveux aux épaules, j'aime qu'ils laissent flotter autour d'eux je ne sais quoi de désinvolte qu'ils ramènent d'un geste auguste. J'ai aimé un grand échalas qui se promenait avec deux airs de radio et qui a fait carrière ensuite dans la chanson gaillarde, j'ai aimé un type tellement perdu dans ses pensées que je devais continuellement lui rappeler mon nom, j'ai aimé un homme qui ne distinguait pas le nord du sud et tournait en rond, un autre qui m'a offert son chien, un chihuahua qui tenait dans la coupole de ses mains, j'ai aimé un homme qui ne faisait même pas cinq pieds et demi tellement j'ai aimé l'amour, l'odeur de ses draps, son souffle chaud sur ma nuque, ses matins blêmes, tout cela qui m'a tant fait pleurer et qui désespère Vaara.

L'amour, toujours l'amour, me voici au seuil de la vieillesse et je le cherche toujours. «Tu ne cherches pas là où il se trouve.» Vaara voudrait bien me voir tomber dans les bras de ce petit notaire qui me fait une cour discrète depuis des années et que je feins d'ignorer. Notarius que je l'ai appelé. Notarius a des cheveux follets en couronne, des yeux de basset, des mains qui ne s'émeuvent pas, toujours au repos, et il n'a pas les six pieds réglementaires. Il s'appelle Jean-Louis. Rien pour un direct au cœur, vraiment.

«Les eaux calmes cachent un fond troublant.» Vaara n'abandonne pas. Depuis le bel Andrew que j'ai pleuré à dix-sept ans, je n'ai pas cessé de lui déballer mes amours et lui, toujours aussi allergique à mes histoires impossibles, n'a cessé de m'offrir des bonheurs plus accessibles. «L'amour est plus près qu'on ne le croit.» Je me dis parfois qu'il faudra un jour que j'aille voir du côté du petit notaire.

Je n'ai pleuré aucun homme comme mon père cependant. J'ai pleuré toute la nuit dans l'auto, j'ai pleuré tout le long du chemin qu'il m'a fallu marcher pour rencontrer un village, j'ai pleuré tout le chemin de retour dans l'auto des policiers, je pleurais encore quand Vaara est arrivé à la rivière Bartouille.

Le ciel pleurait avec moi. Une pluie torrentielle s'est mise à tomber malgré le magnifique coucher de soleil que nous avons eu, une pluie lourde et grise qui m'a forcée à me réfugier dans l'auto et n'a pas cessé de la nuit, une pluie fine et douce au petit matin, la pluie a lavé les traces de pas qui auraient pu conduire à mon père.

J'ai raconté à Vaara ce que j'avais raconté aux policiers. Le pique-nique, la lumière du soleil couchant à l'horizon, il a marché le long de la rive et je ne l'ai pas revu. Vaara m'a laissée pleurer mon histoire et quand je n'ai plus eu de larmes, il m'a demandé: «Comment ça s'est passé chez les bûcherons?»

Vaara a toujours cru au suicide même s'il n'en a jamais dit mot, par respect pour notre mère. Et moi, je n'ai compris l'ampleur de la désillusion de mon père qu'en répondant aux questions de Vaara.

La rencontre avait été désastreuse. Les bûcherons n'étaient pas ceux que nous espérions. Le campement non plus. C'était un immense complexe avec des bâtiments en demi-lune pour les dortoirs, la cafétéria, l'administration, les ateliers de mécanique et, tout au bout d'une longue cour de ciment, le moulin à scie et le séchoir à bois. J'ai un souvenir encore très vif de notre arrivée au centre de la cour de ciment et de notre

déconvenue. Cet endroit n'était pas le lieu où le prolétariat croupissait de misère sous la botte du capital. Il suffisait de les voir, les bûcherons. Des rois. Des rois nonchalants qui digéraient tranquillement leur souper et qui nous ont vus arriver au centre de leur cour au moment où ils avaient envie d'être amusés.

Les bûcherons des années soixante étaient les rois de la forêt et mon père les a abordés comme de misérables paumés.

Il est fini le temps où les ouvriers doivent se saigner à blanc pour garnir la table des riches, proclamait mon père de la légère hauteur que lui faisait sa boîte de *preacher* au centre de la cour. *Des temps nouveaux sont à nos portes*, et les bûcherons applaudissaient en riant.

«La fille, criaient-ils, fais danser la fille.»

Je me suis rendu compte que, pendant tout ce temps, les regards étaient sur moi. Moi, avec mon chandail informe et mes bottes de caoutchouc, une pile de journaux dans les bras (*L'Étincelle? L'Étoile? L'Aurore?*), moi la fille sans grâce à qui on demandait de se trémousser sur une estrade de fortune comme une *gogo girl* des hôtels de Vaara.

Et j'ai souri. Tout bête probablement. Mon sourire de communiant, je n'en ai jamais eu d'autres, et ils ont compris aussitôt que je n'étais pas une danseuse à gogo.

Mon père n'a pas eu la même compréhension des choses et, d'un mouvement théâtral, il m'a présentée à la foule qui me réclamait. «Ma fille, ma compagne, ma vie.» Je ne sais pas ce qui s'est passé dans sa tête.

Et dans la foule s'est élevée une clameur outragée, une colère qui s'est chargée de regards mauvais et de poings levés dans notre direction.

«Vieux schnock! Tu viens nous vendre ta propre fille! Saloperie!»

J'ai eu le seul réflexe qui s'imposait. J'ai tiré mon père par le bras et je l'ai entraîné en vitesse vers l'auto. Nous avons fui comme des criminels.

La rivière Bartouille est située à une dizaine de kilomètres au sud du complexe forestier. Nous avons roulé en silence. Nous n'en étions pas à

notre première humiliation, nous avons essuyé bien des affronts sur la route, mais la pensée militante avait toujours réussi à nous réconforter et j'ai cru qu'une conversation dans la lumière du soleil couchant nous ferait oublier cette dernière avanie. C'est moi qui ai proposé le pique-nique.

— Pardonne-moi.

«Tu ne pouvais pas savoir.» Vaara a essayé sur tous les tons de me ramener à de meilleurs sentiments, mais rien n'y fait, la culpabilité me ronge toujours. La culpabilité de ne pas avoir su le retenir, de ne pas avoir dit ce qu'il attendait, de ne pas avoir été celle qu'il fallait. J'aurais dû le rappeler quand je l'ai vu s'éloigner sur la rive, j'aurais dû le rejoindre quand j'ai senti son absence, j'aurais dû klaxonner, crier, n'importe quoi pour le ramener à la réalité. «Tu ne pouvais pas savoir ce qu'il avait en tête.»

Vaara a été d'un secours précieux pendant toutes ces années. Son capharnaüm m'a accueillie à bras ouverts chaque fois que le courage m'a fait défaut. J'y ai souvent croisé ma mère qui venait elle aussi se réfugier dans la grande enveloppe protectrice de Vaara. Rien n'était facile, mais elle n'a pas renoncé au bonheur malgré l'absence de mon père. L'appartement de l'avenue Dallaire a attendu son retour, ses vêtements régulièrement lavés et repassés, ses journaux et ses papiers bien rangés dans les placards, elle a entretenu l'espoir d'attentions ménagères et de bonnes odeurs de cuisine, koukouroukoukou, comme il est doux le bonheur.

Vaara a peu à peu réintégré sa place à notre table. Il lui a fallu du temps avant de se décider à passer notre porte, non par crainte d'un éventuel retour de mon père, il n'y a jamais cru, mais par respect pour ma mère, qui n'a cessé d'y croire. Je pourrais presque dire qu'ils ont vieilli ensemble, autour de notre table de cuisine, deux vieux amis prenant soin l'un de l'autre. Vaara est devenu cette espèce de grand dinosaure blanchi et ma mère a fini par se racornir en une petite chose fossilisée. La maladie a fait son œuvre. Une forme rare de parkinson l'a transformée en une statue de

chair. Il ne lui est plus resté un seul muscle du visage qui pouvait témoigner de la femme qu'elle avait été. Tout était figé, sclérosé, bétonné. Mais au milieu de l'emplâtre de rides profondes et épaisses, le regard vibrait comme aux beaux jours. «Tu as gardé tes yeux de jeunette», lui disait Vaara. C'est lui qui s'est occupé de tout quand il a fallu lui trouver une maison de soins.

En quittant l'appartement, elle n'a eu de soucis que pour les placards qui étaient encore pleins des affaires de mon père.

«Tu vas t'occuper des papiers et des journaux de ton père? Il faut qu'il les retrouve quand il va revenir.»

L'espoir, toujours. Elle n'a jamais cessé de l'attendre. Elle l'a attendu jusque dans la mort. Elle a acheté un lot pour elle et lui au cimetière et quand cette terrible maladie l'a finalement emportée, c'est Vaara qui m'a demandé: «Promets-moi que tu m'enterreras au côté de ta mère quand viendra mon tour.» Vaara veillera encore sur elle là où elle continuera à chercher son amour de toujours.

Mon père s'est-il noyé dans la rivière Bartouille? S'est-il suicidé? Ou a-t-il simplement disparu dans les terres d'espoir de ma mère? Je n'ai pas cherché de réponses à ces questions. J'ai bien plus douloureux à penser.

Nous avons pique-niqué sous les bouleaux et puis il a marché le long de la rive et je ne l'ai pas revu. C'est ce que j'ai dit à ma mère, à Vaara, à mes sœurs, à tous ceux qui ont voulu savoir. J'ai parlé aussi du silence dans l'auto, mais je n'ai pas parlé de notre pique-nique, silencieux, lugubre dans le soleil couchant, ni de ce qui s'est passé entre nous. Il était à côté de moi sur une grosse pierre ronde qui nous servait de siège et il n'avait pas bougé d'un cil depuis que je lui avais mis un sandwich entre les mains. Absolument immobile, une absence totale, un prolongement minéral de la pierre sur laquelle nous étions assis. J'étais inquiète, je ne l'avais jamais vu dans cet état et j'ai eu un geste vers lui, je voulais secouer ses pensées, amorcer une conversation, j'étais convaincue que c'était notre désastre chez

les bûcherons qui l'avait mis dans cet état et je voulais vider la question dans une bonne conversation militante.

Avant même que mon geste ne l'atteigne, il s'est tourné vers moi et, dans son regard, j'ai vu qu'il était complètement perdu.

— Jeanne...

J'ai frémi de tout mon être tellement l'étrangeté de sa voix m'a déstabilisée.

— Papa...

— Jeanne, j'ai besoin de toi.

Il s'est penché vers moi, j'ai senti son bras se glisser dans mon dos et, dans ce début d'étreinte, j'ai commencé à comprendre la nature du malentendu qui s'installait entre nous.

— Papa... comprends-moi... je ne suis pas la grande Jeanne.

Il a eu un mouvement de recul.

— Je suis ta petite Jeanne.

Nos regards se sont fondus l'un dans l'autre, soudés dans la même horreur, et nous nous sommes l'un et l'autre rejetés d'un même mouvement de répulsion.

Il s'est laissé glisser de la roche et il a marché le long de la rive. Avant qu'il ne disparaisse tout à fait dans les derniers feux du soleil, il s'est retourné et il a tenté de me faire un signe de la main.

— Pardonne-moi.

J'ai découvert le sourire de Jeanne il y a quelques années. L'ourlé délicat des lèvres, son regard de velours, son visage de madone. Une historienne, spécialisée dans les mouvements ouvriers et l'histoire des femmes, s'est intéressée au cas de Jeanne et en a fait un livre que j'ai découvert tout à fait par hasard. Le livre s'intitule *Scènes de la vie en rouge* avec en sous-titre *L'époque de Jeanne Corbin*. Sur la couverture, une photo à gros grain, Jeanne me souriait de ce sourire que j'ai reconnu aussitôt sans l'avoir jamais vu.

Je l'ai lu comme une perdue du désert, comme si j'attendais cette eau depuis ma naissance, comme si j'allais trouver dans ce livre la clé du mystère de Jeanne. Je l'ai lu et relu en me demandant ce qui avait pu mettre l'auteure sur la piste d'une modeste militante communiste morte à trente-huit ans d'une maladie qui en a emporté bien d'autres. Le communisme canadien a été marqué par des figures féminines bien plus importantes. Je pense à Annie Buller, à Beckie Buhay, à Florence Custance. Qu'avait donc Jeanne Corbin pour qu'une historienne universitaire s'attache à ses pas, pour qu'on en devienne amoureux dès qu'on était mis en sa présence, pour qu'un homme entraîne sa famille dans sa déroute?

Nulle part dans le livre, je n'ai trouvé de réponse à ma question. Andrée Lévesque, c'est le nom de l'historienne, a suivi Jeanne à la trace, elle s'est rendue à Cellettes, elle a fouillé les archives communales, elle a visité les lieux où les deux paysans français ont vécu avant d'émigrer au Canada, elle est allée à Tofield, elle a marché la terre sur laquelle ont peiné les deux paysans, elle a consulté le registre des présences de l'école qu'a fréquentée l'élève Corbin, elle a cherché partout où Jeanne a pu laisser des traces, à Edmonton, à Timmins, à Rouyn, dans les journaux, dans les archives du

Parti communiste canadien, de l'Internationale communiste, de la Gendarmerie royale du Canada, elle a même réussi à obtenir copie du dossier Jeanne Corbin à Moscou (trois pages et une photo), mais notre Jeanne lui est restée inconnue, nulle part il n'est question de l'amour dans le livre d'Andrée Lévesque, sauf dans les quelques lignes où elle règle le cas d'une rumeur qui lui a prêté une idylle avec un dirigeant du parti.

L'historienne n'a rien su de l'histoire d'amour qui a transformé notre vie, je ne m'en étonne pas, l'histoire n'a pas traversé le cercle de nos récits.

J'ai été tentée à plusieurs reprises de communiquer avec elle. J'ai souvent imaginé la lettre que je lui aurais écrite, la conversation que nous aurions eue, mais je bute toujours sur le moment où il faudrait que je lui raconte notre histoire d'amour.

La petite Jeanne est devenue prudente, je ne suis plus la petite fille qui claironnait à pleins poumons le discours de la grande Jeanne sous le regard de Lénine, je ne me risquerais pas à raconter à qui que ce soit le théâtre de chambre, les pèlerinages, la robe écarlate, non plus que toutes ces années de randonnées propagandistes sur les routes qui ne m'ont donné d'autre vie que celle de porter un nom qui ne m'appartenait pas.

Les Éditions XYZ bénéficient du soutien financier des institutions suivantes pour leurs activités d'édition:

Conseil des Arts du Canada;

Gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC);

Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC);

Gouvernement du Québec par l'entremise du programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres.

L'auteure remercie sincèrement le Conseil des arts et des lettres du Québec pour son aide financière.

Conception typographique et montage: Édiscript enr.

Maquette de la couverture: René St-Amand

Photographie de l'auteure: Cyclopes

Illustration de la couverture: Masson, shutterstock.com

Copyright © 2006, 2013, Jocelyne Saucier

Copyright © 2006, 2013, Les Éditions XYZ inc.

ISBN 978-2-89261-788-7 (version Papier)

ISBN 978-2-89261-814-3 (PDF)

ISBN 978-2-89261-815-0 (ePub)

Découvrez l'ensemble de nos titres disponibles en formats numériques.

www.vitrine.entrepotnumerique.com

OceanofPDF.com

À propos de l'auteure

Née au Nouveau-Brunswick, Jocelyne Saucier vit en Abitibi. Après avoir fait des études en sciences politiques et du journalisme en région, elle s'est consacrée à l'écriture. Elle a publié quatre romans qui ont tous été très bien reçus et qui ont été soit finalistes à des prix prestigieux, soit lauréats. Son quatrième roman, *Il pleuvait des oiseaux* (XYZ, 2011), a reçu pas moins de sept prix dont le Prix des cinq continents de la Francophonie, le prix Ringuet de l'Académie des lettres du Québec, le Prix littéraire des collégiens, le prix France-Québec et le Prix du grand public La Presse du Salon du livre de Montréal. Trois de ses romans ont été traduits en anglais et l'un, en suédois.

OceanofPDF.com

De la même auteure

La vie comme une image, Montréal, Les Éditions XYZ, coll. «Romanichels», 1996.

Les héritiers de la mine, Montréal, Les Éditions XYZ, coll. «Romanichels poche», 2000.

Il pleuvait des oiseaux, Montréal, Les Éditions XYZ, coll. «Romanichels», 2011.

OceanofPDF.com

À propos des Éditions XYZ

Fondées en 1985 par Gaëtan Lévesque et Maurice Soudeyys, les Éditions XYZ se sont imposées au fil des ans comme l'une des plus prestigieuses maisons littéraires du Québec. Les auteurs de la maison sont souvent finalistes ou lauréats de prix littéraires prestigieux: Prix du Gouverneur général du Canada, Grand Prix littéraire de la ville de Montréal, Prix France-Québec, Prix Ringuet de l'Académie des lettres du Québec, Prix des Cinq Continents de la Francophonie, etc. Leur renommée déborde même nos frontières puisqu'une cinquantaine de leurs œuvres ont été traduites en plusieurs langues: anglais, espagnol, allemand, russe, portugais, italien, roumain, tchèque, polonais... La maison publie une vingtaine de titres par année: principalement des romans, dont certains sont des traductions, mais aussi des essais. Soucieuse de rejoindre le plus grand nombre de lecteurs possibles, la maison publie maintenant la plupart de ses livres à la fois en version papier et en version numérique. En 2009, le groupe HMH s'est porté acquéreur de la maison avec l'intention de poursuivre l'œuvre entreprise depuis sa fondation.

Découvrez l'ensemble de nos titres et les nouveautés

www.editionsxyz.com

OceanofPDF.com

De la même collection

Romanichels - XYZ

OceanofPDF.com

Suivez-nous



OceanofPDF.com